L. Pritchard.

C. M. Thun der.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE.

Par feu Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FENELON, Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque-Duc de Cambrai, Prince du saint Empire, &c.

PREMIERE EDITION conforme au Manuscrit original.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez FLORENTIN DELAULNE, rue Saint-Jacques, à l'Empereur.

M. DCCXVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.


TAYLOR
3 1 JUL
LIB



LES SOMMAIRES DES LIVRES contenus en ce premier Tome.

LIVRE PREMIER.

Telemaque conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde aprés un naufrage dans l'isle de la Déesse Calypso, qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande ses avantures. Il lui raconte son voyage à Pylos & à Lacedemone; son naufrage sur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux manes d'Anchise; le secours que Mentor & lui donnérent à Aceste dans une incursion de Barbares, & le soin que ce Roi eut de reconnoître ce service, en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur païs. Page 1

LIVRE SECOND.

TElemaque raconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flote de Sesostris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce Païs, & la sagesse du gouvernement de son Roi. Il ajoûte que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie; que lui-même Telemaque fut réduit à conduire un troupeau dans le desert d'Oasis; que Termosiris Prêtre d'Apollon le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois Berger chez le Roi Admete; que Sesostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les Bergers; qu'il l'avoit rappellé étant persuadé de son innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque: mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs; qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Boccoris qui périt dans un combat contre ses Sujets révoltez, & secourus par les Tyriens.

Page 35

LIVRE TROISIEME.

Telemaque raconte que le successeur de Boccoris, rendant tous les prisonniers Tyriens, lui-même Telemaque fut emmené avec eux à Tyr sur le vaisseau de Narbal qui commandoit la flote Tyrienne : que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur Roi, dont il faloit craindre la cruelle avarice : qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les regles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau Cyprien pour aller par l'isle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre : qu'alors il étoit sur le point de périr ; mais qu'Astarbé maîtresse du Tyran l'avoit sauvé, pour faire mourir en sa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

LIVRE QUATRIEME.

Calypso interrompt Telemaque pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le re-

oit de ses avantures, & lui conseille de les achever puisqu'il les a commencées. Telemaque raconte que pendant sa navigation depuis Tyr jusqu'en l'isle de Cypre, il avoit eu un songe où il avoit vû Venus & Cupidon contre qui Minerve le protegoit; qu'ensuite il avoit cru voir aussi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'isle de Cypre; qu'à son réveil une tempête auroit fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens noyez dans le vin étoient hors d'état de le sauver; qu'à son arrivée dans l'isle il avoit vû avec horreur les exemples les plus contagieux; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'esclave se trouvant alors au même lieu, avoit réuni les deux Grecs & les avoit embarquez dans son vaisseau pour les mener en Crete, & que dans ce trajet ils avoient vû le beau spectacle d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins.

p. 119

LIVRE CINQUIEME.

Telemaque raconte qu'en arrivant en Crete, il apprit qu'Idomenée Roi de cette isle avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret : que les Crétois voulant venger le sang du fils, avoient réduit le pere à quiter leur païs: qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblez pour élire un autre Roi. Telemaque ajoûte qu'il fut admis dans cette assemblée; qu'il y remporta les prix pour divers jeux, & qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses Loix; que les Vieillards Juges de l'isle, & tous les peuples voulurent le faire Roi voyans sa sagesse. p. 157

LIVRE SIXIEME.

TElemaque raconte qu'il refusa la Royauté de Crete pour retourner en Ithaque ; qu'il proposa d'élire Mentor qui refusa aussi le diadème : qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodème, qui fut proclamé Roi au même moment ; qu'ensuite Mentor & lui s'étoient embarquez pour aller en Ithaque : mais que Neptune pour consoler Venus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel la Déesse Calypso venoit de les recevoir dans son isle. p. 196

LIVRE SEPTIEME.

Calypso admire Telemaque dans ses avantures, & n'oublie rien pour le retenir dans son isle, en l'engageant dans sa passion. Mentor soûtient Telemaque par ses remontrances, contre les artifices de cette Déesse, & contre Cupidon que Venus avoit amené à son secours. Neanmoins Telemaque & la Nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, & ensuite sa colere contre ces deux amans. Elle jure par le Styx que Telemaque sortira de son isle. Cupidon va la consoler, & oblige ses Nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le tems que celui-ci entraîne Telemaque pour s'y embarquer. Telemaque sent une joie secrette de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en apperçoit le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même, pour gagner en nageant un autre vaisseau qu'il voyoit près de cette côte. p. 222

LIVRE HUITIEME.

ADoam frere de Narbal commande le vaisseau Tyrien, où Telemaque & Mentor sont reçûs favorablement. Ce Capitaine reconnoissant Telemaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Astarbé; puis l'élévation de Baleazar, que le Tyran son pere avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Telemaque & à Mentor, Achitoas par la douceur de son chant assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néréïdes, & les autres Divinitez de la mer. Mentor prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique: il décrit la douce température de l'air, & les autres beautez de ce païs, dont les peuples menent une vie tranquile dans une grande simplicité de mœurs. p. 271

LIVRE NEUVIEME.

Venus toujours irritée contre Telemaque en demande la perte à Jupiter: mais les Destinées ne permettant pas qu'il périsse, la Déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduisoit: ils employent une Divinité trompeuse pour surprendre le Pilote Achamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salantins. Leur Roi Idomenée reçoit Telemaque dans sa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le Sacrificateur consultant les entrailles des victimes, fait tout esperer à Idomenée, & lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes. p. 325

LIVRE DIXIEME.

IDomenée informe Mentor du sujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cedé d'abord la côte de l'Hesperie où il a fondé sa Ville; qu'ils s'étoient retirez sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraitez par une troupe de ses gens, cette nation lui avoit député deux vieillards, avec lesquels il avoit reglé des articles de paix; qu'après une infraction de ce traité faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idomenée, les Manduriens qui s'étoient hâtez de prendre les armes, se presentent aux portes de Salante. Nestor, Philoctete & Phalante, qu'Idomenée croyoit neutres, sont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor sort de Salante, & va seul proposer aux ennemis des conditions de paix. p. 365

LIVRE ONZIEME.

Telemaque voyant Mentor au milieu des alliez, veut sçavoir ce qui se passe entre eux. Il se fait ouvrir les portes de Salante, va joindre Mentor, & sa presence contribue auprès des alliez à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idomenée. Les Rois entrent comme amis dans Salante. Idomenée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne réciproquement des ôtages, & on fait un sacrifice commun entre la ville & le camp, pour la confirmation de cette alliance. p. 399

LIVRE DOUZIEME.

Nestor au nom des alliez demande du secours à Idomenée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salante, & exercer le peuple à l'agriculture, fait en sorte qu'ils se contentent d'avoir Telemaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revûe exacte dans la ville & dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idomenée de nouveaux reglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en sept classes le peuple, dont il distingue les rangs & la naissance par la diversité des habits, lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les artisans au labourage, qu'il met en honneur. p.429

Fin des Sommaires contenus en ce I. Tome.

LES



LES SOMMAIRES DES LIVRES contenus en ce second Tome.

LIVRE TREIZIEME.

LIVRE QUATORZIEME.

MEntor oblige Idomenée à faire conduire Protesilas & Timocrate en l'isle de Samos, & à rappeller Philocles pour le remettre en honneur auprès de lui. Hegesippe qui est chargé de cet ordre, l'execute avec joie : il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philocles content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens : mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hegesippe, & arrive à Salante, où Idomenée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.

p. 43

LIVRE QUINZIEME.

TElemaque au camp des alliez gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indisposé contre lui, à cause d'Ulysse son pere. Philoctete lui raconte ses avantures, où il fait entrer les particularitez de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée, que le Centaure Nessus avoit donnée à Dejanire : il lui explique comment il obtint de ce Heros ses flèches fatales, sans lesquelles la ville de Troye ne pouvoit être prise ; comment il fut puni d'avoir trahi son secret par tous les maux qu'il souffrit dans l'isle de Lemnos ; & comment Ulysse se servit de Neoptoleme pour l'engager à aller au siege de Troye, où il fut guéri de ses blessures par les fils d'Esculape. P. 8

LIVRE SEIZIEME.

TElemaque entre en different avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent : il combat & vainc Hippias, qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frere Phalante : mais étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité & de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même tems Adraste Roi des Dauniens étant informé que les Rois alliez ne songent qu'à pacifier le differend de Telemaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frere Hippias, & Phalante lui-même est tout percé de ses coups. p. 121

LIVRE DIX-SEPTIEME.

TElemaque s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphicles fils d'Adraste, repousse l'ennemi victorieux, & remporteroit sur lui une victoire complette, si une tempête survenant ne faisoit finir le combat. Ensuite Telemaque fait emporter les blessez, prend soin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obseques de son frere Hippias, dont il lui va presenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.

p. 155

LIVRE DIX-HUITIEME.

TElemaque persuadè par divers songes que son pere Ulysse n'est plus sur la terre, execute son dessein de l'aller chercher dans les enfers : il se dérobe du camp étant suivi de deux Crètois jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Acherontia : il s'y enfonce au travers des ténebres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans sa barque : il se va presenter devant Pluton qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son pere : il traverse le Tartare, où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, & sur tout les mauvais Rois.

P. 193

LIVRE DIX-NEUVIEME.

Telemaque entre dans les Champs Elisées, où il est reconnu par Acrise son grand-pere, qui l'assure qu'Ulysse est vivant; qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y regnera après lui. Acrise lui dépeint la félicité dont jouissent les hommes justes, sur tout les bons Rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux, & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernez: il lui fait remarquer que les Heros, qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Telemaque; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliez. p. 231.

LIVRE VINGTIEME.

Dans une assemblée des Chefs, Telemaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Venuse laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens : il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux Transfuges, dont l'un nommé Acante avoit entrepris de l'empoisonner ; l'autre nommé Dioscore, offroit aux alliez la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Telemaque porte la mort par tout où il va pour trouver Adraste ; & ce Roi qui le cherche aussi, rencontre & tue Pisistrate fils de Nestor. Philoctete survient ; & dans le tems où il va percer Adraste, il est blessé lui-même & obligé à se retirer du combat. Telemaque court aux cris de ses alliez, dont Adraste fait un carnage horrible : il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Telemaque : celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie. p. 269

LIVRE VINGT-UNIEME.

ADraste étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliez en signe de paix, & leur demandent un Roi de leur nation. Nestor inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des Chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager le païs des vaincus, & ceder à Telemaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Telemaque fait voir que l'interêt commun des alliez est de choisir Polydamas pour Roi des Dauniens, & de leur laisser leurs terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomede, survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se séparent pour s'en retourner chacun dans son païs. p. 319

LIVRE XXII.

TElemaque arrivant à Salante est ſurpris de voir la campagne ſi bien cultivée, & de trouver ſi peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raiſons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empèchent d'ordinaire un Etat de fleurir, & lui propoſe pour modele la conduite & le gouvernement d'Idomenée. Telemaque ouvre enſuite ſon cœur à Mentor ſur ſon inclination d'épouſer Antiope fille de ce Roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualitez, l'aſſure que les Dieux la lui deſtinent ; mais que preſentement il ne doit ſonger qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Penelope des pourſuites de ſes prétendans.

p. 257

LIVRE XXIII.

IDomenée craignant le départ de ses deux hôtes, propose à Mentor plusieurs affaires embaraſſantes, l'aſſurant qu'il ne les pourra regler ſans ſon ſecours. Mentor lui explique comment il doit ſe comporter, & tient ferme pour remmener Telemaque. Idomenée eſſaye encore de les retenir, en excitant la paſſion de ce dernier pour Antiope: il les engage dans une partie de chaſſe, où il veut que ſa fille ſe trouve. Elle y ſeroit déchirée par un ſanglier, ſans Telemaque qui la ſauve. Il ſent enſuite beaucoup de répugnance à la quiter, & à prendre congé du Roi ſon pere. Mais étant encouragé par Mentor, il ſurmonte ſa peine, & s'embarque pour ſa patrie.

LIVRE XXIV.

PEndant leur navigation, Telemaque ſe fait expliquer par Mentor pluſieurs difficultez ſur la maniere de

bien gouverner les peuples ; entre autres celle de connoitre les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une isle, où Ulysse venoit d'aborder. Telemaque l'y voit & lui parle sans le reconnoitre. Mais après l'avoir vû embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son pere, & éprouve sa pieté & sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la Déesse Minerve cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme & se fait connoitre. Elle donne à Telemaque ses dernieres instructions, & disparoit. Après quoi Telemaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulysse son pere chez le fidele Eumée.

Fin des Sommaires contenus en ce II. Tome.

LES



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.



Eja la réputation du gouvernement doux & moderé d'Idomenée, attire en foule de tous côtez, des peuples qui viennent s'incorporer au sien, & chercher leur bonheur sous une si aimable domination.

Déja ces campagnes, qui avoient été si longtems couvertes

de ronces & d'épines, promettent de riches moiſſons & des fruits juſqu'alors inconnus. La terre ouvre ſon ſein au tranchant de la charue, & prépare ſes richeſſes pour récompenſer le laboureur : l'eſperance reluit de tous côtez. On voit dans les valons & ſur les colines les troupeaux de moutons qui bondiſſent ſur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de geniſſes qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugiſſemens : ces troupeaux ſervent à engraiſſer les campagnes. C'eſt Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conſeille à Idomenée de faire avec les Peucetes, peuples voiſins, un échange de toutes les choſes ſuperflues qu'on ne vouloit plus ſouffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même tems la Ville & les Villa-

Villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit langui longtems dans la misere, & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idomenée prenoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim & les autres fleaux par lesquels le Ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie; que les chansons des Bergers & des Laboureurs qui celebroient leurs Hymenées. On auroit crû voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes mêlez parmi les Nymphes, & dansant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquile & riant; mais la joie étoit moderée, & ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux: ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les Vieillards étonnez de voir ce qu'ils n'auroient osé esperer

dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendresse : ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Benissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le Roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand don que vous nous ayez fait. Il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arrieres-neveux venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance, & il sera veritablement le pere de tous ses sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venue. Les bouches & encore plus les cœurs étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir ; on craignoit de le perdre : sa perte eut été la désolation de chaque famille.

Alors Idomenée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais crû, disoit-il ; il me sembloit que toute la grandeur des Princes ne consistoit qu'à se faire craindre ; que le reste des hommes étoit fait pour eux ; & tout ce que j'avois oui dire des Rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable ; j'en reconnois maintenant la verité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur dès ma plus tendre enfance sur l'autorité des Rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idomenée commença cette narration :

Protesilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus ; son naturel vif & hardi étoit selon

mon goût : il entra dans mes plaisirs ; il flatta mes passions : il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, & qui se nommoit Philocles. Celui-ci avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais moderée ; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement sur mes défauts, & lors même qu'il n'osoit me parler, son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens cette sincerité me plaisoit ; je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préserver des flateurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, & pour rendre mon Roiaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô

Mentor; mais ses maximes étoient bonnes ; je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protesilas qui étoit jaloux & plein d'ambition me dégoûtérent de Philocles. Celui-ci étoit sans empressement, & laissoit l'autre prévaloir ; il se contenta de me dire toujours la verité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien & non sa fortune qu'il cherchoit.

Protesilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs : il ajoûta que ce jeune homme qui me parloit si librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté ; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guéres ; & qu'en ra-

baissant ainsi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu austere s'ouvrir un chemin à la Royauté.

D'abord je ne pûs croire que Philocles voulût me détrôner. Il y a dans la veritable vertu une candeur & une ingenuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne se méprend point, pourvû qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philocles contre mes foiblesses commençoit à me lasser. Les complaisances de Protesilas & son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoit sentir encore plus impatiemment l'austerité de l'autre.

Cependant Protesilas ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ses paroles. Voici comment il

il acheva de me tromper : il me conseilla d'envoyer Philocles commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie ; & pour m'y déterminer, il me dit : Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a du courage & du génie pour la guerre ; il vous servira mieux qu'un autre, & je prefere l'interêt de votre service à tous mes ressentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le coeur de Protesilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, & je me crûs trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion & de tout interêt. Mais helas ! que les Princes sont dignes de compassion ! Cet

hauteur de Protesilas m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philocles un fond de probité & de maximes équitables qui ne se faisoit point sentir de même dans Protesilas: mais j'avois laissé prendre à Protesilas un ton décisif auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder; & dans cette lassitude j'aimois mieux par foiblesse hazarder quelque chose aux dépens des affaires, & respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre: mais cette honteuse raison que je n'osois déveloper, ne laissoit pas d'agir secretement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faisois.

Philocles surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & se

hâta

hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre : mais Protesilas qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui écrivit que je desirois qu'il fît une descente dans l'isle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette isle : mais il fit en sorte que plusieurs choses necessaires manquérent à Philocles dans cette entreprise, & il l'assujettit à certains ordres qui causérent divers contre-tems dans l'execution.

Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte ; quoiqu'ils parussent ne se voir gueres, & n'être jamais d'accord en rien.

Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand

re, il le loue, il l'excuse en toute occasion : ils se voyent depuis quelque tems avec assez d'honnêteté. Sans doute Protesilas a pris avec Philocles des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entreprise contre toutes les regles, & qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philocles, s'ils étoient encore mal ensemble? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, & peutêtre pour renverser le Trône où vous regnez. En vous parlant ainsi, je sçai que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sinceres vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvû que je vous dise la verité.

Ces

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philocles, & je me défiai de Protesilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philocles ait conquis l'isle de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins ; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philocles, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plûtôt ce perfide ; mais je craignois Protesilas, & je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble, je ne pûs

content de hasarder sa vie à toute heure sous un Chef si sage & si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce Chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protesilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument après la mort de Philocles. Protesilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vûe étoit un reproche secret de ses crimes; & qui pouvoit en m'ouvrant les yeux renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux Capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philocles; il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philocles qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secrettes, qu'il

qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux Capitaines. Philocles se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philocles : le coup glissa, & n'enfonça guére avant. Philocles sans s'étonner lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui & contre les deux autres. En même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philocles des mains de ces trois hommes, qui étant troublez l'avoient attaqué foiblement ; ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirez, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philocles n'eut arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate qui craignoit qu'on ne le fît mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné

par écrit de tuer Philocles; & comme les traîtres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie en découvrant à Philocles toute la trahison de Protesilas.

Philocles effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de moderation: il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent; il le mit en sûreté, & le renvoya en Créte; il ceda le commandement de l'armée à Polimene, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philocles. Enfin il exhorta les Troupes à la fidelité qu'ils me devoient, & passa pendant la nuit dans une legere barque, qui le conduisit dans l'isle de Samos, où il vit tranquilement dans la pauvreté & dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trom-

trompeurs & injustes, mais sur tout des Rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idomenée : Hé bien, dit-il, fûtes-vous longtems à découvrir la verité ? Non, répondit Idomenée ; je compris peu à peu les artifices de Protesilas & de Timocrate ; ils se brouillérent même ; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division achéva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre ? Helas ! répondit Idomenée, est-ce que vous ignorez la foiblesse & l'embaras des Princes ? Quand ils sont une fois livrez à des hommes qui ont l'art de se rendre necessaires, ils ne peuvent plus esperer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus,

plus, sont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits : j'avois horreur de Protesilas, & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion ! Je me savois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flater mes passions, ardent pour mes interêts. Enfin j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse, c'est que je ne connoissois pas de veritable vertu, faute d'avoir sçu choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires: je croiois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat, pour sortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus desinteressé,

ni plus sincere que lui. Cependant l'armée Navale commandée par Polimene revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'isle de Carpathie ; & Protesilas ne put dissimuler si profondément que je ne découvrisse combien il étoit affligé de savoir que Philocles étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idomenée pour lui demander s'il avoit continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protesilas. J'étois, lui répondit Idomenée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ses mains ; il auroit falu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & instruire un nouvel homme : c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protesilas. Je me

consolois seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé. Je faisois même de tems en tems sentir à Protesilas que je suportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment; mais comme il connoissoit ma lenteur & ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniatrément à la charge, il usoit tantôt de manieres pressantes, tantôt de souplesse & d'insinuation; sur tout quand il s'apercevoit que j'étois peiné contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'em-

m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre necessaire & de faire valoir son zele pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette maniere de flater mes passions m'entraînoit toujours ; il savoit mes secrets ; il me soulageoit dans mes embarras ; il faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pûs me résoudre à le perdre : mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me representer mes veritables interêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre : La verité s'éloigna de moi ; l'erreur qui prépare la chûte des Rois, me punit d'avoir sacrifié Philocles à la cruelle ambition de Protesilas. Ceux mêmes qui avoient le plus de zele pour l'Etat & pour ma personne,

se crûrent dispensez de me détromper. Après un si terrible exemple, moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la verité ne perçât le nuage ; & qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flateurs ; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumiere m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma molesse & l'ascendant que Protesilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espece de desespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on éleve les Rois : ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plûtôt que d'avouer qu'on

qu'on s'est trompé, & que se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des Princes foibles & inapliquez ; c'étoit précisément le mien, lorsqu'il falut que je partisse pour le siege de Troye.

En partant je laissai Protesilas maître des affaires : il les conduisoit en mon absence avec hauteur & inhumanité. Tout le Royaume de Créte gémissoit sous sa tyrannie : mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples. On savoit que je craignois de voir la verité ; & que j'abandonnois à la cruauté de Protesilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui : mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Merion, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au

siege de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irritez contre mes foiblesses, & la haine des peuples que Protesilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois lassez d'un gouvernement rigoureux avoient épuisé toute leur patience, & l'horreur de cette derniere action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis longtems dans le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siege de Troye, & rendoit compte secrettement par ses lettres à Protesilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir.

vir. Je sentois bien que j'étois en captivité ; mais je tâchois de n'y penser pas, desesperant d'y remedier. Quand les Crétois à mon arrivée se révoltérent, Protesilas & Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient sans doute abandonné si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque aussitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolens pendant la prosperité sont toujours foibles & tremblans dans la disgrace. La tête leur tourne aussitôt que l'autorité absolue leur échape. On les voit aussi rampans qu'ils ont été hautains, & c'est en un moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idomenée : Mais d'où vient que connoissant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois ? Je ne suis pas sur-

surpris qu'ils vous ayent suivi ; n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs interêts. Je comprens même que vous aviez fait une action genereuse de leur donner un azile dans votre nouvel établissement ; mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles experiences ?

Vous ne savez pas, répondit Idomenée, combien toutes les experiences sont inutiles aux Princes amolis & inapliquez qui vivent sans reflexion. Ils sont mécontens de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obsedoient à toute heure. Depuis que je suis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vues. Ils ont épuisé cet Etat naissant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit

loit accabler sans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai sentis en Créte : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inspiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de servitude. Je ne sçai ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idomenée quelle étoit la conduite de Protesilas dans ce changement des affaires. Rien n'est plus artificieux, répondit Idomenée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne disoit rien contre vous ; mais je voyois diverses gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, disoient-ils,

est le fils du trompeur Ulysse; l'autre est un homme caché & d'un esprit profond : ils sont accoûtumez à errer de Royaume en Royaume ; qui sçait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci ? Ces avanturiers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les païs où ils ont passé. Voici un Etat naissant & mal affermi ; les moindres mouvemens pourroient le renverser.

Protesilas ne disoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces reformes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre interêt. Si vous mettez, disoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & seront toujours prêts à se révolter : il n'y a que la foi-

blesse & la misere qui les rende souples, & qui les empêche de résister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zele pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance Royale; & par là vous faites au peuple même un tort irréparable; car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repos.

A tout cela je répondois que je sçaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse; en punissant avec fermeté tous les coupables. Enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte disci-

tipline pour le tenir dans une vie simple, sobre & laborieuse. Eh, quoi! disois-je, ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traitez doucement, & très-fideles à leurs Princes! Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition & l'inquiétude des Grands d'un Etat, quand on leur a donné trop de licence, & qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes. C'est la multitude des grands & des petits qui vivent dans la molesse, dans le luxe, & dans l'oisiveté; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnez à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de paix. Enfin c'est le desespoir des peuples maltraitez;

c'est

C'est la dureté, la hauteur des Rois, & leur molesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes, & non pas le pain qu'on laisse manger en paix au Laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Quand Protesilas a vû que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée; il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pû détruire: il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres: il est le premier à me representer leurs besoins, & à crier

contre

contre les dépenses excessives. Vous sçavez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protesilas; il a songé à se rendre indépendant. Protesilas en est jaloux, & c'est en partie par leurs differends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor soûriant, répondit ainsi à Idomenée : Quoi donc ! vous avez été foible, jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissiez la trahison ! Ah ! vous ne sçavez pas, répondit Idomenée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un Roi foible & inappliqué, qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs je vous l'ai déja dit que Protesilas entre mainte-
nant

stant dans toutes vos vûes pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprès des Rois : vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protesilas, & ils sont encore fermez pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sçachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifferemment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coute rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les

les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, quoiqu'ils paroissent la pratiquer ; mais ils sont capables d'ajouter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protesilas sera prêt à le faire avec vous, pour conserver l'autorité. Mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté son naturel trompeur & feroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obsede à toute heure, & que vous sçavez le sage & le fidele Philocles pau-

vre

vre & deshonoré dans l'isle de Samos ?

Vous reconnoissez bien, ô Idomenée, que les hommes trompeurs & hardis qui sont presens, entraînent les Princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les Princes ont encore un autre malheur, qui n'est pas moindre ; c'est celui d'oublier facilement la vertu & les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les Princes, est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux : ils ne sont frappez que de ce qui est present, & qui les flate ; tout le reste s'efface bientôt. Sur tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flater, les contredit & les condamne dans leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne

ne sont point aimez, puisqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaisirs ?

Fin du treizième Livre.

LES



Philocle rappellé par Idomenée .

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.

APrès avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idomenée qu'il faloit au-plûtôt chasser Protesilas & Timocrate, pour rappeller Philocles. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi, c'est qu'il craignoit la severité de Philocles. J'avoue, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressemens, à des complaisances, que je ne saurois esperer de trouver dans cet

cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ses manieres étoient respectueuses & moderées, mais séches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes gâtez par la flaterie trouvent sec & austere tout ce qui est libre & ingénu. Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zelé pour leur service, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame servile, & qu'on n'est pas prêt à les flater dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre & genereuse leur paroît hautaine, critique & séditieuse. Ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point flaterie, les blesse & les irrite : mais allons plus loin. Je suppose que Philocles est effectivement sec & austere; son austerité

rité ne vaut-elle pas mieux que la flaterie pernicieuse de vos Conseillers ? Où trouverez-vous un homme sans défauts ? Et le défaut de vous dire trop hardiment la verité, n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre ? Que dis-je ? N'est-ce pas un défaut necessaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégout de la verité où la flaterie vous a fait tomber ? Il vous faut un homme qui n'aime que la verité, & qui vous aime mieux que vous ne sçavez vous aimer vous-même ; qui vous dise la verité malgré vous, qui force tous vos retranchemens ; & cet homme necessaire, c'est Philocles. Souvenez-vous qu'un Prince est trop heureux, quand il naît un seul homme sous son regne avec cette generosité, qui est le plus précieux tresor de l'Etat ; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, est de perdre un

tel homme, s'il s'en rend indigne faute de ſavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-les; ne vous livrez *jamais* aveuglément à leur zele indiſcret: mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſavez la diſtinguer, & ſur tout gardez vous *bien* d'être plus longtems comme vous avez été juſqu'ici. Les Princes gâtez comme vous l'étiez ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils ſe picquent de connoître auſſi les hommes vertueux, mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'oſans ni leur confier les emplois ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits ſur eux.

Alors

Alors Idomenée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le Roi à perdre son Favori ; car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les Favoris suspects & importuns à leurs maîtres, les Princes lassez & embarassez ne cherchent plus qu'à s'en défaire ; leur amitié s'évanouit, les services sont oubliez : la chûte des Favoris ne leur coûte rien, pourvû qu'ils ne les voient plus. Aussitôt le Roi ordonna en secret à Hegesippe, qui étoit un des principaux Officiers de sa Maison, de prendre Protesilas & Timocrate, & de les conduire en sûreté dans l'isle de Samos, de les y laisser & de ramener Philocles de ce lieu d'exil. Hegesippe surpris de cet ordre, ne pût s'empêcher de pleurer de joie. C'est maintenant, dit-il au Roi, que

que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hegesippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commises par ces deux hommes, dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrette pour faire périr Mentor. Le Roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hegesippe se hâta d'aller prendre Protesilas dans sa maison. Elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante

que

que celle du Roi. L'Arch
étoit de meilleur goût. Pr
l'avoit ornée avec une dép
rée du sang des miserable
toit alors dans un salon d
bre auprès de ses bains, cou
gligemment sur un lit de p
avec une broderie d'or; il
soit las & épuisé de ses tr
ses yeux & ses sourcils mon
je ne sçai quoi d'agité, de f
& de farouche. Les plus g
de l'Etat étoient autour de l
gez sur des tapis, composant
visages sur celui de Prote
dont ils observoient jus
moindre clin d'oeil. A pein
vroit-il la bouche; que to
monde se récrioit pour adn
ce qu'il alloit dire. Un des p
cipaux de la troupe lui ra
toit avec des exagerations
cules ce que Protesilas lui-m
avoit fait pour le Roi. Un a

lui assuroit que Jupiter ayant trompé sa mere lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pere des Dieux. Un Poëte venoit lui chanter des vers, où il disoit que Protesilas instruit par les Muses avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre Poëte encore plus lâche & plus impudent l'appelloit dans ses vers l'inventeur des beaux arts & le pere des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main *la* corne d'abondance.

Protesilas écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait & dédaigneux, comme un homme qui sçait bien qu'il en merite encore de plus grandes, & qui fait trop de graces de se laisser louer. Il y avoit un flateur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protesilas sourit: toute

toute l'assemblée se mit à rire ; quoique la plûpart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit : mais Protesilas reprenant bientôt son air severe & hautain ; chacun rentra dans la crainte & dans le silence. Plusieurs Nobles cherchoient le moment où Protesilas pourroit se retourner vers eux & les écouter ; ils paroissoient émûs & embarassez. C'est qu'ils avoient à lui demander des graces ; leurs postures suppliantes parloient pour eux : ils paroissoient aussi soûmis qu'une mere aux pieds des Autels, lorsqu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Protesilas, quoique tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hegesippe entre, saisit l'épée de Protesilas, & lui déclare de la part du Roi qu'il va

l'emmener dans l'isle de Samos.

A ces paroles, toute l'arrogance de ce Favori tomba comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hegesippe; il pleure, il hesite, il begaye, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource, changérent leurs flateries en des insultes sans pitié.

Hegesippe ne voulut lui laisser le tems, ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets. Tout fut saisi & porté au Roi. Timocrate fut arrêté dans le même tems, & sa surprise fut extrême; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protesilas, il ne pouvoit être envelopé dans sa ruine. Ils partent dans un

un vaisseau qu'on avoit préparé ; on arrive à Samos. Hegesippe y laisse ces deux malheureux ; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui sont cause de leur chûte : ils se trouvent sans esperance de revoir Salente, condamnez à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans ; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail ; eux qui avoient passé tant d'années dans les délices, & dans le faste ; semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toûjours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hegesippe demanda en quel lieu de l'isle demeuroit Philocles.

locles. On lui dit qu'il demeuroit assez loin de la ville sur une montagne où une grote lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il est dans cette isle, lui disoit-on, il n'a offensé personne. Chacun est touché de sa patience, de son travail, & de sa tranquilité; n'ayant rien, il paroît toûjours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien & sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le meritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hegesippe s'avance vers cette grote, il la trouve vuide & ouverte; car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philocles faisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte; une natte de jonc grossiere lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit.

cuit. Il se nourrissoit pendant l'Eté de fruits nouvellement cueillis, & en Hyver de dattes & de figues séches. Une claire fontaine qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désalteroit ; il n'avoit dans sa grotte que les instrumens necessaires à la sculpture, & quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuïr l'oisiveté, & gagner sa vie, sans avoir besoin de personne.

Hegesippe en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencez. Il remarqua un Jupiter dont le visage serain étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le pere des Dieux & des hommes. D'un

autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante: mais ce qui étoit de plus touchant étoit une Minerve qui animoit ces arts; son visage étoit noble & doux, sa taille grande & libre: elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pû croire qu'elle alloit marcher. Hegesippe ayant pris plaisir à voir les statues, sortit de la grotte, & vit de loin sous un grand arbre Philocles qui lisoit sur le gazon; il va vers lui, & Philocles qui l'apperçoit, ne sçait que croire. N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hegesippe avec qui j'ai si longtems vécu en Créte? Mais quelle esperance qu'il vienne dans une isle si éloignée? Ne seroit-ce point son ombre qui viendroit après sa mort des rives du Styx?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hegesippe arriva si proche de lui, qu'il ne pût s'empêcher de le

recon-

reconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami ? Quel hazard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage ? Pourquoi avez-vous abandonné l'isle de Crete ? Est-ce une disgrace semblable à la mienne, qui vous arrache à notre patrie ?

Hegesippe lui répondit : Ce n'est point une disgrace ; au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'amene ici. Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protesilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idomenée, la chûte de ce Prince, sa fuite sur les côtes de l'Hesperie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Telemaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du Roi, & la disgrace des deux traîtres : il ajoûta qu'il les avoit menez

à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philocles, & il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le Roi qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires, & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philocles, cette grotte plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les Palais dorez de l'isle de Crete. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, & je n'entens plus leurs discours flateurs & empoisonnez. Je n'ai plus besoin d'eux; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture simple, qui m'est necessaire: il ne me faut, comme vous voyez, qu'une legere étoffe pour me couvrir, n'ayant plus de besoin, jouissant d'un calme

ment profond & d'une douce liberté dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage. Qu'irai-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs & inconstans ? Non, non, mon cher Hegesippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protesilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le Roi, & me perdre ; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens ; il m'a délivré du tumulte & de la servitude des affaires : je lui dois ma chere solitude, & tous les plaisirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hegesippe, retournez vers le Roi ; aidez-lui à supporter les miseres de sa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux si longtems fermez à la verité, ont été enfin ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi,

après mon naufrage il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureusement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois sont à plaindre ! O que ceux qui les servent, sont dignes de compassion ! S'ils sont méchans, combien font-ils souffrir les hommes, & quels tourmens leur sont préparez dans le noir Tartare ! S'ils sont bons, quelles difficultez n'ont-ils pas à vaincre ! quels pieges à éviter ! que de maux à souffrir ! Encore une fois, Hegesippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philocles parloit ainsi avec beaucoup de vehemence, Hegesippe le regardoit avec étonnement : il l'avoit vû autrefois en Crete pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé. C'est que son naturel

turel ardent & auſtere le con-
ſumoit dans le travail ; il ne pou-
voit voir ſans indignation le vi-
ce impuni : il vouloit dans les
affaires une certaine exactitude
qu'on n'y trouve jamais. Ainſi
ces emplois détruiſoient ſa ſan-
té délicate ; mais à Samos He-
geſippe le voyoit gras & vigou-
reux. Malgré les ans, la jeu-
neſſe fleurie s'étoit renouvellée
ſur ſon viſage. Une vie ſobre, tran-
quile & laborieuſe lui avoit fait
comme un nouveau temperament.

Vous êtes ſurpris de me voir
ſi changé, dit alors Philocles
en ſoûriant. C'eſt ma ſolitude
qui m'a donné cette fraîcheur &
cette ſanté parfaite. Mes ennemis
m'ont donné ce que je n'aurois
jamais pû trouver dans la plus
grande fortune. Voulez-vous
que je quitte les vrais biens pour
courir après les faux, & pour
me replonger dans mes anciennes
miſe-

miseres ? Ne soyez pas plus cruel que Protesilas ; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hegesippe lui representa, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui disoit-il, insensible au plaisir de revoir vos proches & vos amis, qui soûpirent après votre retour, & que la seule esperance de vous embrasser comble de joie ? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux ? Est-il permis de s'abandonner à une philosophie sauvage, de se preferer à tout le reste du genre humain, & d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses Concitoyens ? Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir

le Roi ; s'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu. Ce n'eſt pas le veritable, le bon, le juſte Philocles qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien different qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur. Il vous attend. Déja il vous tend les bras pour vous embraſſer. Dans ſon impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur aſſez dur pour être inexorable à votre Roi, & à tous vos plus tendres amis ?

Philocles qui avoit d'abord été attendri en reconnoiſſant Hegeſippe, reprit ſon air auſtere en écoutant ce diſcours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont ſe briſer en gémiſſant, il demeuroit immobile, & les prie-

prieres ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hegesippe commençoit à desesperer de le vaincre, Philocles ayant consulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, & par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hegesippe.

Alors il ne résista plus, il se prépara à partir; mais ce ne fut pas sans regretter le desert où il avoit passé tant d'années. Helas! disoit-il, faut-il que je vous quite, ô aimable grotte, où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour! Ici les Parques me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or & de soye. Il se prosterna en pleurant pour adorer la Nayade qui l'avoit si longtems desalteré par son onde claire, & les Nymphes qui habitoient dans tou-

tes

tes les montagnes voiſines. Echo entendit ſes regrets, & d'une triſte voix les repeta à toutes les Divinitez champêtres.

Enſuite Philocles vint à la Ville avec Hegeſippe pour s'embarquer : il crut que le malheureux Proteſilas plein de honte & de reſſentiment ne voudroit point le voir ; mais il ſe trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils ſont toûjours prêts à toute ſorte de baſſeſſe. Philocles ſe cachoit modeſtement de peur d'être vû par ce miſerable : il craignoit d'augmenter ſa miſere en lui montrant la proſperité d'un ennemi qu'on alloit élever ſur ſes ruines. Mais Proteſilas cherchoit avec empreſſement Philocles, il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au Roi qu'il pût retourner à Salente. Philocles étoit trop

ſincere pour lui promettre de travailler à le faire rappeller ; car il ſavoit mieux que perſonne combien ſon retour eut été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compaſſion, tâcha de le conſoler, l'exhorta à appaiſer les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ſes maux. Comme il avoit appris que le Roi avoit ôté à Proteſilas tous ſes biens injuſtement acquis, il lui promit deux choſes qu'il executa fidelement dans la ſuite. L'une fut de prendre ſoin de ſa femme & de ſes enfans qui étoient demeurez à *Salente* dans une affreuſe pauvreté, expoſez à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Proteſilas dans cette iſle éloignée quelque ſecours d'argent pour adoucir ſa miſere.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hegeſippe impatient ſe hâte de faire partir

Philo-

Philocles. Protesilas les voit embarquer, ses yeux demeurent attachez & immobiles sur le rivage; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toûjours. Lors même qu'il ne peut plus les voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin troublé, furieux, livré à son desespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort, qui sourde à ses prieres ne daigne le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune & des vents arriva bientôt à Salente. On vint dire au Roi qu'il entroit déja dans le port. Aussitôt il courut audevant de Philocles avec Mentor; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persecuté avec tant d'injustice. Cet

aveu, bien loin de paroître une foiblesse dans un Roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame qui s'éleve audessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joye de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le Roi parler avec tant de sagesse & de bonté.

Philocles avec un air respectueux & modeste recevoit les caresses du Roi, & avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple; il suivit le Roi au Palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vûs; c'est que les Dieux qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons dequoi

de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble, sans être unis, par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philocles demanda au Roi à se retirer auprès de Salente dans une solitude où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le Roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son desert. C'est là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on examina, fut l'éducation des enfans, & la maniere de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la Republique; ils sont les enfans du peuple, ils en sont

l'esperance & la force ; il n'est pas tems de les corriger, quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes : il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le Roi, ajoûtoit-il, qui est le pere de tout son peuple, est encore plus particulierement le pere de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la Nation. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire observer les Loix de Minos qui ordonnent qu'on éleve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort ; qu'on mette l'honneur à fuïr les délices & les richesses ; que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude, la mollesse passent pour des vices infames ; qu'on leur appren-

ne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des Heros qui ont été aimez des Dieux, qui ont fait des actions généreuses pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats; que le charme de la musique saisisse leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fideles à leurs alliez, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens, que le moindre reproche de leurs consciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflâment de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoûtoit qu'il étoit capital d'établir des Ecoles publiques pour accoûtumer la jeunesse

aux

aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la molesse & l'oisiveté qui corrompent les plus beaux naturels ; il vouloit une grande varieté de jeux & de spectacles qui animassent tout le peuple, mais sur tout qui exerçassent les corps pour les rendre adroits, souples, & vigoureux. Il ajoûtoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le pluspour les bonnes moeurs, c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure, & que leurs parens sans aucune vûe d'interêt leur laissassent choisir des femmes agreables de corps & d'esprit, ausquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile & passionnée pour la gloire, Philocles qui aimoit la guerre, disoit à Mentor : En vain vous occuperez les jeunes gens à

tous

tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune experience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par-là vous affoiblirez insensiblement la Nation, les courages s'amoliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit: Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un Etat & le met toûjours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renver-

femens de fortune. Avec quelque superiorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos mains, & la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis. On dépeuple son païs; on laisse les terres presque incultes; on trouble le commerce: mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures loix; & on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus aux Lettres. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes. La justice, la police, tout souffre de ce desordre. Un Roi qui verse le sang de tant d'hommes, & qui cause tant de malheurs pour acquerir un peu de gloire ou pour étendre les

bor-

nes de son Royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, & merite de perdre ce qu'il possede pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une Nation en tems de paix. Vous avez déja vû les exercices du corps que nous établissons; les prix qui exciteront l'émulation; les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans presque dès le berceau par le chant des grandes actions des Heros; ajoûtez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse. Mais ce n'est pas tout; aussitôt qu'un peuple allié de votre Nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, sur tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui seront les plus propres à profiter de l'experience. Par-là vous conserverez une haute réputation

 chez

chez vos alliez. Votre alliance ſera recherchée, on craindra de la perdre ; ſans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toujours une jeuneſſe aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laiſſerez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre ; car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conſerver une longue paix, c'eſt de cultiver les armes, c'eſt d'honorer les hommes excellens dans cette profeſſion, c'eſt d'en avoir toujours qui s'y ſoient exercez dans les païs étrangers, qui connoiſſent les forces, la diſcipline & les manieres de faire la guerre des peuples voiſins ; c'eſt d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par molleſſe. Alors étant toûjours prêt à la faire pour la neceſſité, on parvient à ne l'avoir preſque jamais.

Pour

Pour les alliez, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquerez une gloire plus solide & plus sûre que celle des Conquerans; vous gagnez l'amour & l'estime des étrangers : ils ont tous besoin de vous; vous regnez sur eux par la confiance, comme vous regnez sur vos sujets par l'autorité. Vous demeurez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traitez, le maître des cœurs. Vôtre réputation vole dans tous les païs les plus éloignez, vôtre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de païs en païs chez les peuples les plus reculez. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les regles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé; mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé, & secouru; tous vos voisins s'allarment

 pour

pour vous, & sont persuadez que votre conservation fait la seureté publique. Voilà un rampart bien plus assuré que toutes les murailles des Villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la veritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois qui sçachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point! Ils courent après une ombre trompeuse, & laissent derriere eux le vrai honneur faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainsi, Philocles étonné le regardoit; puis il jettoit les yeux sur le Roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idomenée recueilloit au fond de son cœur toutes les paroles qui sortoient comme un fleuve de sagesse de la bouche de cet Etranger.

Minerve sous la figure de Mentor établissoit ainsi dans Salente toutes les meilleures loix & les

plus

plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idomenée, que pour montrer à Telemaque quand il reviendroit, un exemple ſenſible de ce qu'un ſage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon Roi une gloire durable.

Fin du quatorziéme Livre.



Telemaque gagne l'amitié de Philoctete



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIEME.

CEpendant Telemaque montroit son courage dans les perils de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux Capitaines, dont la réputation & l'experience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déja vû à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si ç'eut été son propre fils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les avantures de sa jeu-

jeunesse, & tout ce qu'il avoit vû faire de plus remarquable aux Heros de l'âge passé. La memoire de ce sage Vieillard qui avoit vêcu trois âges d'hommes, étoit comme une histoire des anciens tems gravée sur le marbre & sur l'airain.

Philoctete n'eut pas d'abord la même inclination pour Telemaque que Nestor. La haine qu'il avoit nourrie si longtems dans son cœur contre Ulysse, l'éloignoit de son fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux Heros qui avoient renversé la Ville de Troye. Mais enfin la moderation de Telemaque vainquit tous les ressentimens de Philoctete; il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce & modeste. Il prenoit souvent Telemaque, & lui disoit: Mon fils, (car

je

je ne crains plus de vous nommer ainsi) votre pere & moi, je l'avoue, nous avons été longtems ennemis l'un de l'autre; j'avoue même qu'après que nous eumes fait tomber la superbe Ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaisé; & quand je vous ai vû, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingenue & modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctete s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivois partout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monstres, & devant qui les autres Heros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand chêne,

oit comme les moindres oiseaux en presence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une passion qui cause tous les desastres les plus affreux, c'est l'amour. Hercule qui avoit vaincu tant de monstres ne pouvoit vaincre cette passion honteuse, & le cruel enfant Cupidon se jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprès d'Omphale Reine de Lydie comme le plus lâche & le plus effeminé de tous les hommes ; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, & presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant, ô Dieux ! telle est la foiblesse & l'inconstance des hommes ; ils se promettent tout d'eux-mêmes, & ne résistent à rien. Helas ! le grand Hercule retomba

dans

dans les pieges de l'amour qu'il avoit si souvent détestez : il aima Dejanire: Trop heureux s'il eut été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse. Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, ravirent son cœur. Dejanire brûla de jalousie ; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la negliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine du sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des fléches dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les fléches d'Hercule qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne, & que ce sang empoisonnoit ces fléches, en sorte que toutes les bles-

sures

sures qu'elles faisoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os : il poussoit des cris horribles dont le Mont Oeta résonnoit, & faisoit retentir toutes les profondes valées ; la mer même en paroissoit émue : les taureaux les plus furieux qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Dejanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule dans le transport de sa douleur le prit, le fit pirouetter comme un Frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainsi Lychas lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout à

coup

coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, & qui étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages Pilotes.

Après ce malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule ; je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine d'une main les hauts sapins & les vieux chênes, qui depuis plusieurs siecles avoient méprisé les vents & les tempêtes. De l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique ; elle s'étoit collée sur sa peau, & comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau & sa chair ; son sang ruisseloit ; & trembloit la terre. Enfin sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctete, les maux que les Dieux me font souffrir ;

frir ; ils sont justes ; c'est moi qui les ai offensez ; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangere ; je péris, & je suis content de périr pour appaiser les Dieux. Mais helas ! cher ami, où est-ce que tu fuis ? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce miserable Lychas une cruauté que je me reproche ; il n'a pas sçu quel poison il me presentoit; il n'a point merité ce que je lui ai fait souffrir : mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie ? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctete. Philoctete recevra dans son sein mon ame prête à s'envoler. C'est lui qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctete, Philoctete la seule esperance qui me reste ici-bas ?

A ces

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras, & veut m'embrasser ; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Helas ! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre ; il en fait un bucher sur le sommet de la montagne ; il monte tranquilement sur le bucher ; il étend la peau du Lyon de Nemée, qui avoit si longtems couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abatre les monstres, & délivrer les malheureux ; il s'appuye sur sa massue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes & saisies d'horreur, ne purent lui refuser ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un present des Dieux, tant elle lui étoit funeste.

Je

Je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'Univers. Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bucher: C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta veritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie: que les Dieux te le rendent. Je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces flêches trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne. Tu sçais que les blessures qu'elles font sont incurables; par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une derniere consolation: promets-moi de

de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, helas! je le jurai même en arrosant son bucher de mes larmes : un rayon de joye parut dans ses yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme qui l'envelopa, étouffa sa voix, & le déroba presque à ma vûe. Je le voyois encore neanmoins à travers des flâmes, avec un visage aussi serain que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums dans la joie d'un festin délicieux au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans sa naissance de sa mere Alcmene : mais il conserva par l'ordre de Jupiter cette nature subtile & immortelle, cette flâme céleste qui est le vrai principe de vie, & qu'il avoit

avoit reçu du pere des Dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voutes dorées du brillant Olympe boire le Nectar, où les Dieux lui donnérent pour épouse l'aimable Hebé, qui est la Déesse de la jeunesse, & qui versoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganimede eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces fléches qu'il m'avoit données pour m'élever au-dessus des Heros. Bientôt les Rois liguez entreprirent de venger Menelas de l'infame Pâris, qui avoit enlevé Heleine, & de renverser l'Empire de Priam. L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point esperer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les fléches d'Hercule.

Ulysse votre pere, qui étoit toûjours le plus éclairé & le plus in-

dustrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siege de Troye, & d'y apporter les fléches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja longtems qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Heros: les monstres & les scelerats recommençoient à paroître impunément; les Grecs ne sçavoient que croire de lui: les uns disoient qu'il étoit mort; d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'Ourse glacée dompter les Scythes: mais Ulysse soûtint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide: il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes; je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces deserts du Mont Oeta, où j'avois

j'avois vû périr mon ami; je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce Heros,& qu'à pleurer à la vûe de ces tristes lieux: mais la douce & puissante persuasion étoit sur les lévres de votre pere; il parut presque aussi affligé que moi : il versa des larmes; il sçut gagner insensiblement mon cœur & attirer ma confiance; il m'attendrit pour les Rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause,& qui ne pouvoient réussir sans moi; il ne put jamais neanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule,que j'avois juré de ne dire jamais; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Helas! j'eus horreur de faire un parjure,en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais; j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le vio-

ler;

tir ; les Dieux m'en ont puni, je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule ; ensuite j'allai joindre les Rois liguez, qui me reçurent avec la même joye qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'isle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui se lançoit dans un bois ; je laissai tomber par mégarde la flèche de l'arc sur mon pied, & elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes ; je remplissois nuit & jour l'isle de mes cris ; un sang noir & corrompu coulant de ma playe, infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémi-

trémité, chacun conclut que c'é-toit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux.

Ulysse qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préferoit l'interêt commun de la Grece, & la victoire, à toutes les raisons d'amitié ou de bienseance particuliere. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma playe, son infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité & de la plus noire trahison. Helas ! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irritez.

Je demeurai presque pendant tout le siege de Troye seul, sans secours, sans esperance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette isle deserte & sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette solitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes semblables à deux têtes. De ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit & jour; j'amassai quelques feuilles pour me coucher; il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossiérement travaillé, & quelques habits déchirez, dont j'enveloppois ma playe pour arrêter le sang, & dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes, & livré à la colere

des Dieux, je passois mon tems à percer de mes flêches les colombes & les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il faloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proye: ainsi mes mains me préparoient dequoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs en partant me laisserent quelque provision; mais elles durérent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste avanture; Quoi! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grece, & puis l'abandonner dans cette isle deserte pendant son sommeil: Car

ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, & combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Helas ! cherchant de tous côtez dans cette isle sauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettez, & on n'y peut esperer de societé que par des naufrages ; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener : ils craignoient la colere des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim ; je nourrissois une playe qui me devoroit ; l'esperance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes medecinales pour ma playe, j'apperçûs dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de Heros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras, il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur.

O Etranger ! lui disois-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette isle inhabitée ? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. O ! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes lévres cette langue

que j'ai apprise dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à personne depuis si longtems dans cette solitude. Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptoleme m'eut dit, Je suis Grec, que je m'écriai : O douce parole après tant d'années de silence & de douleur sans consolation : O, mon fils ; quel malheur, quelle tempête, ou plûtôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ? Il me répondit : Je suis de l'isle de Scyros, j'y retourne ; on dit que je suis fils d'Achille, tu sçais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité, je lui dis : O fils d'un pere que j'ai tant aimé ; cher nourrisson de Lycomede ; comment viens tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du siege de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la premie-

re expedition. Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete ni ses malheurs. Helas ! infortuné que je suis, mes persecuteurs m'insultent dans ma misere ! la Grece ignore que je souffre ; ma douleur augmente ; les Atrides m'ont mis en cet état ; que les Dieux le leur rendent.

Ensuite je lui racontai de quelle maniere les Grecs m'avoient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes : Après la mort d'Achille, me dit-il.... (D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ! Achille est mort ? Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton recit par les larmes que je dois à ton pere.) Neoptoleme me répondit : Vous me consolez en m'interrompant ; qu'il m'est doux de voir Philoctete pleurer mon pere !

Neoptoleme reprenant son discours,

cours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse & Phenix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, & le desir d'heriter de sa gloire dans cette celebre guerre, m'engageoit assez à les suivre. J'arrive au siege, l'armée s'assemble autour de moi ; chacun jure qu'il revoit Achille : mais, helas ! il n'étoit plus. Jeune & sans experience, je croyois pouvoir tout esperer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pére ; ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit, mais pour ses armes elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte : mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans

les perils de ce long siege ; tu n'as pas merité de telles armes , & tu parles déja trop fierement; jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'isle de Scyros , moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des Dieux ! O Philoctete ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neoptoleme comment Ajax Telamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort, m'écriai-je ! & Ulysse ne meurt pas ; au contraire il fleurit dans l'armée. Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du sage Nestor , & de Patrocle si cheri par Achille; ils sont morts aussi , me dit-il. Aussitôt je m'écriai encore : Quoi morts ! Helas ! que me dis-tu ? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons , & épargne les méchans. Ulysse est

donc

donc en vie, Tersite l'est aussi sans doute. Voilà ce que font les Dieux, & nous les louerions encore.

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pere, Neoptoleme continuoit à me tromper. Il ajoûta ces tristes paroles ; Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage isle de Scyros. Adieu, je parts, que les Dieux vous guérissent.

Aussitôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les manes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner ; jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a

de gloire à être bon : ne me laisse point en un desert où il n'y a aucun vestige d'homme ; méne-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du Mont Oeta, de Trachine, & des bords agreables du fleuve Sperchius : renvoye-moi à mon pere. Helas ! que je crains qu'il ne soit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort ; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misere, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prosperité, doit craindre d'en abuser, & secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Neoptoleme ; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! ô aimable Neoptoleme ; digne de la gloire de ton pere ! Chers Compagnons de ce voyage, souf-

frez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vêcu ; comprenez ce que j'ai souffert ; nul autre n'eût pû le souffrir : mais la necessité m'avoit instruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien ; ils ne connoissent ni les biens ni les maux ; ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc & mes flêches.

Neoptoleme me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si celebres & consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vieillesse, mes amis, moi-même ; tu peux toucher ses armes, & te vanter d'être seul d'entre les Grecs qui ait merité de les toucher. Aussitôt

Néoptoleme entre dans ma grote pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sçai plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied, je m'écrie : O mort tant desirée, que ne viens-tu ? ô jeune homme, brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter ! ô terre ! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever ! De ce transport de douleur, je tombe soudainement selon ma coûtume dans un assoupissement profond ; une grande sueur commença à me soulager ; un sang noir & corrompu coula de ma playe. Pendant mon sommeil il eut été facile à Neoptoleme d'emporter mes armes & de partir ; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus son embarras : il soûpiroit comme un hom-

me qui ne ſçait pas diſſimuler, & qui agit contre ſon cœur. Me veux-tu donc ſurprendre, lui dis-je? Qu'y a-t-il donc? Il faut, me répondit-il, que vous me ſuiviez au ſiege de Troye. Je repris auſſitôt: Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rends-moi cet arc; je ſuis trahi, ne m'arrache pas la vie. Helas! il ne répond rien; il me regarde tranquilement, rien ne le touche. O rivages! ô promontoires de cette iſle! ô bêtes farouches! ô rochers eſcarpez! c'eſt à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puiſſe me plaindre: vous êtes accoutumez à mes gémiſſemens. Faut-il que je ſois trahi par le fils d'Achille? Il m'enleve l'arc ſacré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi: il ne voit pas que c'eſt triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eût attaqué dans ma force! Mais

Mais encore à present ce n'est que par surprise : que ferai-je ? Rends, mon fils, sois semblable à ton pere, semblable à toi-même. Que dis-tu ? Tu ne dis rien ! O rocher sauvage, je reviens à toi, nud, miserable, abandonné, sans nourriture ; je mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront ; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conseil te pousse ; rends-moi mes armes, va-t-en.

Neoptoleme les larmes aux yeux disoit tout bas : Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? N'est-ce pas Ulysse ? Aussitôt j'entends sa voix, & il me répond : Oui, c'est moi. Si le sombre Royaume de Pluton se fut entr'ouvert, & que j'eusse vû le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois

pas

pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prens à témoin ! O Soleil tu le vois, & tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'execute. Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui souffre en executant ce que tu l'oblige de faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, & vous ramener dans votre Patrie. C'est vous, & non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctete.

Alors je dis à votre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats & tous

les

les plaisirs ; joui de ton bonheur avec les Atrides ; laisse-moi ma misere & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien, je suis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne sçaurois partir ; que mes cris, & l'infection de ma playe troubleroient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux, que les Dieux puissent te.... Mais les Dieux ne m'écoutent point, au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! O Dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse, alors je me croirai gueri.

Pendant que je parlois ainsi, votre pere tranquile me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui loin d'être faché, supporte & excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri.

Je le voyois ſemblable à un rocher, qui ſur le ſommet d'une montagne ſe joue de la fureur des vents, & laiſſe épuiſer leur rage pendant qu'il demeure immobile. Ainſi votre pere demeurant dans le ſilence attendoit que ma colere fût épuiſée ; car il ſavoit qu'il ne faut attaquer les paſſions des hommes pour les réduire à la raiſon, que quand elles commencent à s'affoiblir par une eſpece de laſſitude. Enſuite il me dit ces paroles : O Philoctete ! qu'avez-vous fait de votre raiſon & de votre courage? Voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le liberateur de la Grece, & le deſtructeur de Troye. Demeurez à Lemnos ; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit deſtinée. Neoptoleme, partons ; il

est inutile de lui parler; la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grece entiere.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits, elle remplit les forêts de ses rugissemens. O caverne! disois-je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau! O séjour de ma douleur! plus de nourriture, plus d'esperance! Qui me donnera un glaive pour me percer? O si les oiseaux de proye pouvoient m'enlever! Je ne les percerai plus de mes fléches. O arc précieux! arc consacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidele ami; il est dans les mains impures & trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proye, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont

n'ont plus de flêches. Miserable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plûtôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase !

Votre pere ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit signe à Neoptoleme qui me les rendît aussitôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es : mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une flêche contre votre pere : mais Neoptoleme m'arrêta, en me disant : La colere vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquile contre mes fléches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier transport me servir de mes armes pour tuer

celui qui me les avoit fait rendre : mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore appaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant. Cependant Neoptoleme me disoit : Sachez que le divin Helenus fils de Priam étant sorti de la ville de Troye par l'ordre & par l'inspiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troye tombera, a-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flêches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troye; les enfans d'Esculape le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé; j'étois touché de la naïveté de Neoptoleme, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc : mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour s'il faloit ceder à Ulysse, & une mau-

mauvaiſe honte me tenoit en ſuſpens. Me verra-t-on, diſois-je en moi-même, avec Ulyſſe & avec les Atrides ? Que croira-t-on de moi ?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entens une voix plus qu'humaine ; je vois Hercule dans un nuage éclatant ; il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ſes traits un peu rudes, ſon corps robuſte, & ſes maniéres ſimples, mais il avoit une hauteur & une majeſté qui n'avoient jamais paru ſi grandes en lui quand il domptoit les monſtres. Il me dit :

Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu ſçais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher ſur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes flêches Pâris auteur de

tant de maux. Après la prise de Troye, tu envoyeras de riches dépouilles à Pœan ton pere sur le Mont Oeta ; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire dûe à mes flêches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctete, ni Philoctete sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proye. J'envoyerai Esculape à Troye pour guérir Philoctete. Sur tout, ô Grecs ! aimez & observez la Religion ; le reste meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour, douce lumiere, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis, je parts après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, Nymphe de ces prez humides ; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant

tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où Echo répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes si ameres. Adieu, ô terre de Lemnos! laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des Dieux & de mes amis.

Ainsi nous partîmes, nous arrivâmes au siege de Troye. Machaon & Podalyre par la divine science de leur pere Esculape me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus; j'ai retrouvé toute ma vigueur: mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche, qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendre; vous savez le reste. J'avois neanmoins encore je ne sai quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux; & sa vertu ne pouvoit ap-

paiser

paiser ce ressentiment: mais la vûë d'un fils qui lui ressemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pere même.

Fin du quinziéme Livre.

LES



Telemaque surmonte Hippias.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.

PEndant que Philoctete avoit raconté ainsi ses avantures, Telemaque étoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachez sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions differentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulysse, Neoptoleme, paroissoient tour à tour sur le visage naïf de Telemaque, à mesure qu'elles étoient representées. Dans la suite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete, sans y penser ; quelquefois il

paroissoit rêveur comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctete dépeignoit l'embarras de Neoptoleme, qui ne savoit point dissimuler, Telemaque paroissoit dans le même embarras; & dans ce moment on l'auroit pris pour Neoptoleme.

L'armée des Alliez marchoit en bon ordre contre Adraste Roi des Dauniens, qui méprisoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Telemaque trouva de grandes difficultez pour se ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres. Il faloit ne se rendre suspect à aucun, & se faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & sincere, mais peu caressant; il ne s'avisoit guére de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres; il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne savoit point donner. Ainsi avec un cœur noble

ble & porté au bien, il ne paroissoit ni obligeant ni sensible à l'amitié, ni liberal, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à distinguer le merite. Il suivoit son goût sans reflexion; sa mere Penelope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur & dans une fierté qui ternissoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes; les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses desirs, & pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le servir étoit selon lui une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne faloit jamais rien trouver d'impossible, quand il s'agissoit de le contenter; & les moindres retardemens irritoient son naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vû ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose que lui-même ; qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire & à son plaisir. Mais cette indifference pour les autres, & cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient que du transport continuel où il étoit jetté par la violence de ses passions. Il avoit été flaté par sa mere dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élevation. Les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa premiere jeunesse, n'avoient pû moderer cette impetuosité & cette hauteur. Dépourvû de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toujours comme la palme souple se releve sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pen-

Pendant que Telemaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroiſſoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un courſier fougueux qui bondit dans les vaſtes prairies, que ni les rochers eſcarpez, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un ſeul homme capable de le dompter; Telemaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le ſeul Mentor: mais auſſi un de ſes regards l'arrêtoit tout-à-coup dans ſa plus grande impetuoſité: il entendoit d'abord ce que ſignifioit ce regard. Il rappelloit auſſitôt dans ſon cœur tous les ſentimens de vertu. Sa ſageſſe rendoit en un moment ſon viſage doux & ſerein. Neptune quand il éleve ſon trident, & qu'il menace les flots ſoûlevez, n'appaiſe point plus ſoudainement les noires tempêtes.

Quand Telemaqpe se trouva seul, toutes ses passions suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leurs cours ; il ne put souffrir l'arrogance des Lacedemoniens & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette Colonie qui étoit venue fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nez pendant le siege de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation ; leur naissance illegitime ; le déreglement de leurs meres, la licence dans laquelle ils avoient été élevez, leur donnoient je ne sçai quoi de farouche & de barbarie. Ils ressembloient plûtôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque.

Phalante en toute occasion cherchoit à contredire Telemaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans experience. Il en faisoit

soit des railleries, le traitant de foible & d'effeminé; il faisoit remarquer aux Chefs de l'armée ses moindres fautes: Il tâchoit de semer par tout la jalousie, & de rendre la fierté de Telemaque odieuse à tous les Alliez.

Un jour Telemaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui à la tête de ses Lacedemoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Telemaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Telemaque soutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allérent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des Rois alliez.

alliez. Telemaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante ; ils se fussent batus sur le champ, si on ne les eût arrêtez.

Phalante avoit un frere nommé Hippias, celebre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force & par son adresse. Pollux, disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceste ; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval : il avoit presque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit ; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Telemaque avoit menacé son frere, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente sans attendre le jugement de l'assemblée. Telemaque à qui on vint le dire en secret, sortit en fremissant de rage : tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chas-

chasseur par lequel il a été blessé ; on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre, & en le voyant, sa fureur se redouble.

Ce n'étoit plus ce sage Telemaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor; c'étoit un phrenetique ou un lion furieux. Aussitôt il crie à Hippias : Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes ! Arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente ; va, descends tout-à-l'heure dans les rives sombres du Styx. Il dit, & il lança son dard ; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup, le dard ne toucha point Hippias. Aussitôt Telemaque prend son épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lu

avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux Capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Telemaque eut tiré cette épée, qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains, ils se saisirent, & se serrérent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer; le feu brille dans leurs yeux, ils se racourcissent, ils s'alongent, ils se baissent, ils se relevent, ils s'élancent, ils sont alterez de sang. Les voilà aux prises, pieds contre pieds, mains contre mains: ces deux corps entrelassez paroissoient n'en faire qu'un. Mais Hippias

pias d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Telemaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déja Telemaque hors d'haleine sentoit ses genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé redouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse, il alloit porter la peine de sa témérité & de son emportement, si Minerve qui veilloit de loin sur lui, & qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le Palais de Salente, mais elle envoya Iris la prompte Messagere des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle legere fendoit les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumiere que peignoit un nuage de mille diverses couleurs ; elle ne se reposa que sur les rivages de la mer où étoit cam-

pée l'armée innombrable des alliez : elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux combattans ; elle fremit à la vûe du danger où étoit le jeune Telemaque ; elle s'approche envelopée d'un nuage clair qu'elle avoit formée de vapeurs subtiles dans le moment où Hippias sentant toute sa force, se crut victorieux ; elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'Egide que la sage Déesse lui avoit confié. Aussitôt Telemaque, dont les forces étoient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble ; il sent je ne sçai quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Telemaque le presse & l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre ; il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer ; enfin il le jette par terre & tombe sur lui. Un grand chêne du

Mont

Mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étoit revenue avec la force au-dedans de Telemaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frere d'un des Rois alliez qu'il étoit venu secourir : il rappella lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eut honte de sa victoire, & vit bien qu'il avoit merité d'être vaincu. Cependant Phalante transporté de fureur accouroit au secours de son frere ; il eût percé Telemaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Telemaque tenoit sous lui dans la poussiere. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter

la vie à son ennemi; mais sa colere étoit appaisée, & il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute, en montrant de la modération. Il se leve, en disant : O Hippias! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire votre force & votre courage. Les Dieux m'ont protegé, cedez à leur puissance, ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens. Pendant que Telemaque parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de poussiere & de sang, plein de honte & de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si genereusement à son frere; il étoit en suspens, & hors de lui même. Tous les Rois alliez accoururent; ils menerent d'un côté Telemaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui ayant perdu sa fierté n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Tele-

maque

maque dans une âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias, semblable en force & en grandeur à ces Geans enfans de la terre, qui tentérent autrefois de chasser de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute; & ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissoit de sa promptitude. Il réconnoissoit combien il étoit injuste & déraisonnable dans ses emportemens: il trouvoit je ne sçai quoi de vain, de foible, & de bas dans cette hauteur démesurée. Il reconnoissoit que la veritable grandeur n'est que dans la moderation, la justice, la modestie & l'humanité: il le voyoit; mais il n'osoit esperer

de

de se corriger après tant de rechûtes ; il étoit aux prises avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune societé, & se punissant soi-même. Helas ! disoit-il, oserai-je revoir Mentor ? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage & le plus patient des hommes ? Suis-je venu porter la division & le desordre dans l'armée des alliez ? Est-ce leur sang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre ? J'ai été temeraire ; je n'ai pas même sçu lancer mon dard ; je me suis exposé avec Hippias à forces inégales ; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? je ne serois plus : non, je ne serois plus ce temeraire Telemaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil ;

ſeil ; ma honte finiroit avec ma vie. Helas ! ſi je pouvois au moins eſperer de ne plus faire ce que je ſuis déſolé d'avoir fait ! trop heureux ! trop heureux ! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeſte victoire ! ô louanges que je ne puis ſouffrir, & qui ſont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit ſeul & inconſolable, Neſtor & Philoctete le vinrent trouver. Neſtor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit : mais ce ſage vieillard reconnoiſſant bientôt la déſolation du jeune homme, changea ſes graves remontrances en des paroles de tendreſſe pour adoucir ſon deſeſpoir.

Les Princes alliez étoient arrêtez par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les enne-

mis qu'après avoir reconcilié Telemaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Telemaque dans cette guerre : tout étoit dans le trouble par la faute du seul Telemaque; & Telemaque qui voyoit tant de maux presens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amere. Tous les Princes étoient dans un extrême embaras. Ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Telemaque, & les Tarentins de Phalante ne combatissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardez de près. Nestor & Philoctete alloient & revenoient sans cesse de la tente de Telemaque à celle de l'implacable Phalante,

lante; qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor, & l'autorité du grand Philoctete, ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frere Hippias. Telemaque étoit bien plus doux, mais il étoit abatu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées: tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous ses proches, & la douce esperance de ses petits enfans.

Dans ce desordre & cette consternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes,

mes, les uns vainqueurs & animez au carnage, les autres, ou fuyans, ou mourans, ou blessez. Un tourbillon de poussiere forme un épais nuage qui couvre le Ciel, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussiere se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air, & qui ôtoit la respiration. On entendoit un bruit sourd semblable à celui des tourbillons de flâme que le Mont-Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées, lorsque Vulcain avec ses Cyclopes y forge des foudres pour le Pere des Dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adraste vigilant & infatigable avoit surpris les alliez ; il leur avoit caché sa marche, & il étoit instruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible, dont les alliez avoient saisi presque tous les passages ; tenans

nans ces défilez ils se croyoient en pleine sûreté, & prétendoient même pouvoir par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derriere la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur seroient venues. Adraste, qui répandoit l'argent à pleines mains pour savoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur résolution; car Nestor & Philoctete, ces deux Capitaines d'ailleurs si sages & si experimentez, n'étoient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor dans ce declin de l'âge se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctete naturellement parloit moins; mais il étoit prompt: & si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de son cœur pour en tirer les plus importans secrets. On n'avoit qu'à l'ir-

l'irriter : alors fougueux & hors de lui-même il éclatoit par des menaces ; il se vantoit d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ses moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsiderément, & le secret le plus intime échapoit du fond de son cœur. Semblable à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraste ne manquoient pas de se jouer de la foiblesse de ces deux Rois. Ils flatoient sans cesse Nestor par de vaines louanges ; ils lui rappelloient ses victoires passées, admiroient sa prévoyance, ne se lassoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des pieges continuels à l'humeur impatiente de Philocte-

te,

te, ils ne lui parloient que de difficultez, de contre-tems, de dangers, d'inconveniens, de fautes irremediables. Aussitôt que ce naturel prompt étoit enflamé, sa sagesse l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Telemaque malgré les défauts que nous avons vûs, étoit bien plus prudent pour garder un secret. Il y étoit accoutumé par ses malheurs, & par la nécessité où il avoit été dès son enfance de se cacher aux amans de Penelope. Il savoit taire un secret sans dire aucun mensonge. Il n'avoit point même certain air reservé & mysterieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets. Il ne paroissoit point chargé du secret qu'il devoit garder: on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur ses lévres. Mais en disant tout ce que l'on pouvoit dire sans consequence, il savoit s'ar-

s'arrêter précisément & sans affectation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon & entamer son secret. Par-là son cœur étoit impénétrable & inaccessible ; ses meilleurs amis même ne savoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils, & il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réserve. Il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrez, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur sagesse.

Telemaque avoit souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Nestor & Philoctete : mais ces deux hommes si experimentez ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire. La vieillesse n'a plus rien de souple, la longue habitude la tient comme enchaî-

née ;

née ; elle n'a plus de ressource contre ses défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude & noueux s'est durci par le nombre des années, & ne peut plus se redresser, les hommes à un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui sont entrées jusques dans la mouelle de leurs os. Souvent il les connoissent, mais trop tard ; ils gémissent en vain, & la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope nommé Eurimaque, flateur insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts, & à toutes les inclinations des Princes; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis?

il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate qui fût bien reçûe des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sinceres & vertueux qui sont toujours les mêmes, & qui s'assujettissent aux regles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux Princes que ceux qui flatent leurs passions dominantes. Eurimaque savoit la guerre; il étoit capable d'affaires, c'étoit un avanturier qui s'étoit donné à Nestor, & qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur un peu vain & sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir.

Quoi-

Quoique Philoctete ne se confiât point à lui, la colere & l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçû de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des alliez. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de Transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échaper du camp des alliez, & retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire savoir à Adraste, Eurimaque faisoit partir un de ces Transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces Transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit

toutes les entreprises des Alliez. A peine une résolution étoit-elle prise dans le Conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit necessaire pour en empêcher le succès. Telemaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, & d'exciter la défiance de Nestor & de Philoctete; mais son soin étoit inutile. Ils étoient aveuglez.

On avoit résolu dans le Conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver, & on avoit fait avancer secrettement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les

bords du fleuve Galeſe, aſſez près de la mer. Cette campagne délicieuſe eſt abondante en pâturage, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraſte étoit derriere la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit paſſer : mais comme il ſçut que les alliez étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand ſecours ; que les vaiſſeaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit diviſée par la querelle de Telemaque avec Phalante, il ſe hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit ſur le bord de la mer, & paſſa par des chemins qu'on avoit toujours crû abſolument impraticables. Ainſi la hardieſſe & le travail ſurmontent les plus grands obſtacles ; ainſi il n'y a preſque rien d'impoſſible à ceux qui ſavent oſer & ſouffrir ; ainſi ceux qui s'endorment comptans que les choſes difficiles ſont

impossibles, méritent d'être surpris & accablez. Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux alliez. Comme ces vaisseaux étoient mal gardez, & qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance; & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchûre du Galese; puis il remonta très-promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancez autour du camp vers la riviere, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit; on poussa d'abord de grands cris de joie. Adraste & ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent sur les alliez qui ne se défient de rien, il les trouve dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'a-

d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrérent avec tant de vigueur, que cette jeunesse Lacedemonienne étant surprise ne pût résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp. Aussitôt la flame s'éleve des pavillons, & monte jusqu'aux nuës: le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pousse impetueusement la flame de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp est comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée.

Phalante qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y

remedier. Il comprend que toutes ses troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp: mais il comprend aussi combien le desordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux; il commence à faire sortir sa jeunesse Lacedemonienne encore à demi desarmée: mais Adraste ne les laisse point respirer. D'un côté une troupe d'Archers adroits perce de flêches inombrables les soldats de Phalante; de l'autre des Frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même l'épée à la main marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échapé au feu; il nage dans le sang; il ne peut s'assouvir de carnage: les lions & les tygres n'égalent point sa furie quand ils

ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante ſuccombent, & le courage les abandonne. La pâle mort conduite par une furie infernale, dont la tête eſt heriſſée de ſerpens, glace le ſang de leurs veines, leurs membres engourdis ſe roidiſſent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'eſperance de la fuite. Phalante à qui la honte & le deſeſpoir donne encore un reſte de force & de vigueur, éleve les mains & les yeux vers le Ciel; il voit tomber à ſes pieds ſon frere Hippias ſous les coups de la main foudroyante d'Adraſte. Hippias étendu par terre ſe roule dans la pouſſiere; un ſang noir & bouillonnant ſort comme un ruiſſeau de la profonde bleſſure qui lui traverſe le côté; ſes yeux ſe ferment à la lumiere; ſon ame furieuſe s'enfuit avec tout ſon ſang. Phalante lui-même tout couvert du

ſang de ſon frere, & ne pouvant le ſecourir, ſe voit envelopé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverſer; ſon bouclier eſt percé de mille traits. Il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps; il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

Fin du ſeiziéme Livre.



Bonnart del. P.F.Giffart sculp.

Télémaque prend soin de Phalante blessé.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

JUpiter au milieu de toutes les Divinitez céleftes regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliez. En même têms il confultoit les immuables deftinées, & voyoit tous les Chefs dont la trame devoit ce jour là être tranchée par le cizeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir fur le vifage de Jupiter quelle feroit fa volonté. Mais le pere des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & ma-

jestueuse : Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les alliez, vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis : mais ce spectacle est bien trompeur, la gloire & la prosperité des méchans est courte ; Adraste impie & odieux par sa mauvaise foi ne remportera point une entiere victoire. Ce malheur n'arrive aux alliez que pour leur apprendre à se corriger, & à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Telemaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Cependant Nestor & Philoctete furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée; que la flame poussée par les vents s'avançoit toujours ; que leurs troupes étoient en desordre ; & que Pha-

lante ne pouvoit plus ſoutenir les efforts des ennemis. A peine ces funeſtes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, aſſemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on ſe hâte de ſortir du camp pour éviter cet incendie.

Telemaque, qui étoit abatu & inconſolable, oublie ſa douleur. Il prend ſes armes, don précieux de la ſage Minerve, qui paroiſſant ſous la figure de Mentor, fit ſemblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du Mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du Soleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui diſputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner ſon nom à une ville naiſſante. Neptune de ſon

tri-

trident frappoit la terre, & on en voyoit sortir un cheval fougueux. Le feu sortoit de ses yeux, & l'écume de sa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent : ses jambes souples & nerveuses se replioient avec vigueur & legereté. Il ne marchoit point ; il sautoit à force de reins, mais avec tant de vîtesse, qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de sa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit son fruit, representoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déesse demeuroit victorieuse par ses dons simples & utiles, & la superbe Athenes portoit son nom.

L'on voyoit aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les

beaux

beaux arts, qui étoient des enfans tendres & aîlez. Ils se refugioient autour d'elle, étant épouvantez des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlans se refugient autour de leur mere, à la vûe d'un loup affamé, qui d'une gueule béante & enflâmée, s'élance pour les dévorer. Minerve d'un visage dédaigneux & irrité, confondoit par l'excellence de ses ouvrages la folle témerité d'Arachné, qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres extenuez se défiguroient & se changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui dans la guerre des Geans, servoit de conseil à Jupiter même, & soutenoit tous les autres Dieux étonnez. Elle étoit aussi representée avec

sa lance & son Egide sur les bords du Xanthe & du Simoïs, menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillants Capitaines Troyens, & du redoutable Hector même. Enfin, introduisant Ulysse dans cette fatale machine, qui devoit en une seule nuit renverser l'Empire de Priam.

D'un autre côté le bouclier representoit Cerès dans les fertiles campagnes d'Enne qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit les peuples épars çà & là, cherchans leur nourriture par la chasse, ou cueillans les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur presentoit une charrue, & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la

terre

terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue ; puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec sa faux coupoit les doux fruits de la terre, & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire naître tous les plaisirs.

Les Nymphes couronnées de fleurs dansoient ensemble dans une prairie sur le bord d'une riviere auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte : les Faunes & les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bachus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, & de plusieurs grapes de raisins. C'étoit une beauté molle, avec je ne sçai quoi de noble, de pas-

passionné, & de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadné, lorsqu'il la trouva seule abandonnée, & abîmée dans la douleur sur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les Temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassez du travail de la journée. Les femmes alloient audevant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient. On voioit aussi des Bergers qui paroissoient chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau. Tout representoit la paix, l'abondance & les délices: tout paroissoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons. Le lion & le tygre ayant quitté leur férocité, paissoient avec les tendres

agneaux.

agneaux. Un petit Berger les menoit ensemble sous sa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Telemaque s'étant revêtu de ces armes divines; au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris prompte messagere des Dieux. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en aperçut, & lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flames, il appelle à lui d'une voix forte tous les Chefs de l'armée, & cette voix ranime déja tous les alliez éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre & tranquile, toujours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un sage vieillard atten-

tif

tif à regler sa famille, & à instruire ses enfans : mais il est prompt & rapide dans l'execution. Semblable à un fleuve impetueux, qui non-seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesans vaisseaux dont il est chargé.

Philoctete, Nestor, & les Chefs des Manduriens & des autres Nations sentent dans le fils d'Ulysse je ne sçai quelle autorité, à laquelle il faut que tous cedent. L'experience des vieillards leur manque, le conseil & la sagesse sont ôtez à tous les Commandans ; la jalousie même si naturelle aux hommes s'éteint dans tous les cœurs ; tous se taisent, tous admirent Telemaque, tous se rangent pour lui obéir sans y faire de reflexions, & comme s'ils y eussent été accoutumez. Il s'avance & monte sur une colline, d'où il observe la disposition

des

des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le desordre où ils se sont mis, en brûlant le camp des alliez. Il fait le tour en diligence; & tous les Capitaines les plus experimentez le suivent. Il attaque les Dauniens par derriere, dans un tems où ils croyoient l'armée des alliez envelopée dans les flames de l'embrasement. Cette surprise les trouble; ils tombent sous la main de Telemaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'Automne tombent des forêts, quand un fier Aquilon ramenant l'hyver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Telemaque renverse. De son dard il perçe le cœur d'Iphycles, le plus jeune des enfans d'Adraste. Celui-ci osa se presenter contre lui au combat pour sauver la vie de son pere, qui pensa

pensa être surpris par Telemaque. Le fils d'Ulysse & Iphycles étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge; tous deux chéris de leurs parens: mais Iphycles étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Telemaque renverse Euphorion, le plus celebre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin son glaive perce Cleomenes nouveau marié, qui avoit promis à son épouse de lui porter les riches dépouilles des ennemis; mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraste fremit de rage voyant la mort de son fils, celle de plusieurs Capitaines, & la victoire qui échape de ses mains. Phalante présque abattu à ses pieds est comme une victime à demi égorgée

qui

qui se dérobe au couteau sacré, & qui s'enfuit loin de l'Autel. Il ne faloit plus à Adraste qu'un moment pour achever la perte du Lacedemonien.

Phalante noyé dans son sang, & dans celui des soldats qui combattent avec lui, entend les cris de Telemaque qui s'avance pour le secourir. En ce moment la vie lui est rendue, un nuage qui couvroit déja ses yeux se dissipe. Les Dauniens sentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un tygre, à qui des Bergers assemblez arrachent la proye qu'il étoit prêt à dévorer. Telemaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les alliez de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulysse une victoire

toire si prompte & si facile. Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraste fut donc conservé par le pere des Dieux, afin que Telemaque eût le tems d'acquerir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter assembla dans les airs, sauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nuë de l'un à l'autre Pole; & dans le moment où ils éblouissoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuses tenebres de la nuit. Une pluye abondante qui tomba dans l'instant, servit encore à séparer les deux armées.

Adraste profita du secours des

Dieux, sans être touché de leur pouvoir, & mérita, par cette ingratitude, d'être reservé à une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit jusqu'à la riviere; il le fit avec tant d'industrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressources & de présence d'esprit. Les alliez animez par Telemaque, vouloient le poursuivre, mais à la faveur de cet orage il leur échapa, comme un oiseau d'une aîle legere échape aux filets des chasseurs. Les alliez ne songérent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades & les blessez manquant de forces pour se traîner hors des tentes, n'avoient pû se garantir du feu: ils paroissoient à demi brû-

lez, poussans vers le ciel d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Telemaque en fut percé, il ne put retenir ses larmes; il détourna plusieurs fois ses yeux, étant saisi d'horreur & de compassion: il ne pouvoit voir sans frémir ces corps encore vivans & dévouez à une longue & cruelle mort: ils paroissoient semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels, & dont l'odeur se répand de tous côtez.

Helas! s'écrioit Telemaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels! ils ont si peu de jours à vivre sur la terre; ces jours sont si miserables! pourquoi précipiter une mort déja si prochaine? pourquoi ajoûter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette

vie si courte ? Les hommes sont tous freres, & ils s'entredéchirent, les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tygres aux tygres ; ils n'attaquent que les animaux d'espece differente. L'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'Univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres desertes ? Le genre humain ne sauroit les remplir. Quoi donc ! une fausse gloire, un vain titre de Conquerant, qu'un Prince veut acquerir, allume la guerre dans des païs immenses ! Ainsi un seul homme donné au monde par la colere des Dieux, en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité. Il faut que tout périsse, que

tout nage dans le ſang, que tout ſoit dévoré par les flâmes; que tout ce qui échape au fer & au feu, ne puiſſe échaper à la faim encore plus cruelle; afin que cet homme, qui ſe joue de la nature humaine entiere, trouve dans cette destruction générale ſon plaiſir & ſa gloire. Quelle gloire monſtrueuſe! Peut-on trop abhorrer & trop mépriſer des hommes qui ont tellement oublié l'humanité? Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne ſont pas même des hommes; ils doivent être même en execration dans tous les ſiecles, dont ils ont cru être admirez. Oh! que les Rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! Elles doivent être juſtes; ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'elles ſoient néceſſaires pour le bien public. Le ſang du peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même peuple dans

les besoins extrêmes. Mais les conseils flâteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité, qui se couvre de beaux prétextes; enfin les engagemens insensibles entraînent presque toujours les Rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout sans necessité, & où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisonnoit Telemaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades & les mourans, il leur donnoit de l'argent & des remedes, il les consoloit, & les encourageoit par des discours pleins d'amitié, & envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient

avec lui, il y avoit deux vieillards; dont l'un se nommoit Traumaphile, & l'autre Nozophuge. Traumaphile avoit été au siege de Troye avec Idomenée, & avoit appris des enfans d'Esculape l'art divin de guérir les playes. Il répandoit dans les blessures les plus profondes & les plus envenimées, une liqueur odoriferante, qui consumoit les chairs mortes & corrompues, sans avoir besoin de faire aucune incision, & qui formoit promtement de nouvelles chairs plus saines & plus belles que les premieres. Pour Nozophuge, il n'avoit jamais vû les enfans d'Esculape; mais il avoit eu par le moyen de Merione, un livre sacré & mysterieux qu'Esculape avoit donné à ses enfans. D'ailleurs Nozophuge étoit ami des Dieux; il avoit composé des Hymnes en l'honneur des enfans de Latone; il offroit tous les jours le sacrifice d'une

d'une brebis blanche & sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré. A peine avoit-il vû un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformité de son corps, & à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remedes qui faisoient suer, & il montroit par le succès des sueurs, combien la transpiration facilite ou diminue, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps : tantôt il donnoit pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles, & qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assûroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient si souvent besoin de la medecine. C'est une honte, disoit-il, pour les hommes, qu'ils ayent tant de maladies ; car les bonnes mœurs produisent la santé : leur

intemperance, disoit-il encore ; change en poisons mortels les alimens destinez à conserver la vie. Les plaisirs pris sans modération, abregent plus les jours des hommes, que les remedes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flatent trop le goût & qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remedes sont eux-mêmes de veritables maux qui ruinent la nature, & dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins. Le grand remede qui est toujours innocent, & toujours d'un usage utile, c'est la sobrieté, c'est la temperance dans tous les plaisirs, c'est la tranquilité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par là on fait un sang doux & temperé, on dissipe toutes les humeurs

super-

superflues. Ainsi le sage Nozophuge étoit moins admirable par ses remedes, que par le régime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remedes inutiles.

« Ces deux hommes furent envoyez par Telemaque, pour visiter tous les malades de l'armée ; ils en guérirent beaucoup par leurs remedes, mais ils en guérirent bien davantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos ; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de sobrieté exacte dans leur convalescence. Tous les soldats touchez de ces secours rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Telemaque dans l'armée des alliez.

Ce n'est pas un homme, disoient-ils ; c'est sans doute quelque Divinité bienfaisante sous

une figure humaine. Du moins si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux Dieux ; il n'est sur la terre que pour faire du bien. Il est encore plus aimable par sa douceur & par sa bonté que par sa valeur. O si nous pouvions l'avoir pour Roi! mais les Dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chérissent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Telemaque, pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiers du camp par précaution contre les ruses d'Adraste, entendoit ces louanges qui n'étoient point suspectes de flaterie, comme celles que les flâteurs donnent souvent en face aux Princes, supposans qu'ils n'ont ni modestie, ni délicatesse, & qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui é-

toit vrai. Il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui, & qu'il avoit veritablement meritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celles-là; il sentoit ce plaisir si doux & si pur, que les Dieux ont attaché à la seule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire: mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir; aussitôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point sa hauteur naturelle & son indifference pour les hommes; il avoit une honte secrete d'être né si dur, & de paroître si inhumain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'est vous, disoit-il, ô grande Déesse! qui m'avez donné Mentor pour m'instruire, & pour

corriger mon mauvais naturel. C'eſt vous qui me donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même; c'eſt vous qui retenez mes paſſions impetueuſes; c'eſt vous qui me faites ſentir le plaiſir de ſoulager le malheureux; ſans vous je ſerois haï, & digne de l'être; ſans vous je ferois des fautes irréparables; je ſerois comme un enfant qui ne ſentant pas ſa foibleſſe, quitte ſa mere & tombe dès le premier pas.

Neſtor & Philoctete étoient étonnez de voir Telemaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſecourable, ſi ingenieux pour prévenir tous les beſoins; ils ne ſavoient que croire; ils ne reconnoiſſoient plus en lui le même homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funerailles d'Hippias; il alla lui-même re-

tirer son corps sanglant & défiguré, de l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts ; il versa sur lui des larmes pieuses ; il dit : O grande ombre ! tu le sçais maintenant combien j'ai estimé ta valeur. Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente. Je sçai combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne : nous eussions dans la suite été sincerement unis ; j'avois tort de mon côté, ô Dieux ! pourquoi me le ravir, avant que j'aie pû le forcer de m'aimer ?

Ensuite Telemaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriferantes ; puis on prépara par son ordre un bucher. Les grands pins gémissans sous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre qui sembloient menacer le ciel ; les hauts

peu-

peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes & si ornées d'un épais feuillage, les hêtres qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galese. Là s'éleve avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier, la flâme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel. Les Lacedemoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renversées & leurs yeux baissez : la douleur amere est peinte sur ces visages farouches; & les larmes coulent abondamment, puis on voyoit venir Pherecide, vieillard moins abatu par le nombre des années, que par la douleur de survivre à Hippias qu'il avoit élevé depuis son enfance. Il levoit vers le Ciel ses mains, & ses yeux noyez de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refusoit toute nourriture, le doux sommeil n'avoit

pû

pû appesantir ses paupieres, ni suspendre un moment sa cuisante peine : il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, & ne sçachant où il alloit. Nulle parole ne sortoit de sa bouche; car son cœur étoit trop serré : c'étoit un silence de desespoir & d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria : O Hippias, Hippias! Je ne te verrai plus; Hippias n'est plus, & je vis encore! O mon cher Hippias! C'est moi cruel, moi impitoyable qui t'ai appris à mépriser la mort; je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillirois mon dernier soupir. O Dieux cruels! vous prolongez ma vie pour me faire voir celle d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûté tant de soin, je ne te verrai plus; mais je verrai ta mere qui mourra de tristesse en me reprochant

ta mort; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux, & j'en serai cause. O chere ombre, appelle-moi sur les rives du Styx, la lumiere m'est odieuse; c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent: la mort qui avoit éteint ses yeux, n'avoit pû effacer toute sa beauté, & les graces étoient encore à demi peintes sur son visage pâle; on voyoit floter autour de son cou plus blanc que la neige, mais panché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs plus beaux que ceux d'Atis ou de Ganimede, qui alloient être réduits en cendre; on remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé,

& qui l'avoit fait descendre dans le Royaume sombre de Pluton.

Telemaque triste & abatu suivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs: Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulysse ne put voir la flâme pénétrer les étoffes qui envelopoient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'ose te nommer mon ami; appaise-toi, ô ombre, qui as mérité tant de gloire! si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur, tu es délivré des miseres où nous sommes encore, & tu es sorti par le chemin le plus glorieux. Helas! que je serois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre: que les Champs Elisées lui soient ouverts; que la renommée conserve ton nom dans tous les siecles, & que tes cendres reposent en paix.

A peine eut-il dit ces paroles

entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri ; on s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, & la douleur de sa mort rappellant toutes ses bonnes qualitez, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impetueuse & une mauvaise éducation lui avoient données ; mais on étoit encore plus touché des sentimens tendres de Telemaque. Est-ce donc là, disoit-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable ? Le voilà devenu doux, humain, tendre ; sans doute Minerve qui a tant aimé son pere, l'aime aussi ; sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant avec la sagesse un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déja consumé par les flâmes. Telemaque lui-même arrosa de liqueur parfumée ses cendres

cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante ; celui-ci étoit étendu, percé de diverſes bleſſures, & dans ſon extrême foibleſſe il entrevoyoit près de lui les portes ſombres des enfers.

Déja Traumaphile & Nozophuge envoyez par le fils d'Ulyſſe, lui avoient donné tous les ſecours de leur art ; ils rappelloient peu à peu ſon ame prête à s'envoler, de nouveaux eſprits le ranimoient inſenſiblement, une force douce & pénétrante, un baume de vie s'inſinuoit de veine en veine juſqu'au fond de ſon cœur, une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance ceſſant, la douleur ſucceda ; il commença à ſentir la perte de ſon frere qu'il n'avoit point été juſqu'alors en état de ſentir. Helas ! diſoit-il, pourquoi prend-on de ſi grands

ſoins,

ſoins de me faire vivre ? ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & ſuivre mon cher Hippias ? Je l'ai vû périr tout auprès de moi : ô Hippias la douceur de ma vie, mon frere, mon cher frere, tu n'es plus ; je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embraſſer, ni te dire mes peines, ni te conſoler dans les tiennes. O Dieux, ennemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippias pour moi ! eſt-il poſſible ! Mais n'eſt-ce point un ſonge ? Non, il n'eſt que trop vrai, ô Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vû mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il ſera neceſſaire pour te venger, je veux immoler à tes manes le cruel Adraſte teint de ton ſang.

Pendant que Phalante parloit ainſi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiſer ſa douleur de peur qu'elle n'augmentât ſes maux, & n'empêchât l'effet des remedes. Tout-à-coup il apper-

çoit Telemaque qui se presente à lui. D'abord son cœur fut combatu par deux passions contraires; il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Telemaque & Hippias: la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Telemaque, qui l'avoit tiré sanglant & à demi mort des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres si cheres de son frere Hippias, il versa un torrent de larmes, il embrassa d'abord Telemaque sans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languissante, entrecoupée de sanglots:

Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer; je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre: mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus chere.

jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilans; il revenoit souvent dans sa tente couvert de sueur & de poussiere; sa nourriture étoit simple; il vivoit comme les soldats, pour leur donner l'exemple de la sobrieté & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des soldats, en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommoditez qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie si pénible, se fortifioit & s'endurcissoit chaque jour; il commençoit à n'avoir plus ces graces si tendres, qui sont comme la fleur de la premiere jeunesse; son teint devenoit plus brun & moins délicat; ses membres moins moux & plus nerveux.

Fin du dix-septiéme Livre.

LES


Bonnart fil. del. P. F. Giffart sculp.

Télémaque traverse le Tartare.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

ADraste, dont les troupes avoient été considerablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriere la montagne d'Aulon pour attendre divers secours, & pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis. Semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie s'en retourne dans les sombres forêts, & rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents & ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Telemaque ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à executer un dessein qu'il avoit conçû, & qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée. Il y avoit déja longtems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui representoient son pere Ulysse. Cette chere image revenoit toujours sur la fin de la nuit avant que l'aurore vînt chasser du Ciel par ses feux naissans les inconstantes étoiles, & de dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeans. Tantôt il croioit voir Ulysse nud dans une isle fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de Nymphes qui lui jettoient des habits pour se couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un Palais tout éclattant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnez de fleurs l'écoutoient

avec

avec plaisir & admiration. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout-à-coup dans des festins où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muses.

Telemaque en s'éveillant s'attristoit de ces songes si agreables. O mon pere, ô mon cher pere Ulysse, s'écrioit-il, les songes les plus affreux me seroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déja descendu dans le séjour des ames bienheureuses, que les Dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquilité. Je croi voir les Champs Elisées. O qu'il est cruel de n'esperer plus! Quoi donc, ô mon cher pere, je ne vous verrai jamais; jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de pei-

ne : jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortoit la sagesse : jamais je ne baiserai ces mains, ces chéres mains, ces mains victorieuses qui ont abattu tant d'ennemis; elles ne puniront point les insensez amans de Penelope, & Ithaque ne se relevera jamais de sa ruine. O Dieux ennemis de mon pere, vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute esperance de mon cœur, c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je ! helas ! je ne suis que trop certain que mon pere n'est plus; je vais chercher son ombre jusques dans les enfers. Thesée y est bien descendu ; Thesée, cet impie, qui vouloit outrager les Divinitez infernales : & moi j'y vais conduit par la pieté. Hercule y descendit. Je ne suis pas Hercule: mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché par le recit

de ses malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée ; car ma perte est plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille semblable à tant d'autres, avec le sage Ulysse admiré de toute la Grece? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proserpine ! j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon pére ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des morts. Si les Dieux me refusent de vous posseder sur la terre, & de jouir de la lumiere du Soleil, peutêtre ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le Roiaume de la nuit.

croassement des corbeaux ; & la voix lugubre des hiboux ; l'herbe même y étoit amere, & les troupeaux qui la paissoient ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la genisse, & le Berger tout abattu oublioit sa musette & sa flûte.

De cette caverne sortoit de tems en tems une fumée noire & épaisse, qui faisoit une espece de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour appaiser les Divinitez infernales ; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinitez cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est-là que Telemaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve qui veilloit sans cesse sur

lui,

lui, & qui le couvroit de son Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la priere de Minerve avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au Roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son Empire.

Telemaque se dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puissante Divinité, qui étant dans le Ciel l'astre brillant de la nuit, & sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hecate. Cette Divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son pere.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'Empire soûterrain mugir. La terre

trembloit sous ses pas ; le Ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui sembloient tomber sur la terre. Le jeune fils d'Ulysse sentit son cœur émû, & tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée : mais son courage le soûtint, il leva les yeux & les mains au Ciel. Grands Dieux ! s'écria-t-il, j'accepte ces présages que je crois heureux ; achevez votre ouvrage. Il dit, & redoublant ses pas, il se presenta hardiment.

Aussitôt la fumée épaisse, qui rendoit l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, se dissipe ; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de tems. Telemaque entra seul ; car quel autre mortel eut osé le suivre ? Deux Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, & ausquels il avoit confié son dessein, demeurérent tremblans & à demi morts

assez loin de là, dans un Temple, faisans des vœux ; & n'esperans plus de revoir Telemaque.

Cependant le fils d'Ulysse l'épée à la main, s'enfonce dans ces tenebres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre : il remarque les ombres legeres qui voltigent autour de lui ; il les écarte avec son épée ; ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuses & dormantes ne font que tournoyer ; il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privez de la sépulture, qui se presentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieillesse éternelle est toujours triste & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, & admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. En entrant, Telemaque entend les

gémissemens d'une ombre qui ne pouvoit se consoler.

Quel est donc, lui dit-il, votre malheur ? qui étiez-vous sur la terre ? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan Roi de la superbe Babylone : tous les peuples de l'Orient trembloient au seul bruit de mon nom ; je me faisois adorer par les Babyloniens dans un Temple de marbre ; où j'étois représenté par une statue d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie ; jamais personne n'osa me contredire sans être aussitôt puni : on inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse ; j'étois encore jeune & robuste. Helas ! que de prosperitez ne me restoit-il pas encore à goûter sur le Trône ! Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait sentir que

je n'étois pas Dieu ; elle m'a empoisonné, je ne suis plus rien ; on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or : on pleura, on s'arracha les cheveux ; on fit semblant de vouloir se jetter dans les flâmes de mon bucher pour mourir avec moi : on va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres ; mais personne ne me regrette, ma mémoire est en horreur même dans ma famille, & ici-bas je souffre déja d'horribles traitemens.

Telemaque touché de ce spectacle, lui dit : Etiez-vous véritablement heureux pendant votre regne ? Sentiez-vous cette douce paix, sans laquelle le cœur demeure toujours serré & flêtri au milieu des délices ? Non, répondit le Babylonien, je ne sçai même ce que vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique bien ; pour moi je ne l'ai jamais sen-

sentie ; mon cœur étoit sans cesse agité de desirs nouveaux, de crainte & d'esperance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions ; j'avois soin d'entretenir cette yvresse pour la rendre continuelle ; le moindre intervale de raison tranquile m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui ; toute autre me paroît une fable & un songe. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amoli par les prosperitez, & qui n'est point accoûtumé à supporter constamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques esclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funerailles. Mercure les avoit livrez à Caron avec leur Roi, & leur avoit donné une puissance absolue sur ce Roi qu'ils avoient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignoient

gnoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchaînée, & lui faisoient les plus cruelles indignitez. L'un lui disoit : N'étions-nous pas hommes aussi-bien que toi ? Comment étois-tu assez insensé pour te croire un Dieu ; & ne faloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour lui insulter, disoit : Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme ; car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit : Hé bien ! où sont maintenant tes flateurs ? Tu n'as plus rien à donner, malheureux : tu ne peus plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes. Les Dieux sont lents à faire justice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jettoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès

excès de rage & de desespoir. Mais Caron disoit aux esclaves : Tirez-le par sa chaîne ; relevez-le malgré lui, il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte : il faut que tous les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les Dieux qui ont souffert si longtems que cet impie régnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos Juge des enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron, la barque touchoit déja le rivage de l'Empire de Pluton ; toutes les ombres accouroient pour considerer cet homme vivant, qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Telemaque mit pied à terre, elles s'enfuirent ; semblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour dissipe.

ſpe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit: Mortel cheri des Dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le Royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les deſtins t'appellent; va par ce chemin ſombre au Palais de Pluton, que tu trouveras ſur ſon Trône; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'eſt défendu de te découvrir le ſecret.

Auſſitôt Telemaque s'avance à grands pas; il voit de tous côtez voltiger des ombres plus nombreuſes que les grains de ſable qui couvrent les rivages de la mer; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête, quand il aborde le noir ſéjour

de

de l'impitoyable Pluton ; il sent ses genoux chancelans, la voix lui manque ; & c'est avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulysse ; je viens vous demander si mon pere est descendu dans votre Empire, ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur un Trône d'ébéne, son visage étoit pâle & severe, ses yeux creux & étincelans ; son front ridé & menaçant. La vûe d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumiere offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, & qui sembloit un peu adoucir son cœur : elle joüissoit d'une beauté toujours nouvelle, mais elle paroissoit avoir joint à ses graces divines

je ne sçai quoi de dur & de cruel de son époux.

Aux pieds du trône étoit la mort pâle & dévorante avec sa faux tranchante qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs soucis, les cruelles défiances, les vengeances toutes dégoûtantes de sang, & couvertes de playes; les haines injustes, l'avarice qui se ronge elle-même; le désespoir qui se déchire de ses propres mains; l'ambition forcenée qui renverse tout; la trahison qui veut se repaître de sang, & qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'envie qui verse son venin mortel autour d'elle, & qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire; l'impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond où elle se précipite sans esperance; les spectres hideux; les fantômes qui representent les morts pour épouvanter les vivans; les songes

affreux ; les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, & remplissoient le Palais où il habite : il répondit à Telemaque d'une voix basse, qui fit mugir le fond de l'Erebe. Jeune mortel, le destin t'a fait violer cet azile sacré des ombres ; suis ta haute destinée ; je ne te dirai point où est ton pere ; il suffit que tu sois libre de le chercher : puisqu'il a été Roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais Rois sont punis, & de l'autre les Champs Elisées où les bons Rois sont récompensez. Mais tu ne peus aller d'ici dans les Champs Elisées ; qu'après avoir passé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de sortir de mon Empire.

A l'instant Telemaque semble voler dans ces espaces vuides & immenses ; tant il lui tarde de sa-

voir

voir s'il verra son pere, & de s'éloigner de la presence horrible du Tyran qui tient en crainte les vivans & les morts: il apperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare; il en sortoit une fumée noire & épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans: cette fumée couvroit un fleuve de feu & des tourbillons de flâme; dont le bruit semblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Telemaque secretement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce goufre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vêcu dans les plus basses conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les ri-

chessés par des fraudes, des trahi-
sons & des cruautez : il y remar-
qua beaucoup d'impies hypocri-
tes, qui faisant semblant d'aimer
la Religion, s'en étoient servis
comme d'un beau pretexte pour
contenter leur ambition, & pour
se jouer des hommes credules.
Ces hommes qui avoient abusé de
la vertu même, quoiqu'elle soit le
plus grand don des Dieux, étoient
punis comme les plus scelerats de
tous les hommes. Les enfans qui
avoient égorgé leurs peres &
leurs meres, les épouses qui a-
voient trempé leurs mains dans le
sang de leurs maris, les traîtres
qui avoient livré leur patrie aprés
avoir violé tous les sermens, souf-
froient des peines moins cruelles
que ces hypocrites. Les trois Juges
des enfers l'avoient ainsi voulu; &
voici leur raison. C'est que les hy-
pocrites ne se contentent pas d'ê-
tre méchans comme le reste des
impies;

impies, ils veulent encore passer pour bons, & sont par leur fausse vertu que les hommes n'osent plus se fier à la veritable. Les Dieux dont ils se sont jouez, & qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guére coupables, & que la vengeance divine poursuit impitoyablement : ce sont les ingrats, les menteurs, les flateurs qui ont loué le vice ; les critiques malins qui ont tâché de flêtrir la plus pure vertu. Enfin ceux qui ont jugé temerairement des choses sans les connoître à fond, & qui par là ont nui à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les Dieux. Quoi donc,

donc, disoit Minos, on passe pour un monstre, quand on manque de reconnoissance pour son pere ou pour son ami, de qui on a reçu quelques secours; & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie, & tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au pere & à la mere de qui on est né? Plus les crimes sont impunis & excusez sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échape.

Telemaque voyant les trois Juges qui étoient assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussitôt le condamné prenant la parole, s'écria: Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien; j'ai été magnifique, liberal, juste, compatissant; que peut-on donc me reprocher? Alors Minos lui dit: On ne te reproche

rien à l'égard des hommes : mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne sont rien. Tu as été vertueux; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non aux Dieux qui te l'avoient donnée; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu as été ta divinité; mais les Dieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits; tu les as oubliez; ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peus, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes ausquels tu as voulu plaire: te voilà seul avec toi-même qui étois

ton idole ; apprens qu'il n'y a point de veritable vertu, ſans le reſpect & l'amour des Dieux à qui tout eſt dû. Ta fauſſe vertu qui a longtems ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue : les hommes ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accomode, ſont aveugles & ſur le bien & ſur le mal. Ici une lumiere divine renverſe tous leurs jugemens ſuperficiels ; elle condamne ſouvent ce qu'ils admirent, & juſtifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce Philoſophe comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit ſe ſupporter ſoi-même. La complaiſance qu'il avoit eue autrefois à contempler ſa modération, ſon courage & ſes inclinations genereuſes, ſe changent en deſeſpoir. La vûe de ſon propre cœur ennemi des Dieux devient ſon ſupplice. Il ſe voit & ne peut

cesser de se voir : il voit la vanité des jugemens des hommes, ausquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution universelle de tout ce qui est audedans de lui, comme si on bouleversoit toutes ses entrailles ; il ne se trouve plus le même ; tout appui lui manque dans son cœur. Sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'éleve contre lui, & lui reproche amerement l'égarement & l'illusion de toutes ses vertus qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin ; il est troublé, consterné, plein de honte, de remords, & de desespoir. Les furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, & que son propre cœur venge assez les Dieux méprisez : il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même,

il cherche les ténebres, & ne peut les trouver : une lumiere importune le suit par tout ; par tout les rayons perçans de la verité vont venger la verité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O insensé ! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique & veritable bien ; tous mes pas ont été des égaremens ; ma sagesse n'étoit que folie ; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle ; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Telemaque apperçut les Rois qui étoient condamnez pour avoir abusé de leur puissance : d'un côté une furie vengeresse leur presentoit un miroir qui leur montroit toute la difformité de leurs vices.

vices. Là ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossiere & avide des plus ridicules louanges ; leur dureté pour les hommes, dont ils avoient dû faire la félicité ; leur insensibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la verité ; leur inclination pour les hommes lâches & flateurs : leur inaplication, leur molesse, leur indolance, leur défiance déplacée, leur faste, & leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples : leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs Citoyens. Enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes, & le desespoir de tant de malheureux. Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir : ils se trouvoient plus horribles & plus monstrueux, que n'est la Chimere vaincue par Bellerophon ; ni l'Hydre de Lerne aba-

tue par Hercule ; ni Cerbere même, quoiqu'il vomiſſe de ſes trois gueules béantes un ſang noir & venimeux qui eſt capable d'empeſter toute la race des mortels vivans ſur la terre.

En même tems, d'un autre côté, une autre furie leur répétoit avec inſulte toutes les louanges que leurs flateurs leur avoient données pendant leur vie, & leur preſentoit un autre miroir, où ils ſe voyoient tels que la flaterie les avoit dépeints ; l'oppoſition de ces deux peintures ſi contraires, étoit le ſupplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans ſont plus craints que les bons, & qu'ils exigent ſans pudeur les lâches flateries des Poëtes & des Orateurs de leur tems.

On les entend gémir dans ces pro-

profondes ténebres,où ils ne peuvent voir que les insultes,& les dérisions qu'ils ont à souffrir;ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde; au lieu que sur la terre ils se jouoient de la vie des hommes,& prétendoient que tout étoit fait pour les servir. Dans le Tartare ils sont livrez à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude; ils servent avec douleur,& il ne leur reste aucune esperance de pouvoir jamais adoucir leur captivité; ils sont sous les coups de ces esclaves devenus leurs tyrans impitoyables,comme une enclume est sous les coups de marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du Mont-Etna.

Là Telemaque apperçut des visages pâles, hideux & contristez.

C'eſt une triſteſſe noire qui ronge ces criminels ; ils ont horreur d'eux-mêmes, & ils ne peuvent non plus ſe délivrer de cette horreur, que de leur propre nature : ils n'ont point de beſoin d'autres châtimens de leurs fautes que de leurs fautes mêmes ; ils les voyent ſans ceſſe dans toute leur énormité, elles ſe préſentent à eux comme des ſpectres horribles, elles les pourſuivent. Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puiſſante que celle qui les a ſéparez de leurs corps. Dans le deſeſpoir où ils ſont, ils appellent à leur ſecours une mort qui puiſſe éteindre tout ſentiment & toute connoiſſance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la verité qui les perſecute ; mais ils ſont réſervez à la vengeance qui diſtile ſur eux goute à goute, & qui ne tarira jamais. La verité

qu'ils ont craint de voir, fait leur ſupplice; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux: ſa vûe les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes; elle eſt comme la foudre; ſans rien détruire audehors, elle pénetre juſqu'au fond des entrailles; ſemblable à un métal dans une fournaiſe ardente, l'ame eſt comme fondue par ce feu vengeur; il ne laiſſe aucune conſiſtance, & il ne conſume rien: il diſſout juſqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On eſt arraché à ſoi-même: on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un ſeul inſtant; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même, & par une perte de toute eſperance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faiſoient dreſſer les cheveux de Telemaque ſur ſa tête, il vit pluſieurs des anciens Rois de Lydie qui étoient

punis pour avoir préferé les délices d'une vie molle au travail pour le soulagement des peuples, qui doit être inséparable de la Royauté.

Ces Rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils : Ne vous avois-je pas recommandé souvent pendant ma vieillesse & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence ? Ah ! malheureux pere, disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu ; c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, & la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de molesse, & avec tant de lâches flateurs autour de vous, je me suis accoutumé à aimer la flaterie & les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'égard des Rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge

sont

ſont à l'égard des hommes ; c'eſt-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de ſervice & qu'ils donnent de commoditez. Je l'ai cru, c'eſt vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je ſouffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoûtoient les plus affreuſes maledictions, & paroiſſoient animez de rage pour s'entredéchirer.

Autour de ces Rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels ſoupçons, les vaines allarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim inſatiable des richeſſes, la fauſſe gloire toujours tyrannique, & la moleſſe lâche qui redouble tous les maux qu'on ſouffre ſans pouvoir jamais donner de ſolides plaiſirs.

On voyoit pluſieurs de ces Rois ſévérement punis, non pour les

maux qu'ils avoient faits, mais pour le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les loix, étoient imputez aux Rois, qui ne doivent regner qu'afin que les loix regnent par leur ministere. On leur imputoit aussi tous les desordres qui viennent du faste, du luxe,& de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, & dans la tentation de violer les loix pour acquerir du bien. Sur tout on traitoit rigoureusement les Rois, qui au lieu d'être bons & vigilans Pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans.

Mais ce qui consterna davantage Telemaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténebres & de maux un grand nombre de Rois, qui ayant passé sur la terre pour des

Rois

Rois aſſez bons , avoient été condamnez aux peines du Tartare, pour s'être laiſſez gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laiſſé faire par leur autorité ; la plûpart de ces Rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foibleſſe avoit été grande ; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la verité ; ils n'avoient point eu le goût de la vertu , & n'avoient point mis leur plaiſir à faire du bien.

Fin du dix-huitiéme Livre.

Liv. 19.^e



Télémaque étant dans les Champs Elisées.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

LOrſque Telemaque ſortit de ces lieux, il ſe ſentit ſoulagé comme ſi on avoit ôté une montagne de deſſus ſa poitrine: il comprit par ce ſoulagement les malheurs de ceux qui y étoient renfermez ſans eſperance d'en ſortir jamais; il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureuſement tourmentez que les autres coupables. Quoi! diſoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges, tant de difficulté de connoître la verité pour ſe défendre contre les autres & contre ſoi-même!

même ! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été si envié, si agité, si traversé dans une vie courte ! O insensé celui qui cherche à regner ! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible où la vertu lui est moins difficile.

En faisant ces reflexions il se troubloit au dedans de lui-même, il fremit & tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du desespoir de ces malheureux qu'il venoit de considerer; mais à mesure qu'il s'éloignoit de ce triste séjour des ténebres, de l'horreur, & du desespoir, son courage commença peu à peu à renaître; il respiroit, & entrevoyoit déja de loin la douce & pure lumiere du séjour des Heros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons Rois qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes

mes ; ils étoient ſéparez du reſte des juſtes. Comme les méchans Princes ſouffroient dans le Tartare des ſupplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée ; auſſi les bons Rois jouiſſoient dans les Champs Eliſées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reſte des hommes qui avoient aimé la vertu ſur la terre.

Telemaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans des bocages odoriferans, ſur des gazons toujours renaiſſans & fleuris ; mille petits ruiſſeaux d'une onde pure arroſoient ces beaux lieux, & y faiſoient ſentir une délicieuſe fraîcheur ; un nombre infini d'oiſeaux faiſoient reſonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout enſemble les fleurs du Printems qui naiſſoient ſous les pas avec les plus riches fruits de l'Automne qui pendoient des arbres.

Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule; là jamais les noirs aquilons n'osérent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hyver. Ni la guerre alterée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse, & qui porte des viperes entortillées dans son sein & autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains desirs n'approchoient jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue; une lumiere pure & douce se répand autour des corps de ces hommes justes, & les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumiere n'est point semblable à la lumiere sombre qui éclaire les yeux des miserables mortels, & qui n'est que ténebres; c'est plûtôt une gloire celeste qu'une lumiere: elle pénetre plus subtilement

les corps les plus épais que les rayons du Soleil ne pénetrent le plus pur cristal ; elle n'éblouit jamais : au contraire, elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne sçai quelle serenité. C'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux, & elle y entre : elle les pénetre, & s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous : ils la voyent, ils la sentent, ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix & de joie : ils sont plongez dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien : ils ont tout sans rien avoir ; car le goût de lumiere pure appaise la faim de leur cœur. Tous leurs desirs sont rassasiez, & leur plenitude les éleve audessus de tout ce que les hommes vuides & affamez cher-

cherchent sur la terre ; toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux audehors : ils sont tels que les Dieux, qui rassasiez de nectar & d'ambrosie, ne daigneroient pas se nourrir de viandes grossieres qu'on leur presenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquiles ; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les esperances mêmes qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seroient

roient renversées de leurs fondemens posez au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émûs; seulement ils ont pitié des miseres qui accablent les hommes vivans dans le monde; mais c'est une pitié douce & paisible qui n'altere en rien leur immuable felicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la verité & de la vertu qui les transporte; ils sont sans interruption à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mere qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort; & cette joie qui échape bientôt à la mere, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant;

instant : elle est toujours nouvelle pour eux ; ils ont le transport de l'yvresse sans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent ; ils foulent à leurs pieds les molles délices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons; ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sçai quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux; ils voyent, ils goûtent qu'ils sont heureux, & sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louan-

ges des Dieux, & ils ne font tous enſemble qu'une ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce raviſſement divin, les ſiecles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; & cependant mille & mille ſiecles écoulez n'ôtent rien à leur felicité toujours nouvelle & toujours entiere. Ils regnent tous enſemble, non ſur des trônes que la main des hommes peut renverſer, mais en eux-mêmes avec une puiſſance immuable ; car ils n'ont plus beſoin d'être redoutables par une puiſſance empruntée d'un peuple vil & miſerable ; ils ne portent plus ces vains diadêmes dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs ſoucis. Les Dieux mêmes les ont couronnez de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flêtrir.

Tele-

Telemaque qui cherchoit ſon pere & qui avoit eſperé de le trouver dans ces beaux lieux, fut ſi ſaiſi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulyſſe, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner enſuite dans la ſocieté des mortels. C'eſt ici, diſoit-il, que la veritable vie ſe trouve, & la nôtre n'eſt qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vû tant de Rois punis dans le Tartare, & d'en voir ſi peu dans les Champs Eliſées; il comprit qu'il y a peu de Rois aſſez fermes & aſſez courageux pour réſiſter à leur propre puiſſance, & pour rejetter la flaterie de tant de gens qui excitent toutes leurs paſſions. Ainſi les bons Rois ſont très-rares; & la plûpart ſont ſi méchans, que les Dieux ne ſeroient pas juſtes, ſi après avoir ſouffert qu'ils ayent abuſé de leur puiſſance pendant

la

la vie, ils ne les punissoient après leur mort.

Telemaque ne voyant point son pere Ulysse parmi tous ces Rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte son grand-pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard venerable & plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celle des hommes, que le poids des années accable sur la terre. On voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort; c'étoit un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave avec toutes les graces de la jeunesse; car les graces renaissent même dans les vieillards les plus caduques, au moment où ils sont introduits dans les Champs Elisées. Cet homme s'avançoit avec empressement & regardoit Telemaque avec complaisance comme une personne qui lui étoit fort chere.

Telemaque qui ne le reconnoiſſoit point, étoit en peine & en ſuſpens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître; je ſuis Arceſius pere de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulyſſe mon petit-fils partît pour aller au ſiege de Troye; alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice; dès-lors j'avois conçû de toi de grandes eſperances; elles n'ont point été trompeuſes, puiſque je te vois deſcendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pere, & que les Dieux te ſoûtiennent dans cette entrepriſe. O heureux enfant! les Dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle de ton pere! O heureux moi-même de te revoir! Ceſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux, il vit encore; il eſt réſervé pour relever notre

maison dans l'isle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumiere, & attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, & qui le soir sont flétries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils, toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive & si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt sechée qu'éclose; tu te verras changé insensiblement: les graces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe; il ne

t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir ; la vieilleſſe languiſſante & ennemie des plaiſirs viendra rider ton viſage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la ſource de la joie, te dégoûter du preſent, te faire craindre l'avenir, te rendre inſenſible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Helas ! tu te trompes, mon fils ; il ſe hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'eſt pas loin de toi, & le preſent qui s'enfuit eſt déja bien loin ; puiſqu'il s'aneantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus ſe rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, ſur le preſent ; mais ſoûtiens-toi dans le ſentier rude & âpre de la vertu par la vûe de l'avenir. Prépare-toi par des mœurs pures & par l'amour de la Juſtice, une place dans l'heureux ſéjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt

ton pere reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour regner après lui : mais helas ! ô mon fils, que la Royauté est trompeuse ! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & délices : mais de près tout est épineux. Un particulier peut sans deshonneur mener une vie douce & obscure. Un Roi ne peut sans se deshonorer préferer une vie douce & oisive aux fonctions pénibles du gouvernement ; il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui est jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes sont d'une consequence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, & quelquefois pendant plusieurs siecles : il doit réprimer l'audace des méchans, soûtenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens

possibles dont l'Etat a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien pour soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition si périlleuse, arme-toi de courage contre toi-même, contre les passions, & contre les flateurs.

En disant ces paroles, Arcesius paroissoit animé d'un feu divin, & montroit à Telemaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la Royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie. Quand elle est prise pour remplir ses devoirs & pour conduire un peuple inombrable, comme un pere conduit ses enfans, c'est une servitude accablante qui demande un courage & une patience heroïque. Aussi est-il certain que ceux qui ont

ont regné avec une sincere vertu, possedent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une felicité complette.

Pendant qu'Arcesius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Telemaque ; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée posterité. Ces sages paroles étoient comme une flâme subtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Telemaque ; il se sentoit émû & embrasé : je ne sçai quoi de divin sembloit fondre son cœur au dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le consumoit secrettement ; il ne pouvoit ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression. C'étoit un sentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tour-

ment capable d'arracher la vie.

Ensuite Telemaque commença à respirer plus librement ; il reconnut dans le visage d'Arcesius une grande ressemblance avec Laërte : il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vû en Ulysse son pere des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulysse partit pour le siege de Troye.

Ce ressouvenir attendrit son cœur, des larmes douces & mêlées de joie coulérent de ses yeux ; il voulut embrasser une personne si chere ; plusieurs fois il l'essaya inutilement. Cette ombre vaine échapa à ses embrassemens, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir : tantôt la bouche alterée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive ; tantôt ses lévres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proferer ; ses mains s'étendent avec effort

fort & ne prennent rien. Ainsi Telemaque ne peut contenter sa tendresse ; il voit Arcesius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur siecle, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des Rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparez par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce sont des Heros à la verité ; mais la récompense de leur valeur & de leurs expeditions militaires, ne peut être comparée avec celle des Rois sages, justes & bienfaisans.

Parmi ces Heros, tu vois The-

sée qui a le visage un peu triste: il a ressenti le malheur d'être trop credule pour une femme artificieuse, & il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hipolyte. Heureux s'il n'eût point été si prompt & si facile à irriter. Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance, à cause de cette blessure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris, & qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste & moderé, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long regne; mais ils ont eu pitié des Phtiotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement regner après Pelée: ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours, & il a été comme une fleur à peine éclose,

que

que le tranchant de la charue coupe, & qui tombe avant la fin du jour, où on l'avoit vû naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomedon, & les injustes amours de Pâris. Après avoir ainsi employé cet instrument de leurs vengeances, ils se sont appaisez,& ils ont refusé aux larmes de Thetis de laisser plus longtems sur la terre ce jeune Heros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les Villes & les Royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche? c'est Ajax fils de Telamon, & cousin d'Achille: tu n'ignores pas sans doute quelle fût sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il pré-

tendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui ; ton pere ne crut pas les lui devoir ceder, les Grecs jugérent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de desespoir ; l'indignation & la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils ; car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur, & il est juste de le plaindre : ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector qui eût été invincible, si le fils de Thetis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui passe & qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clitemnestre. O mon fils ! je fremis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux

deux freres Atrée & Thyeſte a rempli cette maiſon d'horreur & de ſang. Helas! combien un crime en attire d'autres! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du ſiege de Troye, n'a pas eu le tems de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquiſe; telle eſt la deſtinée de preſque tous les Conquerans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre, mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Auſſi ne ſont-ils que dans la ſeconde demeure des Champs Eliſées.

Pour ceux-ci, ils ont regné avec juſtice, & ont aimé leurs peuples: ils ſont les amis des Dieux: pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats conſervent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils s'affligent de n'être

plus

plus que des ombres impuissantes & vaines ; ces Rois justes étant purifiez par la lumiere divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à desirer pour leur bonheur : ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels ; & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfans : leurs cœurs sont rassasiez de la verité & de la vertu qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de desirs, plus de besoins, plus de crainte ; tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considere, mon fils, cet ancien Roi Inachus qui fonda le Royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce & si majestueuse ; les fleurs naissent sous ses pas. Sa démarche legere ressemble au vol d'un oiseau : il tient dans sa main

main une lyre d'yvoire, & dans un transport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il sort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de sa lyre & de sa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, & ausquels il donna des loix.

De l'autre côté tu peus voir entre ces Myrthes Cecrops Egyptien, qui le premier regna dans Athenes, ville consacrée à la sage Déesse dont elle porte le nom. Cecrops apportant des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la source des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des Bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la societé. Il fut juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance, & sa famille dans la médio-

mediocrité, ne voulant point que ses enfans eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite Vallée Ericthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoye; il le fit en vûe de faciliter le commerce entre les isles de la Grece; mais il prévit l'inconvenient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles qui sont les veritables: cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits. Ayez des troupeaux inombrables qui vous nourrissent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine: par là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvû que vous les rendiez laborieux;

car

car la terre eſt inépuiſable,& elle augmente ſa fécondité à proportion du nombre de ſes habitans qui ont ſoin de la cultiver; elle les paye tous liberalement de leur peine, au lieu qu'elle ſe rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux veritables richeſſes qui ſatisfont aux vrais beſoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il eſt néceſſaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à ſoûtenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandiſes neceſſaires qui manquent dans votre païs; encore ſeroit-il à ſouhaiter qu'on laiſſât tomber le commerce à l'égard de toutes les choſes qui ne ſervent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la molleſſe. Le ſage Ericthon diſoit ſouvent: Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un preſent

sent funeste, en vous donnant l'invention de la monnoye. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste ; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos & toute la sûreté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture qui est le fondement de la vie humaine, & la source de tous les vrais biens : mais les Dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Ericthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévû, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes jusques à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des Villes.

Peu

Peu de tems après lui on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme, à qui Cerès avoit enseigné l'art de cultiver les terres & de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déja le bled, & la maniere de le multiplier en le semant: mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Triptoleme envoyé par Cerès vint la charue en main offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle & pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliser en déchirant son sein. Bientôt les moissonneurs ardens & infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épics qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes sauvages & farouches qui cou-

roient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour se nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, & se soûmirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moissons, & à se nourrir du pain. Triptoleme fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail, & à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuse : cette abondance si simple & si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichthon ; ils méprisérent l'argent & toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, & qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ

champ fertile & bien cultivé est le vrai tresor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses peres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux, & dignes de l'être par une solide vertu! Mais helas! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vrayes, & ils dégenerent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils! tu regneras un jour; alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, & de ne souffrir point que les hommes vivent, ni oisifs, ni occupez à des arts qui entretiennent le luxe & la molesse: ces deux hommes qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire surpasse

autant celle d'Achille & des autres Heros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems est audessus de l'hyver glacé, & que la lumiere du Soleil est plus éclatante que celle de la Lune.

Pendant qu'Arcesius parloit de la sorte, il apperçut que Telemaque avoit toûjours les yeux arrêtez du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lys, & de plusieurs autres fleurs odoriferantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand Roi Sesostris que Telemaque reconnut dans ce beau lieu; il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône d'Egypte. Des rayons d'une lumiere douce sortoient de ses yeux,

&

& ceux de Telemaque en étoient éblouis. A le voir on eut cru qu'il étoit enyvré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport audessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Telemaque dit à Arcesius: Je reconnois, ô mon pere, Sesostris, ce sage Roi d'Egypte, que j'y ai vû il n'y a pas longtems. Le voilà, répondit Arcesius; & tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons Rois: mais il faut que tu sçaches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier les regles de la modération & de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil & l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le desir d'en faire d'autres; il

se laissa séduire par la vaine gloire des Conquerans : il subjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte il trouva que son frere s'étoit emparé de la Royauté, & avoit alteré par un gouvernement injuste les meilleures loix du païs. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son Royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enyvré de sa propre gloire. Il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les Rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite il reconnut sa faute, & eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les Conquerans font contre leurs Etats, & contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un Roi, d'ailleurs si juste & si bienfaisant ; & c'est ce qui diminue la gloire que

les

les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante? C'est un Roi de Carie nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille; parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la Nation dont le Roi périroit, seroit victorieuse.

Considere cet autre; c'est un sage Legislateur, qui ayant donné à sa Nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ses loix pendant son absence: après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangere; pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des loix si utiles.

Cet autre que tu vois, est Eunesyme Roi des Pyliens, & un des ancêtres du sage Nestor. Dans une

peste qui ravageoit la terre & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Acheron, il demanda aux Dieux d'appaiser leur colere, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucérent, & lui firent trouver ici la vraye Royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce Vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Belus: il regna en Egypte, & il épousa Anchinoé fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, & qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils; Danaüs, dont tu sçais l'histoire; & Egyptus qui donne son nom à ce beau Royaume. Belus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, & par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pû leur imposer. Ces hommes que tu

crois

crois morts, vivent, mon fils ; & c'est là vie qu'on traîne miserablement sur la terre, qui n'est qu'une mort ; les noms seulement sont changez. Plaise aux Dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir ni troubler ! Hâte-toi, il est tems d'aller chercher ton Pere. Avant que de le trouver, helas ! que tu verras répandre de sang ! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hesperie ! Souviens-toi des conseils du sage Mentor : pourvû que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples & dans tous les siecles.

Il dit ; & aussitôt il conduisit Telemaque vers la porte d'yvoire par où l'on peut sortir du tenebreux Empire de Pluton. Telemaque les larmes aux yeux le quitta sans pouvoir l'embrasser ; & sortant de ces sombres lieux, il re-

tourna en diligence vers le camp des alliez, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné juſques auprès de la caverne, & qui n'eſperoient plus de le revoir.

Fin du dix-neuviéme Livre.

LES



Télémaque tue Adraste.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.

CEpendant les Chefs de l'armée s'assemblérent, pour déliberer s'il faloit s'emparer de Venuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucétes. Ceux-ci étoient entrez contre lui dans la ligue pour demander justice sur cette invasion. Adraste pour les appaiser avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens : mais il avoit corrompu par argent & la garnison Luca-

nienne & celui qui la comman-doit;de maniere que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Venuse ; & les Apuliens qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Venuse, avoient été trompez dans cette negociation.

Un Citoyen de Venuse, nommé Demophante, avoit offert secretement aux alliez de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un château voisin de Venuse, qui ne pouvoit se défendre si Venuse étoit prise. Philoctete & Nestor avoient déja opiné qu'il faloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les Chefs entraînez par leur autorité, & éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment : mais Telemaque à son re-

tour

tour fit ſes derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que ſi jamais un homme a mérité d'être ſurpris & trompé, c'eſt Adraſte, lui qui a ſi ſouvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en ſurprenant Venuſe vous ne ferez que vous mettre en poſſeſſion d'une ville qui vous appartient, puiſqu'elle eſt aux Apuliens, qui ſont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raiſon, qu'Adraſte qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le Commandant & la Garniſon, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprens comme vous que ſi vous preniez Venuſe, vous ſeriez dès le lendemain maîtres du Château où ſont tous les préparatifs de guerre qu'Adraſte y a aſſemblez; & qu'ainſi vous finiriez en deux jours cette

guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repousser la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de Rois liguez pour punir l'impie Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi ! l'Hesperie entiere, soutenue de tant de colonies Grecques, & des Heros revenus du siege de Troye, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraste que la perfidie & le parjure ? Vous avez juré par les choses les plus sacrées, que vous laisseriez Venuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La Garnison Lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adraste ; je le crois comme vous : mais cette Garnison est toujours à la solde

solde des Lucaniens; elle n'a point refusé de leur obéïr ; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adraste ni les siens ne sont jamais entrez dans Venuse ; le traité subsiste; votre serment n'est point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer ? Ne sera-t-on fidele & religieux pour les sermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchez de votre réputation & de votre interêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole & de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous & de

vous déteſter ? Qui pourra deſormais dans les neceſſitez les plus preſſantes ſe fier à vous ? Quelle ſûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être ſinceres, & qu'il vous importera de perſuader à vos voiſins votre ſincerité ? Sera-ce un traité ſolemnel ? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un ſerment ? Eh ! ne ſçaura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous eſperez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de ſûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous ſera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous ſerez les ennemis perpetuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voiſins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité & de la confiance, vous deviendront impoſſibles. Vous n'aurez plus de reſſource pour

faire

faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajoûta Telemaque, un interêt encore plus pressant, qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité & quelque prévoyance sur vos interêts ; c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue & va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adraste.

A ces paroles toute l'assemblée émûe lui demandoit, comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner. Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la societé & de la confiance, qui est la bonne foi ? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les regles de la probité & de la fidélité pour un

 grand

grand interêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper ? Où en serez-vous ? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens ? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux par une déliberation commune, qu'il est permis de surprendre son voisin & de violer la foi donnée ? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres ? Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer, vous vous déchirerez assez vous-mêmes, vous justifierez ses perfidies. O Rois sages & magnanimes ! ô vous qui commandez avec tant d'experience sur des peuples inombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un

d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémitez où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préserver par votre vigilance & par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne se laisse jamais abatre. Mais si vous aviez une fois rompu la barriere de l'honneur & de la bonne foi, cette perte est irréparable, vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance necessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous ? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas ? Combatons, mourons, s'il le faut, plûtôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste est dans nos mains,

mains, pourvû que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté & sa mauvaise foi.

Lorsque Telemaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lévres, & avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée; chacun pensoit, non à lui, ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la verité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu à peu dans l'assemblée. Les uns regardoient les autres, & n'osoient parler les premiers. On attendoit que les Chefs de l'armée se déclarassent, & chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles :

Digne fils d'Ulysse, les Dieux vous

vous ont fait parler, & Minerve qui a tant de fois inſpiré votre pere, a mis dans votre cœur le conſeil ſage & genereux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeuneſſe, je ne conſidere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu, ſans elle les plus grands avantages ſont de vrayes pertes; ſans elle on s'attire bientôt la vengeance de ſes ennemis, la défiance de ſes alliez, l'horreur de tous les gens de bien, & la juſte colere des Dieux. Laiſſons donc Venuſe entre les mains des Lucaniens; & ne ſongeons plus qu'à vaincre Adraſte par notre courage.

Il dit; & toute l'aſſemblée aplaudit à ſes ſages paroles: mais en applaudiſſant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyſſe, & on croyoit voir reluire en lui la ſageſſe de Minerve qui l'inſpiroit.

Il

Il s'éleva bientôt une autre question dans le conseil des Rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraste toujours cruel & perfide envoya dans le camp un Transfuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres Chefs de l'armée : sur tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Telemaque qui étoit déja la terreur des Dauniens. Telemaque qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vû Ulysse en Sicile, & qui lui racontoit les avantures de ce Heros. Il le nourrissoit & tâchoit de le consoler dans son malheur ; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraste : mais c'étoit nourrir & réchauffer dans son sein une vipere venimeuse toute prête à faire une blessure mor-

mortelle. On ſurprit un autre Transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraſte pour lui apprendre l'état du camp des alliez, & pour lui aſſurer qu'il empoiſonneroit le lendemain les principaux Rois avec Telemaque dans un feſtin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris avoua ſa trahiſon : on ſoupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis : mais Acante profondément diſſimulé & intrépide, ſe défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Pluſieurs des Rois furent d'avis qu'il faloit dans le doute ſacrifier Acante à la ſûreté publique. Il faut, diſoient-ils, le faire mourir; la vie d'un ſeul homme n'eſt rien quand il s'agit d'aſſurer celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent périſſe, quand il s'agit

de

de conserver ceux qui representent les Dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare, répondit Telemaque. Quoi vous êtes si prodigues du sang humain ! O vous qui êtes établis les Pasteurs des hommes, & qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un Pasteur conserve son troupeau : vous êtes donc les loups cruels, & non pas les Pasteurs ; du moins vous n'êtes Pasteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on est coupable dès qu'on est accusé ; un soupçon mérite la mort : les innocens sont à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi égorger plus de victimes.

Tele-

Telemaque disoit ces paroles avec une autorité & une vehemence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant, il leur dit : Pour moi je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix-là ; j'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui étant établis Rois, c'est-à-dire Juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence, & modération ; laissez-moi interroger Acante en votre presence.

Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion ; il le presse sur une infinité de circonstances. Il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste, comme un Transfuge digne d'être

d'être puni, pour obſerver s'il avoit peur d'être ainſi renvoyé, ou non : mais le viſage & la voix d'Acante demeurérent tranquiles. Enfin ne pouvant tirer la verité du fond de ſon cœur, il lui dit : Donnez moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraſte. A cette demande de ſon anneau, Acante pâlit, il fut embaraſſé. Telemaque dont les yeux étoient toujours attachez ſur lui, l'apperçût, il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraſte par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoiſſez, & qui paroîtra y aller ſecrettement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye votre intelligence avec Adraſte, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouez dès-à-preſent votre faute, on vous la pardonnera, & on ſe contentera de vous en-

voyer

voyer dans une isle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout, & Telemaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des isles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de tems après un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent & hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des alliez, leur offrir d'égorger dans sa tente le Roi Adraste. Il le pouvoit; car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperdûement, & qui étoit égale en beauté à Venus même. Il avoit des intelligences secrettes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, & pour être favorisé dans

cette entreprise par plusieurs Capitaines Dauniens : mais il croyoit avoir besoin que les Rois alliez attaquassent en même tems le camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver & enlever sa femme. Il étoit content de périr s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le Roi. Aussitôt que Dioscore eut expliqué aux Rois son dessein, tout le monde se tourna vers Telemaque, comme pour lui demander une décision. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préservé des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul interêt suffiroit pour la rejetter ; dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous ; dès ce moment qui d'entre nous sera en sûreté ? Adraste pourra bien éviter le

le coup qui le menace & le faire retomber sur les Rois alliez. La guerre ne sera plus une guerre ; la sagesse & la vertu ne seront d'aucun usage : on ne verra plus que perfidie, trahison & assassinats. Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites, & nous le meriterions, puisque nous aurions autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce Roi ne le mérite pas ; mais toute l'Hesperie & toute la Grece, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimez. Nous nous devons à nous-mêmes ; enfin nous devons aux Dieux justes cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui fremit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonner de la generosité de ses ennemis ; car les méchans ne peuvent

vent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le louer. Cette action noble des alliez rappelloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies, & de toutes ses cruautez. Il cherchoit à rabaisser la generosité de ses ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie : mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste qui vit que la réputation des alliez augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante: comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, & il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil

les portes de l'Orient dans un chemin ſemé de roſes, que le jeune Telemaque prévenant par ſes ſoins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux ſommeil, & mit en mouvement tous les Officiers. Son caſque couvert de crins flotans brilloit déja ſur ſa tête, & ſa cuiraſſe ſur ſon dos ébloüiſſoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre ſa beauté naturelle l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit ſa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers poſtes qu'il faloit occuper. Minerve avoit mis dans ſes yeux un feu divin, & ſur ſon viſage une majeſté fiere qui promettoit déja la victoire. Il marchoit, & tous les Rois oubliant leur âge & leur dignité, ſe ſentoient entraînez par une force ſuperieure qui leur faiſoit ſuivre ſes pas. La foible jalouſie ne peut plus entrer

dans les cœurs. Tout cede à celui que Minerve conduit invisiblement par la main; son action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité : il étoit doux, tranquile, patient, toujours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conseils; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignez, arrangeant toutes les choses à propos, ne s'embarassant de rien, & n'embarassant point les autres; excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultez, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant par tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre? c'étoit dans les termes les plus simples & les plus clairs; il le répétoit pour mieux instruire celui qui devoit l'executer. Il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faisoit ensuite expliquer familierement comment

il avoit compris ses paroles, & le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ses vûes, il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime & de confiance pour l'encourager. Ainsi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réussir : mais ils n'étoient point gênez par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais succès ; car il excusoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horison paroissoit rouge & enflamé par les premiers rayons de Soleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naissant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement : c'étoit un bruit confus semblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite

au fond de ses abîmes les noires tempêtes. Ainsi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil frémissant de la guerre, à semer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques herissées, semblables aux épics qui couvrent les sillons fertiles dans le tems des moissons. Déja s'élevoit un nuage de poussiere, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre & le ciel. La confusion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettez, que Telemaque levant les yeux & les mains vers le ciel, prononça ces paroles:

O Jupiter, pere des Dieux & des hommes, vous voyez de notre côté la justice & la paix, que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'est à regret que nous combattons; nous vou-

drions

drions épargner le sang des hommes : nous ne haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide & sacrilege. Voyez & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Hesperie & abatre le Tyran, ce sera votre puissance & la sagesse de Minerve votre fille, qui nous donneront la victoire ; la gloire vous en sera dûe. C'est vous qui la balance en main réglez le sort des combats, nous combattons pour vous ; & puisque vous êtes Juge, Adraste est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse avant la fin du jour, le sang d'une hecatombe entiere ruisselera sur vos autels.

Il dit ; & à l'instant il pousse ses coursiers fougueux & écumans dans les rangs les plus pressez des ennemis. Il rencontra d'abord Periandre Locrien couvert d'une

peau de lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une massue énorme ; sa force & sa taille le rendoient semblable aux Geants. Dès qu'il vit Telemaque, il méprisa sa jeunesse, & la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune effeminé, à nous disputer la gloire des combats. Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pere. En disant ces paroles, il leva sa massue noueuse, pesante, armée de pointes de fer ; elle paroît comme un mât de navire, chacun craint le coup de sa chûte ; elle menace la tête du fils d'Ulysse, mais il se détourne du coup, & se lance sur Periandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue en tombant brise la roue d'un char auprès de celui de Telemaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Periandre à la gorge ;

gorge ; le sang qui coule à gros bouillons de sa large playe étouffe sa voix ; ses chevaux fougueux ne sentant plus sa main défaillante, & les rênes flotans sur leur cou, l'emportent çà & là : il tombe de dessus son char, les yeux fermez à la lumiere, & la pâle mort étant déja peinte sur son visage défiguré. Telemaque eut pitié de lui, il donna aussitôt son corps à ses domestiques, & garda comme une marque de sa victoire la peau du lion avec sa massue.

Ensuite il cherche Adraste dans la mêlée : mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combatans. Hilée qui avoit attelé à son char deux coursiers, semblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vastes prairies qu'arrose Lauside. Demoleon, qui dans la Sicile avoit autrefois presque égalé Erix dans les combats du Ceste. Crantor qui avoit été

hôte & ami d'Hercule, lorſque ce fils de Jupiter, paſſant par l'Heſperie, y ôta la vie à l'infame Cacus. Menecrate qui reſſembloit, diſoit-on, à Pollux dans la lutte. Hyppocon Salapien qui imitoit l'adreſſe & la bonne grace de Caſtor pour mener un cheval. Le fameux chaſſeur Eurimede toujours teint du ſang des ours & des ſangliers qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neiges du froid Appenin, qui avoit été, diſoit-on, ſi cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flêches. Nicoſtrate vainqueur d'un Geant, qui vomiſſoit le feu dans les rochers du Mont Gargan. Eleante qui devoit épouſer la jeune Pholoé fille du fleuve Liris; elle avoit été promiſe par ſon pere à celui qui la délivreroit d'un ſerpent aîlé, qui étoit né ſur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction

diction d'un Oracle. Ce jeune homme par un excês d'amour se dévoua pour tuer le monstre; il réussit : mais il ne put goûter le fruit de sa victoire; & pendant que Pholoé se préparant à un doux hymenée attendoit impatiemment Eleante, elle apprit qu'il avoit suivi Adraste dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ses jours. Elle remplit de ses gémissemens les bois & les montagnes qui sont auprès du fleuve; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accusa le ciel d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleurer nuit & jour, les Dieux touchez de ses regrets, & par les prieres du fleuve, mirent fin à sa douleur: A force de verser des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui coulant dans

le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celles du Dieu son pere : mais l'eau de cette fontaine est encore amere ; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès sur ces tristes bords.

Cependant Adraste qui apprit que Telemaque répandoit de tous côtez la terreur, le cherchoit avec empressement; il esperoit de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse, & d'une audace extraordinaire, ausquels il avoit promis de grandes récompenses, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Telemaque, de quelque maniere que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, sans doute ces trente hommes environnant le char de Telemaque, pendant qu'Adraste l'auroit attaqué de front,

front, n'auroient eu aucune peine de le tuer ; mais Minerve les fit égarer.

Adraſte crut voir & entendre Telemaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattans ; il court, il vole, il veut ſe raſſaſier de ſang : mais au lieu de Telemaque, il trouve le vieil Neſtor, qui d'une main tremblante jettoit au hazard quelques traits inutiles. Adraſte dans ſa fureur veut le percer, mais une troupe de Pyliens ſe jetta autour de Neſtor.

Alors une nuée de traits obſcurcit l'air & couvrit tous les combattans ; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans, & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée : la terre gémiſſoit ſous un monceau de corps morts ; des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts. Bellone &

Mars avec les furies infernales ; vêtues de robes toutes dégoûtantes de ſang, repaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, & renouvelloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs. Ces Divinitez ennemies des hommes repouſſoient loin des deux partis la pitié genereuſe, la valeur moderée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnez les uns ſur les autres, que maſſacre, vengeance, deſeſpoir & fureur brutale. La ſage & invincible Pallas elle-même l'ayant vû, fremit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctete marchant à pas lents, & tenant dans ſa main les flêches d'Hercule, s'avançoit au ſecours de Neſtor. Adraſte n'ayant pû atteindre le divin vieillard, avoit lancé ſes traits ſur pluſieurs Pyliens, auſquels il avoit fait mordre la pouſſiere. Déja il avoit abatu Euſilas

ſi

si leger à la course, qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable, & qui devançoit dans son païs les plus rapides flots de l'Eurotas & de l'Alphée. A ses pieds étoient tombez Entiphron plus beau qu'Hylas, aussi ardent chasseur qu'Hippolyte. Pterelas qui avoit suivi Nestor au siege de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage & de sa force. Aristogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Acheloüs, avoit reçu secretement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes. En effet, il étoit si souple & si prompt dans tous ses mouvemens, qu'il échapoit aux mains les plus fortes : mais Adraste d'un coup de lance le rendit immobile, & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillans Capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les

épics dorez pendant la moiſſon tombent ſous la faux tranchante d'un infatigable moiſſonneur, oublioit le danger où il s'expoſoit inutilement. Sa vieilleſſe l'avoit quité, il ne ſongeoit plus qu'à ſuivre des yeux Piſiſtrate ſon fils, qui de ſon côté ſoûtenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de ſon pere : mais le moment fatal étoit venu, où Piſiſtrate devoit faire ſentir à Neſtor combien on eſt ſouvent malheureux d'avoir trop vécu.

Piſiſtrate porta un coup de lance ſi violent contre Adraſte, que le Daunien devoit ſuccomber : mais il l'évita ; & pendant que Piſiſtrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit ſa lance, Adraſte le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencérent à ſortir avec un ruiſſeau de ſang ; ſon teint ſe flêtrit comme une fleur que la main

d'une Nymphe a cueillie dans les prez. Ses yeux étoient déja presque éteints, & sa voix défaillante. Alcée son gouverneur, qui étoit auprès de lui, le soûtint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les bras de son pere. Là il voulut parler & donner les dernieres marques de sa tendresse ; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils : il remplissoit l'air de ses cris, & ne pouvoit souffrir la lumiere. Malheureux, disoit-il, d'avoir été pere & d'avoir vécu si longtems ! Helas ! cruelles destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie ou à la chasse du sanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au premier siege de Troye ? Je serois

mort

mort avec gloire & ſans amertume : maintenant je traîne une vieilleſſe douloureuſe, mépriſée & impuiſſante. Je ne vis plus que pour les maux ; je n'ai plus de ſentiment que pour la triſteſſe. O mon fils ! ô mon fils ! ô mon cher fils Piſiſtrate ! quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me conſoler. Je ne t'ai plus, rien ne me conſolera ; tout eſt fini pour moi. L'eſperance, ſeul adouciſſement des peines des hommes, n'eſt plus un bien qui me regarde. Antiloque, Piſiſtrate, ô chers enfans ! je croi que c'eſt aujourd'hui que je vous perds tous deux, la mort de l'un rouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ? Qui fermera mes yeux ? Qui recueillira mes cendres ? O cher Piſiſtrate, tu es mort comme ton frere en homme de courage ; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En

En disant ces paroles il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit : mais on arrêta sa main, & on lui arracha le corps de son fils. Et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste & Philoctete se cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un leopard, qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caystre. Les menaces, la fureur guerriere, & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi. Déja ils se voyent l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ces flêches

terri-

terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, & dont les blessures sont irremediables. Mais Mars qui favorisoit le cruel & intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il perît si-tôt ; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre,& multiplier le carnage. Adraste étoit encore dû à la justice des Dieux pour punir les hommes & pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cedoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combatirent au siege de Troye. A peine Philoctete eut reçu le coup,qu'il tira la flêche contre Amphimaque,elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des ténebres de la mort. Sa

bou-

bouche plus vermeille que les roſes, dont l'Aurore naiſſante ſeme l'horiſon, ſe flêtrit ; une pâleur affreuſe ternit ſes joues. Ce viſage ſi tendre & ſi délicat tout à coup ſe défigura. Philoctete lui-même en eut pitié. Tous les combattans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans ſon ſang, où il ſe rouloit, & ſes cheveux auſſi beaux que ceux d'Apollon traînez dans la pouſſiere. Philoctete ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de ſe retirer du combat ; il perdoit ſon ſang & ſes forces ; ſon ancienne bleſſure même dans l'effort du combat ſembloit prête à ſe rouvrir & à renouveller ſes douleurs ; car les enfans d'Eſculape, avec leur ſcience divine, n'avoient pû le guerir entierement. Le voilà prêt à tomber ſur un monceau de corps ſanglans qui l'environnent. Archidamas le plus fier & le plus adroit de tous les Oebaliens, qu'il avoit

menez

menez avec lui pour fonder Petilie, l'enleve du combat dans le moment où Adraste l'auroit sans peine abatu à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister, ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit: c'est un torrent qui ayant surmonté ses bords, entraîne par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux, les Bergers & les Villages.

Telemaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le desordre des siens qui fuyoient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides traversent les vastes campagnes, les bois, les montagnes, & les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs. Telemaque gémit, l'indignation paroît dans ses yeux, & il quitte les lieux où il avoit combattu longtems avec tant de danger & de gloire. Il court pour soûtenir les siens; il s'avan-

s'avance tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus ſur la pouſſiere. De loin il pouſſe un cri qui ſe fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne ſçai quoi de terrible dans ſa voix, dont les montagnes voiſines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement ſa cruelle voix, quand il appelle les furies infernales, la guerre & la mort. Le cri de Telemaque porte le courage & l'audace dans le cœur des ſiens, il glace d'épouvante les ennemis. Adraſte même a honte de ſe ſentir troublé. Je ne ſçai combien de funeſtes préſages le font frémir, & ce qui l'anime eſt plûtôt un deſeſpoir qu'une valeur tranquile. Trois fois ſes genoux tremblans commencérent à ſe dérober ſous lui; trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il faiſoit: une pâleur de défail-
lance

lance & une ſueur froide ſe répandoient dans tous ſes membres ; ſa voix enrouée & heſitante ne pouvoit achever aucune parole, ſes yeux pleins d'un feu ſombre & étincelant paroiſſoient ſortir de ſa tête : on le voyoit comme Oreſte agité par les Furies ; tous ſes mouvemens étoient convulſifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irritez & entendre une voix ſourde qui ſort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait ſentir une main celeſte & inviſible suſpendue ſur ſa tête, qui alloit s'appeſantir pour le frapper ; l'eſperance étoit éteinte au fond de ſon cœur ; ſon audace ſe diſſipoit comme la lumiere du jour diſparoît quand le Soleil ſe couche dans le ſein des ondes, & que la terre s'envelope des ombres de la nuit.

L'impie

L'impie Adraſte trop long-tems ſouffert ſur la terre, ſi les hommes n'euſſent eu beſoin d'un tel châtiment. L'impie Adraſte touchoit enfin à ſa derniere heure. Il court forcené audevant de ſon inévitable deſtin; l'horreur, les cuiſans remords, la conſternation, la fureur, la rage, le deſeſpoir, marchent avec lui. A peine voit-il Telemaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre & les tourbillons de flames qui ſortent du noir Phlegeton prêtes à le dévorer. Il s'écrie, & ſa bouche demeure ouverte ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans un ſonge affreux ouvre la bouche & fait des efforts pour parler: mais la parole lui manque toujours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée Adraſte lance ſon dard contre Telemaque. Celui-

ci

ci intrépide comme l'ami des Dieux se couvre de son bouclier : il semble que la victoire le couvrant de ses aîles tient déja une couronne suspendue audessus de sa tête ; le courage doux & paisible reluit dans ses yeux : on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît sage & mesuré au milieu des plus grands périls ; le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Telemaque voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, & laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combatans en silence mirent bas les armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives brillans com-

comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois & portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en retentissent. Les deux combattans s'allongent, se replient, s'abaissent, se relevent tout-à-coup, & enfin se saisissent. Le lierre en naissant au pied d'un ormeau ne serre pas plus étroitement le tronc dur & noueux par ses rameaux entrelassez, jusques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans se serrent l'un l'autre. Adraste n'avoit encore rien perdu de sa force. Telemaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi & pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment où il la cherche, Telemaque l'enleve de terre & le renverse sur le sable. Alors cet impie qui avoit toujours méprisé les Dieux, mon-

tra une lâche crainte de la mort ; il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la desire : il tâche d'émouvoir la compassion de Telemaque. Fils d'Ulysse, lui dit-il ; enfin c'est maintenant que je connois les justes Dieux ; ils me punissent comme je l'ai mérité, il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la verité : je la vois, elle me condamne ; mais qu'un Roi malheureux vous fasse souvenir de votre pere qui est loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur.

Telemaque qui le tenant sous ses genoux avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit aussitôt : Je n'ai voulu que la victoire & la paix des Nations que je suis venu secourir ; je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, Adraste ; mais vivez pour réparer vos fautes : rendez tout

ce que vous avez uſurpé ; rétabliſſez le calme & la juſtice ſur la côte de la grande Heſperie que vous avez ſouillé par tant de maſſacres & de trahiſons; vivez, & devenez un autre homme ; apprenez par votre chûte que les Dieux ſont juſtes ; que les méchans ſont malheureux, qu'ils ſe trompent, en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le menſonge ; qu'enfin rien n'eſt ſi doux ni ſi heureux que la ſimple & conſtante vertu ; donnez-nous pour ôtage votre fils Metrodore avec douze des principaux de votre Nation.

A ces parôles Telemaque laiſſe relever Adraſte, & lui tend la main ſans ſe défier de ſa mauvaiſe foi : mais auſſitôt Adraſte lui lança un ſecond dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit ſi aigu & lancé avec tant d'adreſſe, qu'il eut percé les armes de Telema-

que ; si elles n'eussent été divines. En même tems Adraste se jette derriere un arbre pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous ; l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire celui qui les craint, ne craint qu'eux. En disant ces paroles il s'avance vers les Dauniens, & fait signe aux siens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, & veut renverser les Crétois qui se presentent à son passage. Mais tout-à-coup Telemaque prompt comme la foudre, que la main du Pere des Dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi, il le saisit d'une main victorieuse, il le

ren-

verſe, & comme un cruel Aquilon abat les tendres moiſſons qui dorent la campagne, il ne l'écoute plus, quoique l'impie oſe encore une fois eſſayer d'abuſer de la bonté de ſon cœur. Il lui enfonce ſon glaive & le précipite dans les flames du noir Tartare, digne châtiment de ſes crimes.

Fin du vingtiéme Livre.



P.F. Giffart sculp.

l'Avis de Télémaque suivi par les Princes alliés.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

A Peine Adraste fut mort que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur Chef, se réjouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux alliez en signe de paix & de réconciliation. Metrodore, fils d'Adraste, que son pere avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave complice de ses infamies & de ses cruautez, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel il se confia dans sa fuite,

ne songea qu'à le trahir pour son propre interêt ; il le tua par derriere pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des alliez, esperant une grande récompense d'un crime qui finissoit la guerre. Mais on eut horreur de ce scelerat, & on le fit mourir. Telemaque ayant vû la tête de Metrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté, & d'un naturel excellent, que les plaisirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne pût retenir ses larmes. Helas ! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poison de la prosperité pour un jeune Prince ; plus il a d'élevation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous ses sentimens de vertu ; & maintenant je serois peutêtre de même, si les malheurs où je suis né ; graces aux Dieux, & les instructions de Mentor ne m'avoient appris à me moderer.

Les Dauniens assemblez demandérent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un Roi de leur nation, qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avoit couvert la Royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le Tyran ; ils venoient en foule baiser la main de Telemaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre ; & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hesperie, & qui faisoit trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains qui paroissent fermes & immobiles, mais que l'on sappe peu à peu par-dessous. Longtems on se moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout est uni, rien ne s'ébranle ; cepen-

dant tous les soûtiens sont détruits peu à peu, jusqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaisse & ouvre un abîme. Ainsi une puissance injuste & trompeuse, quelque prosperité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude & l'inhumanité sapent peu à peu tous les plus solides fondemens de l'autorité légitime. On l'admire, on la craint; on tremble devant elle jusqu'au moment où elle n'est déja plus; elle tombe de son propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soûtiens de la bonne foi & de la justice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les Chefs de l'armée s'assemblérent dès le lendemain pour accorder un Roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié

si inesperée, & les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parceque la douleur jointe à la vieillesse avoit flétri son cœur, comme la pluye abat & fait languir le soir une fleur, qui étoit le matin pendant la naissance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil, qui charme les plus cuisantes peines; l'esperance qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amere à cet infortuné Vieillard, la lumiere même lui étoit odieuse; son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, & qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain, son cœur en défaillance

étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémissemens & des sanglots. De tems en tems on l'entendoit dire: O Pisistrate, Pisistrate, Pisistrate, mon fils, tu m'appelles! Je te suis, Pisistrate, tu me rendras la mort douce, ô mon cher fils: je ne desire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. Puis il passoit des heures entieres sans prononcer aucune parole, mais gémissant, levant les mains & les yeux noyez de larmes vers le Ciel.

Cependant les Princes assemblez attendoient Telemaque qui étoit auprès du corps de Pisistrate. Il répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains; il y ajoûtoit des parfums exquis & versoit des larmes ameres. O mon cher com-

compagnon, lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vû à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hesperie. Je te dois mille & mille soins; je t'aimois, tu m'aimois aussi: j'ai connu ta valeur, elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Helas! elle t'a fait mourir avec gloire; mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle de ton pere. Oui, ta sagesse & ton éloquence dans un âge mûr auroit été semblable à celle de ce Vieillard, l'admiration de toute la Grece: Tu avois déja cette douce insinuation, à laquelle on ne pouvoit résister quand tu parlois: ces manieres naïves de raconter, cette sage modération, qui est un charme pour appaiser les esprits irritez: cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conseils. Quand tu

par

parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raiſon ; ta parole ſimple & ſans faſte couloit dans les cœurs comme la roſée ſur l'herbe naiſſante. Helas ! tant de biens que nous poſſedions il y a quelques heures nous ſont enlevez pour jamais ! Piſiſtrate, que j'ai embraſſé ce matin, n'eſt plus ; il ne nous en reſte qu'un douloureux ſouvenir. Au moins ſi tu avois fermé les yeux de Neſtor, & non pas que nous euſſions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne ſeroit pas le plus malheureux de tous les peres.

Après ces paroles Telemaque fit laver la playe ſanglante qui étoit dans le côté de Piſiſtrate. Il le fit étendre ſur un lit de pourpre, où la tête panchée avec la pâleur de la mort, il reſſembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert

la

la terre de son ombre, & poussé vers le Ciel ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mere féconde qui nourrit ses tiges dans son sein : il languit, sa verdure s'efface; il ne peut plus se soûtenir, il tombe; ses rameaux qui cachoient le Ciel, traînent sur la poussiere, flêtris, & desseichez; il n'est plus qu'un tronc abattu & dépouillé de toutes ses graces. Ainsi Pisistrate en proye à la mort étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bucher fatal. Déja la flame montoit vers le Ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baissez & pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement. Le corps est bientôt brûlé, les cendres sont mises dans une urne d'or; & Telemaque qui prend soin de tout, confie cette urne comme un

un grand tresor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, tristes, mais précieux restes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour son pere; mais attendez à les lui donner quand il aura assez de force pour les demander: ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Ensuite Telemaque entra dans l'assemblée des Rois liguez, où chacun garda le silence pour l'écouter, dès qu'on l'apperçut; il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna par des acclamations publiques sur tout ce qu'il venoit de faire, augmentérent sa honte; il auroit voulu se pouvoir cacher: ce fut la premiere fois qu'il parut embarassé & incertain. Enfin il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime,

aime, sur tout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu : mais c'est que je crains de les aimer trop ; elles corrompent les hommes, elles les remplissent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & présomptueux ; il faut les mériter & les fuïr : les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchans de tous les hommes qui sont les tyrans, sont ceux qui se sont fait le plus louer par des flateurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux ? Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez veritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, si vous m'estimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainsi, Telemaque

maque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au Ciel, & par un air d'indifference il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant; mais l'admiration augmenta, tout le monde sachant la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate, & le soin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres: il est l'ami des Dieux, & le vrai Heros de notre âge. Il est au-dessus de l'humanité, mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidele & tendre; il est compatissant,

ſant, liberal, bienfaiſant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer. Il eſt les délices de ceux qui vivent avec lui ; il s'eſt défait de ſa hauteur, de ſon indifference & de ſa fierté. Voilà ce qui eſt d'uſage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend ſenſibles à toutes ſes vertus : voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces diſcours furent-ils finis, qu'on ſe hâta de parler de la neceſſité de donner un Roi aux Dauniens. La plûpart des Princes qui étoient dans le conſeil, opinoient qu'il faloit partager entre eux ce païs comme une terre conquiſe. On offrit à Telemaque pour ſa part la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cerès, les doux preſens de Bacchus, & les fruits toûjours verds de l'olivier conſacré à Mi-

Minerve. Cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes & les rochers affreux de Dulichie, & les bois sauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pere, qui doit être péri dans les flots au Promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius & par la colere de Neptune; ni votre mere que ses Amans possedent depuis votre départ; ni votre patrie, dont la terre n'est point favorisée du Ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces discours; mais les rochers de Thrace & de Thessalie ne sont pas plus sourds ni plus insensibles aux plaintes des amans desesperez, que Telemaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni de richesses ni de délices; qu'importe de posseder une plus grande étendue de terre & de

de commander à un plus grand nombre d'hommes ? On n'en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages & les plus moderez, sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injustes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, n'y regardant que sa propre autorité, ses plaisirs & sa gloire ; on est impie, on est tyran, on est le fleau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que selon les vraies regles pour leur propre bien ; on est moins leur maître que leur tuteur ; on n'en a que la peine qui est infinie, & on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le Berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups

en

en exposant sa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, & d'enlever ceux du voisin ; ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné, ajoûtoit Telemaque ; j'ai appris par les loix, & par les hommes sages qui les ont faites, combien il est penible de conduire les Villes & les Royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque ; quoiqu'elle soit petite & pauvre, j'aurai assez de gloire, pourvu que j'y regne avec justice ; pieté, & courage ; encore même n'y regnerai-je que trop tôt. Plaise aux Dieux, que mon pere échapé à la fureur des vagues, y puisse regner jusqu'à la plus extrême vieillesse, & que je puisse apprendre longtems sous lui comment il faut vaincre ses passions pour savoir moderer celles de tout un peuple.

En-

Ensuite Telemaque dit : Ecoutez, ô Princes assemblez ici, ce que je croi vous devoir dire pour votre interêt. Si vous donnez aux Dauniens un Roi juste, il les conduira avec justice, il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi & de n'usurper jamais le bien de ses voisins. C'est ce qu'ils n'ont jamais pû comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un Roi sage & moderé, vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront ce bon Roi que vous leur aurez donné : ils vous devront la paix & la prospérité dont ils jouiront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous beniront sans cesse, & le Roi & le peuple seront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire, vous voulez partager leur païs entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple poussé au desespoir recommencera la guerre;

re; il combattra justement pour sa liberté, & les Dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, & vos prosperitez se dissiperont comme la fumée. Le conseil & la sagesse seront ôtez à vos Chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flâterez, vous serez témeraires dans vos entreprises; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la verité; vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous: Sont-ce donc là ces peuples florissans qui devoient faire la loi à toute la terre? & maintenant ils fuyent devant leurs ennemis; ils sont le jouet des nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait: voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes & inhumains. De plus, considerez que si vous entreprenez de partager en-

tre

tre vous cette conquête, vous réunissez contre vous tous les peuples voisins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Hesperie, contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse ; & c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux, & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira ; voici comment.

Considerez que cette entreprise vous desunira tous : comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de regle pour borner entre vous les prétentions de chacun ; chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance, nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paisiblement. Voilà la

 four-

source d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juste & moderé, que de suivre son ambition avec tant de péril & au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, les plaisirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on acquert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont-ce pas des biens plus desirables que la folle vanité d'une conquête injuste ? O Princes ! ô Rois ! Vous voyez que je vous parle sans interêt. Ecoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire & vous déplaire en vous representant la verité.

Pendant que Telemaque parloit ainsi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vûe en nul autre, &

que tous les Princes étonnez & en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp, & qui vint juſqu'au lieu où ſe tenoit l'aſſemblée. Un étranger, dit-on, eſt venu aborder ſur ces côtes avec une troupe d'hommes armez. Cet inconnu eſt d'une haute mine, tout paroît heroïque en lui; on voit aiſément qu'il a longtems ſouffert, & que ſon grand courage l'a mis audeſſus de toutes ſes ſouffrances. D'abord les peuples du païs qui gardent les côtes ont voulu le repouſſer comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré ſon épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il ſauroit ſe défendre; ſi on l'attaquoit : mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hoſpitalité. Auſſitôt il a preſenté un rameau d'olivier comme un ſuppliant. On l'a écouté; il a de-

mandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Hesperie, & on l'amene ici pour le faire parler aux Rois assemblez.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit crû facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi :

O vous, Pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblez ici pour défendre la patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes loix, écoutez un homme que la fortune a persecuté. Fassent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs. Je suis Diomede Roi d'Etolie qui blessai Venus au siege de Troye. La vengeance de cette

Déesse

Déesse me poursuit dans tout l'Univers. Neptune qui ne peut rien refuser à la divine fille de la Mer m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Venus m'a ôté toute esperance de revoir mon Roiaume, ma famille, & cette douce lumiere du païs où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant de naufrages chercher sur ces rives inconnues un peu de repos & une retraite assurée. Si vous craignez les Dieux, & sur tout Jupiter qui a soin des étrangers : si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas dans ces vastes païs quelque coin de terre infertile, quelques deserts, quelques sables, ou quelques rochers escarpez, pour y fonder avec mes compagnons une Ville

qui ſoit du moins une triſte image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'eſpace qui vous ſoit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance ; vos ennemis ſeront les nôtres ; nous entrerons dans tous vos interêts ; nous ne demandons que la liberté de vivre ſelon nos loix.

Pendant que Diomede parloit ainſi, Telemaque ayant les yeux attachez ſur lui, montra ſur ſon viſage toutes les differentes paſſions. Quand Diomede commença à parler de ſes longs malheurs, il eſpera que cet homme majeſtueux ſeroit ſon pere. Auſſitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomede, le viſage de Telemaque ſe flêtrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur ſoufle cruel. Enſuite les paroles de Diomede qui ſe plaignoit de la longue colere d'une Divinité,

té, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son pere & par lui. Des larmes mêlées & de douceur & de joie, coulérent sur ses joues, & il se jetta tout-à-coup sur Diomede pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhesus. Les Dieux l'ont traité comme vous sans pitié. Si les Oracles de l'Erebe ne sont pas trompeurs, il vit encore: mais helas! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'est qu'on sçait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomede, (car mal-

gré les miſeres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été aſſez mal élevé pour ignorer quelle eſt votre gloire dans les combats.) Je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs, après Achille, vous procurer quelque ſecours. Ces Princes que vous voyez ſont humains; ils ſavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire ſolide ſans l'humanité. Le malheur ajoûte un nouveau luſtre à la gloire des grands hommes; il leur manque quelque choſe tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté; la vertu ſouffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laiſſez-nous donc le ſoin de vous conſoler, puiſque les Dieux vous menent à nous, c'eſt un préſent qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pen-

Pendant qu'il parloit, Diomede étonné le regardoit fixement, & sentoit son cœur tout émû. Ils s'embrassoient comme s'ils avoient été longtems liez d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse, disoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentimens, & la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctete embrassa aussi le grand fils de Tidée; ils se racontoient leurs tristes avantures; ensuite Philoctete lui dit: Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor, il vient de perdre Pisistrate le dernier de ses enfans; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mene vers le tombeau. Venez le consoler. Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. Ils allérent aussitôt

dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomede, tant la tristesse abatoit son esprit & ses sens. D'abord Diomede pleura avec lui, & leur entrevûe fut pour le Vieillard un redoublement de douleur : mais peu à peu la presence de cet ami appaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, & d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois assemblez avec Telemaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Telemaque leur conseilloit de donner à Diomede le païs d'Arpi, & de choisir pour Roi des Dauniens Polydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine qu'Adraste par jalousie n'avoit jamais voulu employer, de peur

que l'on n'attribuât à cet homme habile le succès dont il esperoit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son Etat dans cette guerre contre tant de Nations conjurées ; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus moderée avec ses voisins: mais les hommes qui haïssent la verité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire. Ils ne sont touchez, ni de leur sincerité, ni de leur zele, ni de leur desinteressement. Une prosperité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils ; en ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toujours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit

si longtems menacé, n'arrivoient pas. Adraste se moquoit d'une sagesse timide qui prévoit toûjours les inconveniens. Polydamas lui étoit insupportable ; il l'éloigna de toutes les charges ; il le laissa languir dans la solitude & dans la pauvreté..

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrace ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes ; il devint sage à ses dépens ; il se réjouit d'avoir été malheureux ; il apprit peu à peu à souffrir, à vivre de peu, à se nourrir tranquilement de la verité, à cultiver en lui les vertus secrettes qui sont encore plus estimables que les éclatantes ; enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan dans un desert, où un rocher en demi-voute lui servoit de toit.

Un

Un ruisseau qui tomboit de la montagne appaisoit sa soif ; quelques arbres lui donnoient leurs fruits : il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ, il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains ; la terre le payoit de ses peines avec usure, & ne le laissoit manquer de rien ; il avoit non seulement des fruits & des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriferantes. Là il déploroit le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un Roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux justes, quoique patiens, fissent tomber Adraste. Plus sa prosperité croissoit, plus il croyoit voir de près sa chûte irremediable ; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, & la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue ; sont les avant-coureurs du renver-

sement

sement des Rois & des Royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraste,il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévûe, ni d'être délivré de ce tyran ; il gémit seulement par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Telemaque proposa pour faire regner. Il y avoit déja quelque tems qu'il connoissoit son courage & sa vertu ; car Telemaque selon les conseils de Mentor ne cessoit de s'informer par-tout des qualitez bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considerable, non seulement dans les Nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir & d'examiner par tout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliere. . . . .

Les

Les Princes alliez eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté. Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il sçait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand Capitaine, & il peut nous jetter dans de grands périls. Mais Telemaque leur répondit: Polydamas, il est vrai, sçait la guerre, mais il aime la paix; & voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultez de la guerre, est bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune experience: il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquile; il a condamné les entreprises d'Adraste; il en a prévû les suites funestes. Un Prince foible, & ignorant est plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra,

tra, & qui décidera tout par lui-même. Le Prince foible, ignorant & sans experience, ne verra que par les yeux d'un favori passionné, ou d'un Ministre flateur, inquiet & ambitieux. Ainsi ce Prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire; vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra jamais être sûr de lui-même ; il vous manquera de parole, il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, & en même tems plus juste & plus noble, de répondre fidélement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un Roi digne de commander ?

Toute l'assemblée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendi-

rent

rent le nom de Polydamas, ils répondirent: Nous connoissons bien maintenant que les Princes alliez veulent agir de bonne foi avec nous & faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour Roi un homme si vertueux & si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, effeminé & mal instruit, nous aurions crû qu'on ne cherchoit qu'à nous abatre & qu'à corrompre la forme de notre gouvernement, nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si vive & si artificieuse: mais le choix de Polydamas nous montre une veritable candeur. Les alliez sans doute n'attendent rien de nous que de juste & de noble; puisqu'ils nous accordent un Roi, qui est incapable de faire rien contre la liberté & la gloire de notre Nation. Aussi pouvons-nous protester à la face

des justes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources, avant que nous cessions d'aimer des Rois si-bien faisans. Puissent se ressouvenir nos derniers neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & de renouveller de generation en generation la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hesperie!

Telemaque leur proposa ensuite de donner à Diomede les campagnes d'Arpi, pour y fonder une Colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un païs que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre est trop vaste pour eux; qu'il faut bien avoir des voisins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligez de leur établissement. Soyez touchez du malheur d'un Roi qui ne peut retourner dans son païs. Polydamas

mas & lui étant unis ensemble par les liens de la justice & de la vertu qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre Terre un Roi capable d'en élever la gloire jusqu'au Ciel. Donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un Roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Telemaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour Roi. Aussitôt ils partirent pour l'aller chercher dans son desert & pour le faire regner sur eux. Avant que de partir, ils donnérent les fertiles pleines d'Arpi à Diomede pour y fonder un nouveau Royaume. Les alliez en furent ravis, parce

parceque cette Colonie des Grecs pourroit ſecourir puiſſamment le parti des alliez, ſi jamais les Dauniens vouloient renouveller les uſurpations dont Adraſte avoit donné le mauvais exemple.

Tous les Princes ne ſongérent qu'à ſe ſéparer.

Telemaque les larmes aux yeux partit avec ſa troupe, après avoir embraſſé tendrement le vaillant Diomede, le ſage & inconſolable Neſtor, & le fameux Philoctete, digne heritier des flêches d'Hercule.

Fin du vingt-uniéme Livre.

LES

Liv. 22.e



Télémaque revient a Salente.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE XXII.

LE jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il esperoit que son pere seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte & deserte, cultivée comme

me un jardin, & pleine d'ouvriers diligens ; il reconnut l'ouvrage & la ſageſſe de Mentor ; enſuite entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'Artiſans pour les délices de la vie, & beaucoup moins de magnificence. Telemaque en fut choqué ; car il aimoit naturellement toutes les choſes qui ont de l'éclat & de la politeſſe : mais d'autres penſées occupérent auſſitôt ſon eſprit. Il vit de loin venir à lui Idomenée avec Mentor. Auſſitôt ſon cœur fut émû de joie & de tendreſſe : malgré tous les ſuccès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraſte, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui ; & à meſure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à ſe reprocher.

D'abord Idomenée embraſſa Telemaque comme ſon propre fils ; enſuite Telemaque ſe jetta

au

au cou de Mentor, & l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit: Je suis content de vous: vous avez fait de grandes fautes: mais elles vous ont servi à vous connoître, & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes, que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inspirent une présomption dangereuse. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses: mais avouez la verité, ce n'est guéres vous par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous? N'étiez-vous pas capable de les gâter, & par votre promptitude,

& par votre imprudence? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même pour faire par vous ce que vous avez fait ? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune quand il appaise les tempêtes, & suspend les flots irritez.

Pendant qu'Idomenée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Telemaque écoutoit aussi les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtez avec étonnement, & lui disoit : Voici un changement dont je ne comprens pas bien la raison : est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence ? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses ; les habits sont simples ; les

bâtimens qu'on y fait sont moins vastes & moins ornez ; les arts languissent, la ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en soûriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui, reprit Telemaque ; j'ai vû par tout le labourage en honneur, & les champs défrichez. Lequel vaut mieux, ajoûta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne negligée & sterile ; ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville mediocre & modeste dans ses mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupez à amolir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un Royaume pauvre & mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, & dont tout le corps extenué & privé de nourriture n'a

aucune proportion avec cette tête : c'est le nombre du peuple, & l'abondance des alimens qui forme la vraie force & la vraie richesse d'un Royaume. Idomenée a maintenant un peuple inombrable & infatiguable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son païs ; tout son païs n'est plus qu'une ville. Salente n'en est que le centre. Nous avons transporté de la ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient superflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce païs beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient ; plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail ; cette multiplication si douce & si paisible augmente plus son Royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les arts superflus, qui détournent les pauvres de la culture

de la terre pour les vrais besoins; & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faste & dans la molesse : mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idomenée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouïssant cachoit une foiblesse & une misere qui eussent bientôt renversé son Empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoûtumez au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix sont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet Etat que vous croyez déchû, sera la merveille de l'Hesperie.

Souvenez-vous, ô Telemaque, qu'il y a deux choses pernicieuses

dans le gouvernement des peuples, aufquelles on n'apporte prefque jamais aucun remede ; la premiere eft une autorité injufte & trop violente dans les Rois. La feconde eft le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les Rois s'accoûtument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontez abfolues, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs paffions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils fapent le fondement de leur puiffance ; ils n'ont plus de regle certaine, ni de maximes de gouvernement ; chacun à l'envi les flâte ; ils n'ont plus de peuples ; il ne leur refte que des efclaves dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la verité ? qui donnera des bornes au torrent ? Tout cede, les fages s'enfuyent, fe cachent, & gémiffent. Il n'y a qu'une révolution foudaine & violente qui puiffe ramener cette puif-

fance débordée dans son cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la moderer, l'abat sans ressource ; rien ne menace tant d'une chûte funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin : elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout-à-coup, si on ne le relâche : mais qui est-ce qui osera le relâcher ? Idomenée étoit gâté jusqu'au fond du cœur ; par cette autorité si flateuse il avoit été renversé de son trône ; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a falu que les Dieux nous ayent envoyez ici pour le desabuser de cette puissance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes ; encore a-t-il falu des especes de miracles pour lui ouvrir les yeux. L'autre mal presque incurable est le luxe ; comme la trop grande autorité empoisonne les Rois, le luxe empoisonne toute une Nation. On dit que

de bien veulent paroître en avoir. Ils dépensent comme s'ils en avoient : on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir : mais qui remediera à ces maux ? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une Nation ; il faut lui donner de nouvelles loix. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un Roi Philosophe, qui sçache par l'exemple de sa propre moderation faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, & encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisez dans une honnête frugalité ?

Telemaque écoutant ce discours étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil ; il sentoit la verité de ces paroles, & elles se gravoient dans son cœur, comme un savant Sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il lui

donne

donne de la tendresse, de la vie & du mouvement. Telemaque ne répondit rien : mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville ; ensuite il disoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idomenée le plus sage de tous les Rois ; je ne le connois plus, ni lui, ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter : le hazard & la force ont beaucoup de part au succès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats : mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête : il a falu que vous ayez travaillé seul contre un Roi & contre tout son peuple pour les corriger. Ces succès sont toûjours funestes & odieux ; ici tout est l'ouvrage d'une sagesse celeste, tout est doux,

tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme : quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide, en ravageant la terre, & en répandant le sang humain ! Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Telemaque si desabusé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel, qu'il fût enyvré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajoûta : Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon & louable : mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idomenée modere ses passions, & s'applique à gouverner son peuple : mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes.

Quand

Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal ſemble encore les pourſuivre longtems ; il leur reſte de mauvaiſes habitudes, un naturel affoibli, des erreurs inveterées, & des préventions preſque incurables. Heureux ceux qui ne ſe ſont jamais égarez ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Telemaque, vous demanderont plus qu'à Idomenée, parce que vous avez connu la verité dès votre jeuneſſe, & que vous n'avez jamais été livré aux ſéductions d'une trop grande proſperité.

Idomenée, continuoit Mentor, eſt ſage & éclairé ; mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas aſſez le gros de ſes affaires pour former des plans. L'habileté d'un Roi qui eſt au-deſſus des hommes, ne conſiſte pas à faire tout par lui-même : c'eſt une vanité groſſiere que d'eſperer d'en

Q 6 venir

venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un Roi doit gouverner en choisissant & en conduisant ceux qui gouvernent sous lui; il ne faut pas qu'il fasse le détail; car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui; il doit seulement s'en faire rendre compte, & en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir & d'appliquer selon leurs talens les gens qui gouvernent. Le suprême & le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les observer, les éprouver, les moderer, les corriger, les animer, les élever; les rabaisser, les changer de places, & les tenir toûjours dans la main. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est se livrer à une jalousie pour les détails, qui con-

ſume le tems & la liberté d'eſprit, neceſſaires pour les grandes choſes. Pour former de grands deſſeins, il faut avoir l'eſprit libre, & repoſé : il faut penſer à ſon aiſe dans un entier dégagement de toutes les expeditions d'affaires épineuſes ; un eſprit épuiſé par le détail, eſt comme la lie du vin qui n'a plus de force ni de délicateſſe. Ceux qui gouvernent par le détail ſont toûjours déterminez par le preſent, ſans étendre leurs vûes ſur un avenir éloigné ; ils ſont toûjours entraînez par l'affaire du jour où ils ſont, & cette affaire étant ſeule à les occuper, elle les frappe trop ; elle retreſſit leur eſprit ; car on ne juge ſainement des affaires, que quand on les compare toutes enſemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles ayent de la ſuite & de la proportion. Manquer à ſuivre cette regle dans le gouvernement,

nement, c'eſt reſſembler à un muſicien, qui ſe contenteroit de trouver des ſons harmonieux, & qui ne ſe mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en compoſer une muſique douce & touchante. C'eſt reſſembler auſſi à un architecte qui croit avoir tout fait, pourvû qu'il aſſemble de grandes colonnes, & beaucoup de pierres bien taillées, ſans penſer à l'ordre, & à la proportion des ornemens de ſon édifice. Dans le tems qu'il fait un ſalon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un eſcalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne ſonge ni à la court ni au portail; ſon ouvrage n'eſt qu'un aſſemblage confus de parties magnifiques, qui ne ſont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage loin de lui faire honneur, eſt un monument qui éterniſera ſa honte; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas ſçû pen-

ſer

ser avec assez d'étendue pour concevoir à la fois le dessein general de tout son ouvrage ; c'est un caractere d'esprit court & subalterne ; quand on est né avec ce genie borné au détail, on n'est propre qu'à executer sous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Telemaque, le gouvernement d'un Roiaume demande une certaine harmonie comme la musique, & de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre comme les hommes qui gouvernent par le détail sont mediocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, & qui en regle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui

qui

qui taille les colonnes, ou qui éleve un côté du bâtiment, n'est qu'un maçon : mais celui qui a pensé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui expedient, & qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'Etat, est celui qui ne faisant rien, fait tout faire ; qui pense, qui invente, qui pénetre dans l'avenir, qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau ; qui est attentif nuit & jour pour ne laisser rien au hazard.

Croyez-vous, Telemaque, qu'un grand peintre travaille assidûment depuis le matin jusqu'au soir pour expedier plus promptement

ment ſes ouvrages? Non, cette gêne & ce travail ſervile, éteindroit tout le feu de ſon imagination ; il ne travailleroit plus de génie ; il faut que tout ſe faſſe irregulierement & par ſaillies, ſuivant que ſon goût le mene, & que ſon eſprit l'excite. Croyez-vous qu'il paſſe ſon tems à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux ? Non, c'eſt l'occupation de ſes Elèves. Il ſe réſerve le ſoin de penſer ; il ne ſonge qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la nobleſſe, de la vie, & de la paſſion à ſes figures ; il a dans ſa tête les penſées, & les ſentimens des Heros qu'il veut repreſenter ; il ſe tranſporte dans les ſiecles & dans toutes les circonſtances où ils ont été : à cette eſpece d'entouſiaſme il faut qu'il joigne une ſageſſe qui le retienne, que tout ſoit vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Telemaque, qu'il faille moins d'éle-

d'élevation de génie, & d'efforts de penſées pour faire un grand Roi, que pour faire un bon peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un Roi doit être de penſer, de former de grands projets, & de choiſir les hommes propres à executer ſous lui.

Telemaque lui répondit : Il me ſemble que je comprens tout ce que vous me dites : mais ſi les choſes alloient ainſi, un Roi ſeroit ſouvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'eſt vous-même qui vous trompez, repartit Mentor ; ce qui empêche qu'on ne ſoit trompé, c'eſt la connoiſſance generale du gouvernement : les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai diſcernement des eſprits, vont toûjours comme à tâtons ; c'eſt un hazard quand ils ne ſe trompent pas : ils ne ſavent pas même préciſément ce

qu'ils

qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre : ils ne ſavent que ſe défier, & ſe défient plûtôt des honnêtes gens qui les contrediſent, que des trompeurs qui les flatent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui ſe connoiſſent en hommes, ſavent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir : ils reconnoiſſent du moins en gros ſi les gens dont ils ſe ſervent, ſont des inſtrumens propres à leurs deſſeins, & s'ils entrent dans leurs vûes pour tendre au but qu'ils ſe propoſent. D'ailleurs comme ils ne ſe jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'eſprit plus libre pour enviſager d'une ſeule vûe le gros de l'ouvrage, & pour obſerver s'ils avancent vers la fin principale ; s'ils ſont trompez, du moins ils ne le ſont guére dans l'eſſentiel. Ils ſont, outre cela, au-deſſus des petites jalouſies

lousies qui marquent un esprit borné & une ame basse : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irresolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à se laisser un peu tromper. On est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses mediocres, les grandes ne laissent pas de s'acheminer ; & c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut reprimer severement la tromperie quand on la découvre ; mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan dans sa boutique voit tout de ses propres yeux, & fait tout de ses propres mains. Mais un Roi dans un grand Etat ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les

les choses que nul autre ne peut faire sous lui ; il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin Mentor dit à Telemaque : Les Dieux vous aiment, & vous préparent un regne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici, est fait, moins pour la gloire d'Idomenée, que pour votre instruction. Tous les sages établissemens que vous admirez dans Salente, ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, si vous répondez par vos vertus, à votre haute destinée. Il est tems que nous songions à partir d'ici. Idomenée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussitôt Telemaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmerez peutêtre ; lui dit-il, de prendre trop facilement des

incli-





qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine & de broderie, ſon application à conduire toute la maiſon de ſon pere depuis que ſa mere eſt morte; ſon mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté: quand Idomenée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Cretoiſes au ſon des flutes, on la prendroit pour la riante Venus, tant elle eſt accompagnée de grace. Quand il la mene avec lui à la chaſſe dans les forêts, elle paroît majeſtueuſe & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ſes Nymphes; elle ſeule ne le ſçait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le Temple des Dieux, & qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la Divi-

Divinité qui habite dans le Temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vû offrir des ſacrifices, & détourner la colere des Dieux, quand il a falu expier quelque faute, ou détourner quelque funeſte préſage. Enfin quand on la voit avec une troupe de filles tenant en ſa main une aiguille d'or, on croit que c'eſt Minerve même qui a pris ſur la terre une forme humaine, & qui inſpire aux hommes les beaux arts : elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de ſa voix, lorſqu'elle chante toutes les merveilleuſes hiſtoires des Dieux : elle ſurpaſſe la plus exquiſe peinture, par la délicateſſe de ſes broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui ſurvivre.

Je prens ici, mon cher Mentor, les

les Dieux à témoins que je ſuis prêt à partir ; j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit poſſeder, je paſſerois le reſte de mes jours avec triſteſſe & amertume : mais enfin je la quitterai, quoique je ſache que l'abſence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à ſon pere de mon amour ; car je ne dois en parler qu'à vous ſeul, juſqu'à ce qu'Ulyſſe remonté ſur ſon trône, m'ait déclaré qu'il y conſent. Vous pouvez reconnoître par-là ; mon cher Mentor, combien cet attachement eſt different de la paſſion dont vous m'avez vû aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Telemaque, je conviens de cette difference ; Antiope eſt douce, ſimple, ſage ; ſes mains ne mépriſent point le travail ; elle prévoit de loin, el-

le pourvoit à tout ; elle sçait se taire, & agit de suite sans empressement, elle est à toute heure occupée, elle ne s'embarasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son pere est sa gloire ; elle en est plus ornée que de sa beauté : quoiqu'elle ait soin de tout, & qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font haïr presque toutes les femmes), elle s'est rendue aimable à toute la maison ; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni legereté, ni humeur comme dans les autres femmes : d'un seul regard elle se fait entendre, & on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut executer, elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de son pere se repose sur elle comme un voyageur abattu par

les ardeurs du Soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Telemaque ; Antiope est un tresor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit non-plus que son corps ne se pare jamais de vains ornemens ; son imagination, quoique vive, est retenue ; elle ne parle que pour la necessité ; & si elle ouvre la bouche, la douce persuasion & les graces naïves coulent de ses lévres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, & elle en rougit ; peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute si attentivement ; à peine l'avons-nous entendu parler.

Vous souvenez-vous, ô Telemaque, d'un jour que son pere la fit venir ? elle parut les yeux baissez couverte d'un grand voile, & elle ne parla que pour moderer la colere d'Idomenée qui vouloit

faire punir rigoureusement un de ses esclaves : d'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux ; & sans faire sentir au Roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice & de compassion. Thetis, quand elle flatte le vieux Nerée, n'appaise pas avec plus de douceur les flots irritez. Ainsi Antiope sans prendre aucune autorité, & sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Telemaque, votre amour pour elle est juste ; les Dieux vous la destinent ; vous l'aimez d'un amour raisonnable, il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens ; mais sachez que si vous

vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejettez, & auroit cessé de vous estimer; elle ne se promettra jamais à personne; elle se laissera donner par son pere; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui remplisse toutes les bienseances. Avez-vous observé comme moi qu'elle se montre encore moins, & qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour? elle sçait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni votre naissance, ni vos avantures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous; c'est ce qui la rend si modeste & si réservée. Allons, Telemaque, allons vers Ithaque; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre pere, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or: fût-

elle bergere dans la froide Algide, au lieu qu'elle est fille d'un Roi de Salente ; vous serez trop heureux de la posseder.

Fin du vingt-deuxiéme Livre.

LES

Liv: 23.e



Télémaque délivre Antiope d'un Sanglier.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE XXIII.

IDomenée qui craignoit le départ de Telemaque & de Mentor, ne ſongeoit qu'à le retarder. Il repreſenta à Mentor qu'il ne pouvoit regler ſans lui un different, qui s'étoit élevé entre Diophanes Prêtre de Jupiter Conſervateur, & Heliodore Prêtre d'Apollon, ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux, & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choſes ſacrées? laiſſez-en la déciſion aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens Oracles, &

qui sont inspirez pour être les Interpretes des Dieux. Employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité, ni prévention : contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite. Souvenez-vous qu'un Roi doit être soûmis à la Religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la regler; la Religion vient des Dieux : elle est au-dessus des Rois. Si les Rois se mêlent de la Religion, au lieu de la proteger, ils la mettent en servitude. Les Rois sont si puissans, & les autres hommes sont si foibles, que tout sera en péril d'être alteré au gré des Rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des Dieux, & bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiroient pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

En-

Ensuite Idomenée se plaignit de l'embarras où il étoit, sur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le pressoit de juger. Décidez, lui répondoit Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes generales de Jurisprudence, & à interpreter les Loix : mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulieres; elles viendroient toutes en foule vous assieger. Vous seriez l'unique juge de votre peuple. Tous les autres Juges qui sont sous vous deviendroient inutiles : vous seriez accablé, & les petites affaires vous déroberoient aux grandes, sans que vous pussiez suffire à regler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras : renvoyez les affaires des particuliers aux Juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager ;

vous ferez alors les veritables fonctions de Roi.

On me presse encore, disoit Idomenée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudroient trouver une espece de récompense, en épousant certaines filles riches ; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissemens. Il est vrai, répondoit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot : mais ce mot lui-même vous coûteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux peres & aux meres la liberté & la consolation de choisir leurs gendres, & par consequent leurs heritiers? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos Citoyens. Les mariages ont

assez d'épines, sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fideles à récompenser, donnez-leur des terres incultes, ajoûtez-y des rangs & des honneurs proportionnez à leur condition & à leurs services. Ajoûtez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes sur les fonds destinez à votre dépense: mais ne payez jamais vos dettes, en sacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idomenée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sibarites, disoit-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirez depuis peu ici. Cederai-je à ces peuples? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous. Il n'est pas jus-

te, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause : mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc, repartit Idomenée ? Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties : mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin, qui ne soit suspect d'aucun côté ; tels sont les Sipentins : ils n'ont aucun interêt contraire aux vôtres. Mais suis-je obligé, répondit Idomenée, à croire quelque arbitre ? ne suis-je pas Roi ? Un Souverain est-il obligé à se soûmettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination ? Mentor reprit ainsi le discours : Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien ; ils soûtiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentimens, il faut qu'un arbitre choisi

par les parties vous accommode, ou que le ſort des armes décide. Il n'y a point de milieu : ſi vous entriez dans une République où il n'y eût ni Magiſtrats ni Juges, & où chaque famille ſe crût en droit de ſe faire juſtice à elle-même par violence ſur toutes ſes prétentions contre ſes voiſins ; vous déploreriez le malheur d'une telle Nation, & vous auriez horreur de cet affreux deſordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui eſt la République univerſelle, ſi chaque peuple qui n'y eſt que comme une grande famille, ſe croit en plein droit de ſe faire par violence juſtice à ſoi-même ſur toutes ſes prétentions contre les autres peuples voiſins ? Un particulier qui poſſede un champ, comme l'heritage de ſes ancêtres, ne

peut

peut s'y maintenir que par l'autorité des Loix, & par le jugement du Magistrat. Il seroit très-severement puni comme un séditieux, s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les Rois puissent employer d'abord la violence pour soûtenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voyes de douceur & d'humanité ? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée & plus inviolable pour les Rois par rapport à des païs entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourez ? Sera-t-on injuste & ravisseur quand on ne prend que quelque arpent de terre ? Sera-t on juste, sera-t-on Heros quand on prend des Provinces ? Si on se prévient, si on se flâte, si on s'aveugle dans les petits interêts de particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de se flâter & de s'aveugler sur les grands

grands interêts d'Etat? Se croira-t-on soi-même dans une matiere où l'on a tant de raisons de se défier de soi? Ne craindra-t-on point de se tromper dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des consequences affreuses? L'erreur d'un Roi qui se flâte sur ses prétentions, cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funestes s'étendent jusques dans les siecles les plus reculez. Un Roi qui assemble toûjours tant de flateurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flaté en ces occasions? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le differend, il montre son équité, sa bonne foi, sa moderation: il publie les solides raisons, sur lesquelles sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un mediateur amiable, & non un Juge de rigueur. On ne se soûmet pas aveuglément

glément à ses décisions : mais on a pour lui une grande déference : il ne prononce pas une Sentence en Juge Souverain; mais il fait des propositions, & on sacrifie quelque chose par ses conseils, pour conserver la paix. Si la guerre vient malgré tous les soins qu'un Roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins, & la juste protection des Dieux. Idomenée touché de ces discours, consentit que les Sipontins fussent médiateurs entre lui & les Sibarites.

Alors le Roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Telemaque aimoit Antiope, & il espera de le prendre par cette passion. Dans cette vûe il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins ;

elle le fit pour ne desobéïr pas à son pere, mais avec tant de modestie & de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéïssant. Idomenée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens & sur Adraste : mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Telemaque ; elle s'en défendit avec respect, & son pere n'osa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénetroit le cœur du jeune fils d'Ulysse ; il étoit tout émû. Idomenée qui avoit les yeux attachez sur lui, jouissoit du plaisir de remarquer son trouble : mais Telemaque ne faisoit pas semblant d'appercevoir les desseins du Roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occasions d'être fort touché : mais la raison étoit en lui au-dessus du sentiment, & ce n'étoit plus ce même Telemaque, qu'une passion tyrannique avoit autrefois

captivé

captivé dans l'isle de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond silence; dès qu'elle avoit fini, il se hâtoit de tourner la conversation sur quelqu'autre matiere.

Le Roi ne pouvant par cette voye réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller: mais il falut executer l'ordre de son pere. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & semblable à ceux que Castor domptoit pour les combats; elle le conduit sans peine: une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur; elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le Roi la voit, & il ne peut se lasser de la voir. En la voyant il oublie tous ses malheurs passez. Telemaque la voit aussi, & il est encore plus touché

de

de la modestie d'Antiope, que de son adresse, & de toutes ses graces. Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon ; ses longues soïes étoient dures & herissées comme des dards; ses yeux étincelans étoient pleins de sang & de feu : son soufle se faisoit entendre de loin, comme le bruit sourd des vents séditieux, quand Eole les rappelle dans son antre, pour appaiser les tempêtes: ses défenses longues & crochues comme la faulx tranchante des moissonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en approcher étoient déchirez. Les plus hardis chasseurs en le poursuivant, craignoient de l'atteindre. Antiope legere à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près ; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule ; le sang de

l'animal farouche ruisselle, & le rend plus furieux : il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope malgré sa fierté fremit & recule ; le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines, qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le coursier chancelle, & est abattu. Antiope se voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle ; mais Telemaque attentif au danger d'Antiope, étoit déja descendu de cheval plus prompt que les éclairs ; il se jette entre le cheval abattu, & le sanglier, qui revient pour venger son sang : il tient dans ses mains un long dard, & l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal qui tombe plein de rage.

A l'instant Telemaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand

quand on la voit de près, & qui étonne tous les chasseurs ; il la presente à Antiope ; elle en rougit ; elle consulte des yeux son pere, qui après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors du péril, & lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle dit à Telemaque : Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit ; elle baissa les yeux, & Telemaque qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse ! Mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous. Antiope sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idomenée auroit dès ce moment promis sa fille à Telemaque : mais il espera d'enflamer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, & crût même le retenir encore à Salente par le desir d'assurer son mariage. Idomenée raisonnoit ainsi en lui-même : mais les Dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Telemaque, fut précisément ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un desir impatient de s'en retourner à Ithaque ; il pressa Idomenée de le laisser partir ; le vaisseau étoit déja prêt. Ainsi Mentor qui regloit tous les momens de la vie de Telemaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu, & pour lui

faire

faire acquerir de l'experience. Mentor avoit eu ſoin de faire préparer le vaiſſeau dès l'arrivée de Telemaque ; mais Idomenée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une triſteſſe mortelle & dans une déſolation à faire pitié, lorſqu'il vit que ſes deux hôtes dont il avoit tiré tant de ſecours alloient l'abandonner ; il ſe renfermoit dans les lieux les plus ſecrets de ſa maiſon : là il ſoulageoit ſon cœur, en pouſſant des gémiſſemens, & en verſant des larmes ; il oublioit le ſoin de ſe nourrir ; le ſommeil n'adouciſſoit plus ſes cuiſantes peines ; il ſe deſſechoit, il ſe conſumoit par ſes inquietudes : ſemblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ſes rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliez où la ſéve coule pour ſa nourriture ; cet arbre que les vents n'ont

n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, & que la hache du Laboureur a toûjours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal; il se flêtrit, il se dépouille de ses feuilles qui font sa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entrouverte & des branches séches. Tel parut Idomenée dans sa douleur.

Telemaque attendri n'osoit lui parler; il craignoit le jour du départ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il seroit demeuré longtems dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit: Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain, votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commoditez & de vos interêts: mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'experience de vos maux à com-

compatir à ceux des autres : ſans cette compaſſion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes ; mais il ne faut pas la pouſſer trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idomenée pour le faire conſentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une converſation ſi fâcheuſe : mais je ne veux point que la mauvaiſe honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoûtumiez à mêler le courage & la fermeté, avec une amitié tendre & ſenſible. Il faut craindre d'affliger les hommes ſans neceſſité ; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il eſt impoſſible de leur épargner entierement. C'eſt pour chercher cet adouciſſement, répondit Telema-

que, que j'aimerois mieux qu'Idomenée apprit notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit auſſitôt : Vous vous trompez, mon cher Telemaque ; vous êtes né comme les enfans des Rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout ſe faſſe à leur mode, & que toute la nature obéïſſe à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de réſiſter à perſonne en face. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger, mais c'eſt pour leur propre commodité ; ils ne veulent point voir autour d'eux des viſages triſtes & mécontens. Les peines & les miſeres des hommes ne les touchent point, pourvû qu'elles ne ſoient pas ſous leurs yeux ; s'ils en entendent parler, ce diſcours les importune & les attriſte : pour leur plaire il faut toûjours

leur dire que tout va bien; & pendant qu'ils ſont dans leurs plaiſirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puiſſe interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, réſiſter aux prétentions, & aux paſſions injuſtes d'un homme importun ? ils en donneront toûjours la commiſſion à une autre perſonne, plûtôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occaſions, ils ſe laiſſeroient plûtôt arracher les graces les plus injuſtes; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de ſavoir décider contre le ſentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foibleſſe qu'on ſent en eux, fait que chacun ne ſonge qu'à s'en prévaloir; on les preſſe, on les importune, on les accable, & on réuſſit en les accablant. D'abord on les flâte, & on les encenſe

pour s'insinuer ; mais dès qu'on est dans leur confiance , & qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mene loin ; on leur impose le joug, ils en gémissent, ils veulent souvent le secouer, mais ils le portent toute leur vie ; ils sont jaloux de ne paroître point gouvernez, & ils le sont toûjours ; ils ne peuvent même se passer de l'être ; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun soûtien, rampent toûjours autour du tronc de quelque grand arbre.

Je ne souffrirai point, ô Telemaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbecile pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idomenée, vous ne serez plus touché de ses peines, dès que vous serez sorti de Salente. Ce n'est

point

point ſa douleur qui vous attendrit, c'eſt ſa preſence qui vous embaraſſe. Allez parler vous-même à Idomenée, apprenez dans cette occaſion à être tendre, & ferme tout enſemble : montrez-lui votre douleur de le quiter; mais montrez-lui auſſi d'un ton déciſif la neceſſité de votre départ.

Telemaque n'oſoit ni réſiſter à Mentor, ni aller trouver Idomenée, il étoit honteux de ſa crainte, & n'avoit pas le courage de la ſurmonter; il heſitoit, il faiſoit deux pas, & revenoit incontinent pour alleguer à Mentor quelque nouvelle raiſon de differer : mais le ſeul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faiſoit diſparoître tous ſes beaux prétextes. Eſt-ce donc là, diſoit Mentor en ſoûriant, ce vainqueur des Dauniens, ce liberateur de la grande Heſperie, & ce fils du ſage Ulyſſe, qui doit

être après lui l'oracle de la Grece ? Il n'ose dire à Idomenée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son pere. O peuple d'Ithaque: combien seriez-vous malheureux un jour, si vous aviez un Roi que la mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands interêts à ses foiblesses sur les plus petites choses. Voyez, Telemaque, quelle difference il y a entre la valeur dans les combats & le courage dans les affaires: vous n'avez point craint les armes d'Adraste, & vous craignez la tristesse d'Idomenée. Voilà ce qui deshonore les Princes, qui ont fait les plus grandes actions: après avoir paru des Heros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes où d'autres se soûtiennent avec vigueur.

Telemaque sentant la verité de

ces paroles,& piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter soi-même : mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idomenée étoit assis, ses yeux baissez, languissans & abatus de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre : il n'osoit le regarder, ils s'entendoient sans se rien dire ; & chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence ; ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idomenée pressé d'un excès de douleur, s'écria : A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma foiblesse on m'abandonne : Hé bien ! je vais retomber dans tous mes malheurs; qu'on ne me parle plus de bien gouverner ; non, je ne puis le faire, je suis las des hommes. Où voulez-vous aller, Telemaque ? Votre pere n'est plus, vous le cherchez inutile-

 ment,

ment, Ithaque eſt en proye à vos ennemis ; ils vous feront périr ſi vous y retournez. Quelqu'un d'entre eux aura épouſé votre mere ; demeurez ici : vous ſerez mon gendre & mon heritier ; vous regnerez après moi. Pendant ma vie même vous aurez ici un pouvoir abſolu : ma confiance en vous ſera ſans bornes. Que ſi vous êtes inſenſible à tous ces avantages, du moins laiſſez-moi Mentor, qui eſt toute ma reſſource. Parlez, répondez-moi, n'endurciſſez point votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ? Ah ! je comprens combien les Dieux me ſont cruels, je le ſens encore plus rigoureuſement qu'en Crete, lorſque je perçai mon propre fils.

Enfin Telemaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne ſuis point à moi, les deſtinées

me rappellent dans ma patrie. Mentor qui a la ſageſſe des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir : que voulez-vous que je faſſe ? Renoncerai-je à mon pere, à ma mere, à ma patrie, qui me doit être encore plus chere qu'eux ? Etant né pour être Roi, je ne ſuis pas deſtiné à une vie douce & tranquile, ni à ſuivre mes inclinations. Votre Royaume eſt plus riche & plus puiſſant que celui de mon pere : mais je dois préferer ce que les Dieux me deſtinent, à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux ſi j'avois Antiope pour épouſe ſans eſperance de votre Royaume : mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce ſoit mon pere qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'eſt-ce pas ſur cette

promesse que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les alliez ? Il est tems que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les Dieux qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni pere, ni mere, ni patrie assurée; il ne me reste qu'un homme sage & vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, & consentir qu'il m'abandonne ? Non, je mourrois plûtôt; arrachez-moi la vie, la vie n'est rien, mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Telemaque parloit, sa voix devenoit plus forte, & sa timidité disparoissoit. Idomenée ne savoit que répondre, & ne pou-

pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards & par ses gestes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles : Ne vous affligez point, nous vous quittons, mais la sagesse qui préside aux conseils des Dieux, demeurera sur vous ; croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici pour sauver votre Royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philocles, que nous vous avons rendu, vous servira fidellement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les miserables, seront toûjours dans son cœur. Ecoutez-le, servez-vous de lui avec confiance & sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer, est

de l'obliger à vous dire tous vos défauts ſans adouciſſement. Voilà en quoi conſiſte le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis qui lui faſſent remarquer ſes fautes. Pourvû que vous ayez ce courage, notre abſence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux : mais ſi la flaterie qui ſe gliſſe comme un ſerpent, retrouve un chemin juſqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conſeils deſintereſſez, vous êtes perdu. Ne vous laiſſez point abatre à la douleur; mais efforcez-vous de ſuivre la vertu. J'ai dit à Philocles tout ce qu'il doit faire pour vous ſoulager & pour n'abuſer jamais de votre confiance ; je puis vous répondre de lui : les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Telemaque; chacun doit ſuivre courageuſement ſa deſtinée, il eſt inutile de

s'affli-

s'affliger. Si jamais vous avez besoin de mon ſecours, après que j'aurai rendu Telemaque à ſon pere & à ſon païs, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaiſir plus ſenſible ? je ne cherche ni biens, ni autorité ſur la terre ; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la juſtice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance de l'amitié que vous m'avez témoignée ?

A ces mots Idomenée fut tout-à-coup changé ; il ſentit ſon cœur appaiſé, comme Neptune de ſon trident appaiſe les flots en courroux & les plus noires tempêtes : il reſtoit ſeulement en lui une douleur douce & paiſible ; c'étoit plûtôt une triſteſſe & un ſentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'eſperance du ſecours des Dieux commencérent à renaître au dedans de lui.

Hé

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne se point décourager ! Du moins souvenez-vous d'Idomenée quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prosperité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laissé un Roi malheureux qui n'espere qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de résister aux Dieux qui m'avoient prêté un si grand tresor. Allez aussi, Mentor, le plus grand & le plus sage de tous les hommes, (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vû en vous, & si vous n'êtes point une Divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles & ignorans ;) allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez tous deux, je n'ose plus parler,

ler, pardonnez mes soûpirs. Allez, vivez, soyez heureux ensemble ; il ne me reste plus rien au monde que le souvenir de vous avoir possedez ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas connu assez le prix ! jours trop rapidement écoulez, vous ne reviendrez jamais ; jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voyent.

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embrassa Philocles qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Telemaque voulut prendre Mentor par la main pour se retirer de celles d'Idomenée ; mais Idomenée prenant le chemin du port, se mit entre Mentor & Telemaque ; il les regardoit, il gémissoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de Matelots ; on tend les cordages,

on leve les voiles, le vent favorable se leve. Telemaque & Mentor les larmes aux yeux prennent congé du Roi, qui les tient longtems serrez entre ses bras, & qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

Fin du vingt-troisiéme Livre.

LES

Liv. 24e.



Télémaque retrouve Ulisse.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE XXIV.

DEja les voiles s'enflent, on leve les ancres, la terre semble s'enfuir, & le Pilote experimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacez, & les monts Acroceranuniens qui montrent encore un front orgueilleux au Ciel, après avoir été si souvent écrasez par la foudre.

Pen-

Pendant cette navigation, Telemaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées ; d'abord elles me paroissoient comme un songe, mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit & s'y presentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premieres lueurs de l'aurore, mais qu'ensuite ils semblent sortir comme d'un cahos, quand la lumiere qui croît insensiblement, les distingue, & leur rend, pour ainsi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les differens caracteres d'esprit, pour les choisir & les appliquer selon leurs talens : mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut

faut étudier les hommes pour les connoître ; & pour les connoître, il en faut voir & traiter avec eux. Les Rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Telemaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens experimentez : tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualitez des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux, qui ayent longtems étudié leurs caracteres ; vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais

Poëtes ?

Poëtes ? C'eſt la frequente lecture, & la reflexion avec des gens qui avoient le goût de la Poëſie. Qui eſt-ce qui vous a acquis le diſcernement ſur la muſique ? C'eſt la même application à obſerver les bons muſiciens. Comment peut-on eſperer de bien gouverner les hommes, ſi on ne les connoît pas ? & comment les connoîtra-t-on ſi l'on ne vit jamais avec eux ? Ce n'eſt pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choſes indifferentes & préparées avec art : il eſt queſtion de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les reſſources ſecrettes qui y ſont, de les tâter de tous côtez, de les ſoulager pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par ſavoir ce qu'ils doivent être ; il faut ſavoir ce que c'eſt que le vrai & ſolide merite,
pour

pour diſcerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne ceſſe de parler de vertu & de merite, ſans ſavoir ce que c'eſt préciſément que le merite & la vertu. Ce ne ſont que de beaux noms, que des termes vagues pour la pluſpart des hommes, qui ſe font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de juſtice, de raiſon, & de vertu, pour connoître ceux qui ſont raiſonnables & vertueux. Il faut ſavoir les maximes d'un bon & ſage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité : en un mot, pour meſurer pluſieurs corps, il faut avoir une meſure fixe : pour juger, il faut avoir tout de même des principes conſtans auſquels tous nos jugemens ſe réduiſent. Il faut ſavoir préciſément quel eſt le but de la vie humaine, & quelle fin on doit

ſe propoſer en gouvernant les hommes : ce but unique & eſſentiel eſt de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour ſoi; car cette recherche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tyrannique : mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du gouvernement pour rendre les hommes bons & heureux : autrement on marche à tâtons & au hazard pendant toute la vie; on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de Pilote, qui ne conſulte point les aſtres, & à qui toutes les côtes voiſines ſont inconnues, il ne peut faire que naufrage.

Souvent les Princes, faute de ſavoir en quoi conſiſte la vraye vertu, ne ſavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes : la vraye vertu a pour eux quelque choſe d'âpre, elle leur paroît trop auſtere & indépendante : elle les effraye & les aigrit; ils

ils se tournent vers la flâterie: dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincerité ni de vertu. Dès-lors ils courent après un vain phantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la veritable. Ils s'accoûtument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraye vertu sur la terre; car les bons connoissent bien les méchans: mais les méchans ne connoissent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne savent que se défier de tout le monde également; ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses, ils craignent les hommes, & se font craindre d'eux. Ils fuyent la lumiere, ils n'osent paroître dans leur naturel; quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être; car la curiosité maligne de leurs sujets pénetre & devine tout, mais ils ne connoissent

per-

personne. Les gens interessez qui les obsedent sont ravis de les voir inaccessibles. Un Roi inaccessible aux hommes l'est aussi à la verité. On noircit par d'infames rapports, & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de Rois passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche; où craignant sans cesse d'être trompez, ils le sont toûjours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions, & tous leurs préjugez. Les bons même ont leurs défauts & leurs préventions. De plus on est à la merci des rapporteurs: nation basse & maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plûtôt que de cesser de nuire, qui se joue pour son interêt de la défiance & de l'in-

l'indigne curiosité d'un Prince foible & ombrageux.

Connoissez donc, ô mon cher Telemaque, connoissez les hommes; examinez-les, faites-les parler les uns sur les autres, éprouvez-les peu à peu : ne vous livrez à aucun; profitez de vos experiences lorsque vous aurez été trompé dans vos jugemens; car vous serez trompé quelquefois : apprenez par-là à ne juger promptement de personne, ni en bien, ni en mal. Les méchans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisemens; mais vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance; car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture, ils aiment mieux de l'estime & de la confiance que

des tresors, mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes. Tel eût été toûjours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité & de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume deux ou trois vrais amis d'une sagesse & d'une bonté constante, trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent pour remplir les places inferieures. Par les bons ausquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même dans les autres sujets.

Mais faut-il, disoit Telemaque, se servir des méchans quand ils sont habiles, comme je l'ai oui dire tant de fois ? On est souvent, répondit Mentor, dans la necessité de s'en servir. Dans une nation agitée & en desordre, on trouve souvent des gens injustes & artificieux

ficieux qui ſont déja en autorité : ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter, ils ont acquis la confiance de certaines perſonnes puiſſantes qu'on a beſoin de ménager ; il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes ſcelerats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverſer. Il faut bien s'en ſervir pour un tems; mais il faut auſſi avoir en vûe de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraye & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuſer, & vous tenir enſuite malgré vous par votre ſecret ; chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des negociations paſſageres. Traitez-les bien, engagez-les par leurs paſſions mêmes à vous être fideles ; car vous ne les tiendrez que par-là : mais ne les mettez point dans vos déliberations les plus ſe-

crettes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré, mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre Etat devient paisible, reglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous êtes sûr, peu à peu les méchans dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans: mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est necessaire de tolerer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité, il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité, & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les laissoit faire. Après tout c'est un mal que le bien se fasse par les méchans; & quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre neanmoins

moins peu à peu à le faire cesser. Un Prince sage, qui ne voudra que le bon ordre & la justice, parviendra avec le tems à se passer des hommes corrompus & trompeurs, il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation; il est necessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Telemaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor, l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, & qui deviendroient de grands hommes, si l'émulation & l'esperance du succès les animoit au travail? Combien y a-t-il d'hommes que la misere & l'im-



puissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime ? Si donc vous attachez les récompenses & les honneurs au génie & à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes ! Mais combien en formerez-vous, en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers ! Vous exercerez leurs talens, vous éprouverez l'étendue de leur esprit, & la sincerité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris sous vos yeux dans les inferieures. Vous les aurez suivis toute votre vie de degré en degré : vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Telemaque, ils apperçûrent un vaisseau Pheacien qui avoit relâché dans une petite isle deserte & sauvage, bordée de

rochers

rochers affreux. En même tems les vents se tûrent, les doux zéphirs mêmes semblérent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abatues ne pouvoient plus animer le vaisseau ; l'effort des rameurs déja fatiguez, étoit inutile ; il falut aborder en cette isle, qui étoit plûtôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme on n'auroit pû y aborder sans un grand péril. Ces Pheaciens qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Telemaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpez. Aussitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vû Ulysse Roi d'Ithaque dans la maison du Roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adressé par hazard, n'étoit pas Pheacien ;

c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majestueux, mais triste & abatu : il paroissoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la question de Telemaque ; mais enfin il lui répondit : Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le Roi Alcinoüs comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hospitalité : mais il n'y est plus, & vous l'y chercherez inutilement ; il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux appaisez souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses Dieux Penates. A peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles, qu'il se jetta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroissant affligé de ne pouvoir partir. Telemaque le regardoit fixement : plus il le regardoit, plus il étoit émû & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor,

m'a

m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis, & je sens que mon cœur s'interesse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçû. A peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre. Je ne puis cesser neanmoins de souhaiter la fin de ses maux. Mentor soûriant, répondit : Voilà à quoi servent les malheurs de la vie; ils rendent les Princes moderez, & sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prosperitez, ils se croyent des Dieux, ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se jouer de la nature entiere. Quand ils entendent parler des souffrances, ils ne savent ce que c'est : c'est un songe pour eux, ils

n'ont jamais vû la distance du bien & du mal ; l'infortune seule peut leur donner de l'humanité & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils sentent qu'ils sont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage ; combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir ? Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un Berger, sera peutêtre malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence; car les peuples ne souffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Telemaque étoit plongé dans

dans la tristesse & dans le chagrin; & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choses sont vrayes, l'état d'un Roi est bien malheureux : il est l'esclave de tous ceux ausquels il paroît commander. Il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux : il se doit tout entier à eux, il est chargé de tous leurs besoins ; il est l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en pere, qu'il les rende sages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'est pas la sienne; il ne peut rien faire ni pour sa gloire, ni pour son plaisir : son autorité est celle des loix, il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des loix pour les faire regner ; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir :

il est l'homme le moins libre & le moins tranquile de son Royaume. C'est un esclave qui sacrifie son repos & sa liberté, pour la liberté & la felicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le Roi n'est Roi que pour avoir soin de son peuple, comme un Berger de son troupeau, ou comme un pere de sa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Telemaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenses, il represente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les loix ? Celle de se mettre audessus des loix est une gloire fausse, qui n'inspire que de l'horreur & du mépris : s'il est méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne sauroit trouver aucune paix

dans ses passions & dans sa vanité: s'il est bon, il doit goûter le plus pur & le plus solide de tous les plaisirs, à travailler pour la vertu, & attendre des Dieux une éternelle récompense.

Telemaque agité au-dedans par une peine secrette, sembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fut rempli, & qu'il les eut lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre ses veritables sentimens un esprit de contradiction & de subtilité pour rejetter les veritez que Mentor expliquoit.

Telemaque opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi! disoit-il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais; & pour faire du bien à des méchans, qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire? Mentor lui répondoit patiem-

ment:

ment : Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, & ne laisser pas de leur faire du bien : il faut les servir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en souviennent & le récompensent. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toûjours des hommes vertueux qui sont touchez de votre vertu. La multitude même, quoique changeante & capricieuse, ne laisse pas de faire tôt ou tard une espece de justice à la veritable vertu: mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ? ne travaillez pas uniquement à les rendre puissans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs : cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; ils n'en seront que plus méchans, & par conséquent plus ingrats. C'est leur

faire un present funeste : c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincerité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidelité, la moderation, le desinteressement. En les rendant bons vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le veritable bien, qui est la vertu : si elle est solide, elle les attachera toûjours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi en leur donnant les veritables biens, vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des Princes, qui ne les ont jamais portez qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi ? Le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris

appris à faire. Que si au contraire il travailloit par ses exemples, & par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leurs vertus; ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des Dieux dequoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Telemaque s'avança avec empressement vers les Pheaciens, dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vû Ulysse. Le Vieillard répondit: Nous venons de nôtre isle, qui est celle des Pheaciens; nous allons chercher des marchandises vers l'Epire. Ulysse, comme on vous l'a déja dit, a passé dans notre patrie, mais il en est parti. Quel est, ajoûta aussitôt Telemaque, cet homme si triste, qui cherche les lieux les

plus

plus deserts, en attendant que votre vaisseau parte ? C'est, répondit le Vieillard, un Etranger qui nous est inconnu : mais on dit qu'il se nomme Cleomenes ; qu'il est né en Phrygie : qu'un Oracle avoit prédit à sa mere avant sa naissance qu'il seroit Roi, pourvû qu'il ne demeurât point dans sa patrie ; & que s'il y demeuroit, la colere des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parens le donnérent à des matelots qui le portérent dans l'isle de Lesbos. Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand interêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agreable, & adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie aux sciences & aux beaux arts : mais on ne put le souffrir dans aucun païs. La prédiction faite

faite sur lui devint celebre: on le reconnut bientôt par tout où il alla. Par tout les Rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes: ainsi il est errant depuis sa jeunesse, & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter; il a souvent passé chez des peuples fort éloignez du sien. Mais à peine est-il arrivé dans une ville qu'on y découvre sa naissance, & l'Oracle qui le regarde. Il a beau se cacher & choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure. Ses talens éclattent, dit-on, toûjours malgré lui, & pour la guerre, & pour les lettres, & pour les affaires les plus importantes: il se presente toûjours en chaque païs quelque occasion imprévûe qui l'entraîne, & qui le fait connoître au public. C'est son mérite qui fait son malheur, il le fait craindre & l'exclud de tous les païs où il veut habiter.

Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré par tout, mais rejetté de toutes les terres connues : il n'est plus jeune, & cependant il n'a pû encore trouver aucune côte ni de l'Asie ni de la Grece où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos ; il paroît sans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il se trouveroit trop heureux que l'Oracle ne lui eût jamais promis la Royauté : il ne lui reste aucune esperance de revoir jamais sa patrie, car il sçait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La Royauté même pour laquelle il souffre ne lui paroît point desirable ; il court malgré lui après elle par une triste fatalité de Royaume en Royaume, & elle semble fuïr devant lui pour se jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse : funeste present des Dieux qui trouble tous ses plus beaux jours, & qui

qui ne lui cause que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos. Il s'en va, dit-il, vers la Thrace chercher quelque peuple sauvage & sans loix qu'il puisse assembler, policer, & gouverner pendant quelques années; après quoi l'Oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les Royaumes les plus florissans : il compte alors de se retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage & moderé qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, & qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet Etranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conversation Telemaque tournoit souvent ses yeux vers la mer, qui commençoit à être

être agitée. Le vent soûlevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Telemaque : Il faut que je parte ; mes Compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage ; on s'embarque : on n'entend que des cris confus sur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu avoit erré quelque tems au milieu de l'isle, montant sur le sommet de tous les rochers, & considerant de là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Telemaque ne l'avoit point perdu de vûe, & il ne cessoit d'observer ses pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, & servant de jouet à une rigoureuse fortune loin de sa patrie. Au

moins,

moins, disoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque : mais ce Cleomenes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adoucissoit la peine de Telemaque. Enfin cet homme voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpez avec autant de vîtesse & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses fléches les cerfs & les sangliers. Déja cet inconnu est dans le vaisseau qui fend l'onde amere, & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrete de douleur saisit le cœur de Telemaque, il s'aflige sans savoir pourquoi ; les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux que de pleurer. En même tems il apperçoit sur le rivage tous les mariniers

niers de Salente couchez sur l'herbe,& profondément endormis; ils étoient las & abatus. Le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Telemaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Pheaciens avoient été si attentifs & si diligens à profiter du vent favorable : mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Pheacien prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement & un trouble secret tient ses yeux attachez vers ce vaisseau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée ; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle ; il est tout hors de lui-même dans un trans-

port

port ſemblable à celui des Menades, lorſqu'elles tiennent le thirſe en main, & qu'elles font retentir de leurs cris inſenſez les rives de l'Hebre & les montagnes de Rhodope à Iſmare.

Enfin il revient un peu de cette eſpece d'enchantement ; ſes larmes recommencent à couler de ſes yeux ; & alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Telemaque, de vous voir pleurer ; la cauſe de votre douleur qui vous eſt inconnue, ne l'eſt pas à Mentor ; c'eſt la nature qui parle, & qui ſe fait ſentir : c'eſt elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une ſi vive émotion, eſt le grand Ulyſſe ; ce qu'un vieillard Pheacien vous a raconté de lui ſous le nom de Cleomenes, n'eſt qu'une fiction, pour cacher plus ſûrement le retour de votre pere dans ſon Royaume. Il s'en va droit à Ithaque ; déja il eſt bien

prêt

prêt du port, & il revoit enfin ces lieux si longtems desirez: vos yeux l'ont vû, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais sans le connoître; bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins émû que le vôtre; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel dans un lieu où il pourroit être exposé à des trahisons & aux insultes des cruels amans de Penelope. Ulysse votre pere est le plus sage de tous les hommes; son cœur est comme un puits profond, on ne sçauroit y puiser son secret. Il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la blesse, mais il ne la dit que pour le besoin; & la sagesse, comme un sceau, tient toujours ses lévres fermées à toutes paroles inutiles.

Combien a-t-il été émû en vous parlant! Combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir! Que n'a-t-il pas souffert en vous voyant! Voilà ce qui le rendoit triste & abatu.

Pendant ce discours, Telemaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes: les sanglots l'empêchérent même longtems de répondre ; enfin il s'écria : Helas! mon cher Mentor, je sentois bien dans cet inconnu je ne sai quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant son départ, que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler, & sans faire semblant de le connoître? Quel est donc ce mystere? Serai-je toujours malheureux? Les Dieux irritez veulent-ils me tenir, comme

me Tantale, alteré, qu'une eau trompeuse amuse s'enfuyant de ses lévres avides? Ulysse, Ulysse, m'avez-vous échapé pour jamais? Peutêtre ne le verrai-je plus? Peutêtre que les amans de Penelope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient? Au moins si je le suivois, je mourrois avec lui! O Ulysse! ô Ulysse! si la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie), je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycenæ. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant je l'embrasserois, je serois déja avec lui dans le port d'Ithaque, nous combatrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en soûriant: Voyez, mon cher Telema-

que, comment les hommes sont faits. Vous voilà tout désolé, parce que vous avez vû votre pere sans le reconnoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'étoit pas mort ? aujourd'hui vous en êtes assuré par vos propres yeux ; & cette assurance qui devroit vous combler de joie, vous laisse dans l'amertume. Ainsi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus desiré, dès qu'il le possede ; & il est ingenieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possede pas encore. C'est pour exercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce tems comme perdu, sachez que c'est le plus utile de votre vie ; car il vous exerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient

tient pour devenir maître de soi & des autres : l'impatience qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse & une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sçait pas attendre & souffrir, est comme celui qui ne sçait pas se taire sur un secret ; l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il faut, ses coursiers fougueux ; ils n'obéïssent plus au frein, ils se précipitent ; & l'homme foible auquel ils échapent, est brisé dans sa chûte. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomptez & farouches, dans un abîme de malheurs : plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste ; il n'attend rien, il ne se donne le tems de rien mesurer, il

force toutes choses pour se contenter ; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, il brise les portes plûtôt que d'attendre qu'on les lui ouvre, il veut moissonner quand le sage laboureur seme : tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-tems, est mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ses desirs volages. Tels sont les projets insensez d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui se livre à ses desirs impatiens pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Telemaque, que les Dieux exercent tant votre patience ; & semblent se jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous esperez se montrent à vous, & s'enfuyent comme un songe leger que le réveil fait disparoître : pour vous apprendre que
les

les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains, échapent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence, & les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Telemaque à une derniere épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Telemaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon ; l'encens fume, le sang des victimes coule. Telemaque pousse des soupirs tendres vers le Ciel, il reconnoît la puissante protection de la Déesse. A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit

Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là il apperçoit tout-à-coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme : les rides de son front s'effaçent, comme les ombres disparoissent, quand l'aurore de ses doigts de rose ouvre les portes de l'Orient & enflâme tout l'horison ; ses yeux creux & austeres se changent en des yeux bleus d'une couleur celeste, & pleins d'une flâme divine ; sa barbe grise & négligée disparoît ; des traits nobles & fiers, mêlez de douceur & de grace, se montrent aux yeux de Telemaque ébloui ; il reconnoît un visage de femme avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclose au Soleil : on y voit la blancheur des lys mêlée de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple & negligée ;

gligée ; une odeur d'ambroisie se répand de ses cheveux flotans : ses habits éclatent comme les vives couleurs, dont le Soleil en se levant peint les sombres voûtes du Ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre, elle coule legerement dans l'air comme un oiseau le fend de ses aîles ; elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les Villes & les Nations les plus guerrieres. Mars même en seroit effrayé ; sa voix est douce & moderée, mais forte & insinuante ; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Telemaque, & qui lui font ressentir je ne sai quelle douleur délicieuse ; sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athenes, & sur sa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Telemaque reconnoît Minerve.

O Déesse, dit-il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son pere ! Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua, ses lévres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impetuosité du fond de son cœur. La Divinité présente l'accabloit, & il étoit comme un homme, qui dans un songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration, & qui par l'agitation pénible de ses lévres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la derniere fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de

l'hom-

l'homme. Je vous ai montré par des experiences sensibles les vraies & les fausses maximes par lesquelles on peut regner : vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs. Car quel est l'homme qui peut gouverner sagement, s'il n'a jamais souffert, & s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli, comme votre pere, les terres & les mers de vos tristes avantures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas ; il ne vous reste plus qu'un court & facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment ; combattez avec lui, & obéissez-lui comme le moindre de ses sujets ; donnez-en l'exemple aux autres : il vous donnera pour épouse Antiope, & vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse & la

vertu. Lorſque vous regnerez, mettez toute votre gloire à renouveller l'âge d'or, écoutez tout le monde, croyez peu de gens : gardez-vous bien de vous croire trop vous-même ; craignez de vous tromper : mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé : aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt néceſſaire quand l'amour manque : mais il la faut toujours employer à regret comme les remedes violens & les plus dangereux. Conſiderez toujours de loin toutes les ſuites de ce que vous voulez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconveniens, & ſachez que le vrai courage conſiſte à envisager tous les périls, & à les mépriſer quand ils deviennent néceſſaires ; celui qui ne veut pas les voir, n'a pas aſſez de courage pour en ſupporter tran-

quilent la vûe : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage & magnanime. Fuyez la molesse, le faste, la profusion : mettez votre gloire dans la simplicité, que vos vertus & vos bonnes actions soient les ornemens de votre personne & de votre Palais; qu'elles soient la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai honneur : n'oubliez jamais que les Rois ne regnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples : les biens qu'ils font, s'étendent jusques dans les siecles les plus éloignez : les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération jusqu'à la posterité la plus reculée. Un mauvais regne fait quelquefois la calamité de plusieurs siecles. Sur tout soiez

ſoiez en garde contre votre humeur. C'eſt un ennemi que vous porterez par tout avec vous juſqu'à la mort. Il entrera dans vos conſeils, & vous trahira ſi vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occaſions les plus importantes : elle donne des inclinations & des averſions d'enfant au préjudice des plus grands interêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raiſons ; elle obſcurcit tous les talens, rabaiſſe le courage, rend un homme inégal, foible, vil & inſupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Telemaque ! cette crainte eſt le plus grand treſor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la ſageſſe, la juſtice, la paix, la joie, les purs plaiſirs, la vraye liberté, la douce abondance, & la gloire ſans tache.

Je

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse ; mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvû que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est tems que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous en Egypte & à Salante, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sévre les enfans, lorsqu'il est tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'envelopa d'un nuage d'or & d'azur, où elle disparut. Telemaque soûpirant, étonné & hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au Ciel ; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de

partir,

partir, arriva à Ithaque, & reconnut son pere chez le fidele Eumée.

Fin du vingt-quatre & dernier Livre.

ODE

ODE.

I.

MOntagnes * de qui l'audace,
Va porter jusques aux Cieux
Un front d'éternelle glace;
Soûtien du séjour des Dieux,
Dessus vos têtes chenuës,
Je cueille au-dessus des nuës
Toutes les fleurs du Printems.
A mes pieds, contre la terre,
J'entens gronder le tonnerre,
Et tomber mille torrens.

II.

Semblables aux Monts de Thrace,
Qu'un Geant audacieux
Sur les autres Monts entasse
Pour escalader les Cieux,
Vos sommets sont des campagnes
Qui portent d'autres montagnes;
Et s'élevant par degrez,
De leurs orgueilleuses têtes
Vont affronter les tempêtes
De tous les vents conjurez.

III.

Dès que la vermeille Aurore

* Montagnes d'Auvergne où il étoit alors.

De ſes feux étincclans
Toutes ces montagnes dore,
Les tendres agneaux bêlans
Errent dans les pâturages;
Bientôt les ſombres bocages,
Plantez le long des ruiſſeaux,
Et que les Zephirs agitent,
Bergers & troupeaux invitent
A dormir au bruit des eaux.

IV.

Mais dans ce rude païſage
Où tout eſt capricieux,
Et d'une beauté ſauvage,
Rien ne rappelle à mes yeux
Les bords que mon fleuve arroſe,
Fleuve où jamais le vent n'oſe
Les moindres flots ſoulever,
Où le Ciel ſerein nous donne
Le Printems après l'Automne,
Sans laiſſer place à l'Hyver.

V.

Solitude * où la riviere
Ne laiſſe entendre autre bruit,
Que celui d'une onde claire
Qui tombe, écume, & s'enfuit;

* Carenac, petite Abbaye ſur la Dordogne qu'il avoit alors.

Où deux Isles fortunées,
De rameaux verds couronnées,
Font pour le charme des yeux.
Tout ce que le cœur desire.
Que ne puis-je sur ma lyre
Te chanter du chant des Dieux.

V I.

De Zephir la douce haleine
Qui reverdit nos buissons,
Fait sur le dos de la pleine
Flotter les jaunes moissons,
Dont Cerès emplit nos granges.
Bacchus lui-même aux vendanges
Vient empourprer le raisin;
Et du penchant des collines
Sur les campagnes voisines,
Verse des fleuves de vin.

V I I.

Je vois au bout des campagnes
Pleines de sillons dorez,
S'enfuir vallons & montagnes
Dans des lointains azurez,
Dont la bizarre figure
Est un jeu de la nature.
Sur les rives du Canal,
Comme en un miroir fidelle,
L'horison se renouvelle,

Et se peint dans ce cristal.

VIII.

Avec les fruits de l'Automne
Sont les parfums du Printems,
Et la vigne se couronne
De mille festons pendans;
Ce fleuve aimant les prairies,
Qui dans des Isles fleuries
Ornent ses canaux divers,
Par des eaux ici dormantes,
Là rapides & bruyantes,
En baigne les tapis verds.

IX.

Dansant sur les violettes,
Le Berger mêle sa voix
Avec le son des musettes,
Des flûtes & des hautbois.
Oiseaux par votre ramage,
Tout souci dans ce bocage
De tous cœurs sont effacez,
Colombes, & tourterelles,
Tendres, plaintives, fidelles,
Vous seules y gémissez.

X.

Une herbe tendre & fleurie
M'offre des lits de gazon;
Une douce rêverie

Tient mes ſens & ma raiſon :
A ce charme je me livre,
De ce nectar je m'enyvre,
Et les Dieux en ſont jaloux.
De la Cour flâteurs menſonges,
Vous reſſemblez à mes ſonges,
Trompeurs comme eux, mais moins doux.

X I.

A l'abri des noirs orages,
Qui vont foudroyer les Grands,
Je trouve ſous ces feuillages
Un azile en tous les tems :
Là pour commencer à vivre,
Je puiſe ſeul & ſans livre
La profonde vérité ;
Puis la Fable avec l'Hiſtoire
Viennent peindre à ma memoire
L'ingenue antiquité.

X I I.

Des Grecs je vois le plus ſage *,
Jouet d'un indigne ſort,
Tranquile dans ſon naufrage
Et circonſpect dans le port.
Vainqueur des vents en furie
Pour ſa ſauvage Patrie,

* Ulyſſe.

Bravant les flots nuit & jour.
O! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Meritent mieux mon amour.

XIII.

Je goûte loin des allarmes,
Des Muſes l'heureux loiſir;
Rien n'expoſe au bruit des armes
Mon ſilence & mon plaiſir.
Mon cœur content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aſpire,
Qu'à chanter un ſi doux bien.
Loin, loin, trompeuſe fortune,
Et toi faveur importune,
Le monde entier ne m'eſt rien.

XIV.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux,
Cet heureux coin de la terre
Me plaît & rit à mes yeux:
Là pour couronner ma vie,
La main d'une Parque amie
Filera mes plus beaux jours;
Là repoſera ma cendre;
Là Tyrcis * viendra répandre
Les pleurs dûs à nos amours.

* Mr l'Abbé de Langeron.

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT. Notre cher & bien amé le Sieur Marquis DE FENELON, Nous a fait remontrer qu'il auroit dessein de faire imprimer quelques Ouvrages qui se sont trouvez parmi les Manuscrits du feu Sieur Archevêque de Cambray son Oncle, qui ont pour titre: LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE; *avec des Dialogues sur l'Eloquence en général, & sur celle de la Chaire en particulier; & une Lettre écrite à l'Academie Françoise; avec de nouveaux Dialogues des Morts; & des Contes, & petites Fables faites pour instruire & amuser un jeune Prince*; dont partie a déja été imprimée. Mais comme le nôm de l'Auteur, & ses Ouvrages ont acquis une grande réputation dans le Public, l'Exposant a lieu de craindre que d'autres n'entreprennent de faire imprimer ou contrefaire quelques-uns desdits Ouvrages, en tout, ou en partie, même sur des Copies tronquées, ou peu exactes; ce qui lui causeroit, ou à ceux qui auront droit de lui, un préjudice très-considerable, & l'empêcheroit de donner au Public les belles Editions qu'il prépare desdits Ouvrages: c'est pourquoi il Nous a très-humblement fait supplier de vouloir bien lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Marquis DE FENELON, & lui donner des marques de notre reconnoissance de son zele à procurer au Public des Editions exactes des Ouvrages dudit Sieur Archevêque de Cambray, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer tous lesdits Ouvrages dudit Auteur énoncez ci-dessus, en autant de volumes, en telle forme, marge, caracteres, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & debiter par tout notre Royaume, Païs, Terres, & Seigneuries de notre obéïssance, pendant le tems & espace de quinze années consecutives, à compter du jour de la date desdites presentes. FAISONS défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; & à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire aucun

desdits Ouvrages ci-dessus expliquez, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sr Exposant, & de tous dépens, dommages & interests : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impression desd. Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DAGUESSEAU; le tout à peine de nullité des Presentes. DU CONTENU desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-troisiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens dix-sept, & de notre Regne le deuxiéme. Par le Roy en son Conseil, FOUQUET.

Et ledit Sieur Marquis DE FENELON a cedé le present Privilege aux Sieurs FLORENTIN DELAULNE, & JACQUES ESTIENNE, Imprimeurs-Libraires, pour en jouir en son lieu & place. Fait à Paris le 24 Mars 1717.

Registré le present Privilege, ensemble la Cession ci-dessus sur le Registre N° 4. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 122. N° 149. conformément aux Reglemens, & notament à l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. A Paris, ce 24 Mars 1717.

Signé, DELAULNE, *Syndic.*



